



LA COUREUSE DES GRÈVES

LES VAGUES FUGITIVES

MÉLANIE DUFRESNE

Les vagues fugitives

La Coureuse des grèves

Par Mélanie Dufresne

©Mélanie Dufresne, 2023

Direction littéraire : Nathy d'Eurveilher

Couverture par Deranged Doctor Design

ISBN-13 ePub : 978-2-9821485-2-9

Déclaration de reconnaissance

Dans un esprit d'amitié et de solidarité, l'autrice rend hommage aux Premiers Peuples de son lieu de résidence. Étant à la croisée du Nionwentsio du peuple Huron-Wendat, du Ndakina du peuple Wabanaki, du Nitassinan du peuple Innu, du Nitaskinan du peuple Atikamekw et du peuple Wolastoqiyik Wampanoag, nous honorons nos relations les uns avec les autres.

Note sur les droits d'auteur

Merci d'avoir téléchargé ce livre numérique. Ce livre reste la propriété intellectuelle de l'auteure et ne peut être distribué dans le cadre d'activités commerciales ou personnelles. Si vous avez apprécié ce livre, veuillez encourager vos amis à télécharger leur propre copie chez un distributeur autorisé. Merci de votre soutien.

OceanofPDF.com

 Une image contenant texte, Police, blanc, conception Description générée automatiquement

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

LE CHEVAL BÂTISSEUR

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

ÉPILOGUE

♦ **Le cheval bâtisseur**

Landry, Pierre (2014). *Contes, légendes et récits de la Côte-du-Sud*.
Notre-Dame-des-Neiges : Éditions Trois-Pistoles, 658 p.

Le cheval bâtisseur d'église (chanson)

Refrain : Un diable bâtit une église

L'histoire n'est pas folle

Les vieux de l'Islet

Se souviennent de « Charlot »

La belle bête

Et du « trou-du-diable »

Qui guette...

Dans ce temps-là à l'Islet

Pour les Pâques! Pour les Fêtes!

Les mariages et les baptêmes

Les messes basses, le saint-Chrême

Du curé, trouver la trace

Et mettre le cap sur Saint-Ignace

La nouvelle au village

N'était pas commérage!

Arriva plein d'idées

M'sieur Panet le curé

Une église en pierres des champs

Nourrit le rêve des habitants

Une nuit du mois de mai

Une voix au curé

Secoua le sommeil

Jusqu'à l'heure du réveil

Au matin, un cheval hennit

« Mais j'ai-t-i la berlue » qui dit.

À « Charlot » le cheval
Plus que charge d'animal
Pour les gars du village
Une promesse engage
Ne jamais le débrider
Car le cheval va s'échapper

À Rivière à Tortue
Gars et bête têtus
Dret au milieu de l'eau
Un jour qui faisait chaud
L'beau Rigaud le débrida
Charlot sans étreinte lâcha.

Piquant dret au nordès
Sur le chemin de roué
L'épouvante dans les flancs
Charlot brisa le vent
Tout le rocher s'ébranla
Le « trou-du-diable » se creusa

Michelle Arcand

Chapitre 1

Pas de cadavre en vue. Pas pour l'instant. Je relâchai mon souffle avec discrétion et entrai dans la cuisine. Le manoir grinça, un peu comme s'il se moquait de moi. Je cognai mes jointures sur le comptoir en guise de remontrance et la lumière au-dessus de ma tête clignota. Mes épaules montèrent jusqu'à mes oreilles d'instinct. Les derniers jours avaient été un long enchaînement de coupures de courant et le moindre soubresaut me rendait nerveuse.

Au son des pas dans l'escalier, je me plaquai un sourire courtois sur les lèvres et pivotai pour faire face à mes invités du moment. Bagages en main, les deux hommes descendirent les marches et s'arrêtèrent devant moi.

– Ce séjour a tout simplement été fantastique, dit Samuel.

Grand, mince et pâle, il me rappelait un bouleau, ses cheveux aussi jaunes que des feuilles à l'automne. Son compagnon, Vincent, partageait le même teint, mais ses cheveux roux ébouriffés lui conféraient des allures de diabolin. Je me mordis l'intérieur de la joue à cette pensée peu charitable.

– Merci pour tout, ajouta Vincent.

La lumière du plafonnier grésilla et mes invités grimacèrent.

– Et désolé pour... ça, termina-t-il.

J'écartai ses excuses du revers de la main.

– Ne vous en faites pas, les excentricités du manoir sont imprévisibles.

Sans leur avoir menti, j'avais sous-entendu qu'il s'agissait d'un problème électrique, et non d'une manifestation surnaturelle. Je ne me voyais pas avouer que j'ignorais moi-même la cause de ces phénomènes : entité magique, manitou, poltergeist? J'avais arrêté de me prendre la tête au sujet du manoir.

Mes invités réitérèrent leur gratitude pour les deux dernières semaines de calme puis ils passèrent le seuil avec leurs valises. J'enfilai mon manteau, ma tuque et mes gants pour les suivre dehors. Je leur fis une accolade puis les regardai monter dans leur voiture. J'attendis qu'ils disparaissent au tournant suivant pour revenir sur la galerie.

Une fine couche de neige duveteuse recouvrait les planches. J'attrapai la pelle à portée de main et dégageai les marches. Le mois de décembre avait glissé en douceur de l'automne à l'hiver, mais les chutes de neige s'étaient enchaînées presque chaque jour au cours de la dernière semaine. Devant toute cette blancheur glacée, mes invités s'étaient cantonnés à l'intérieur, ce qui s'était révélé trop « électrisant » pour le manoir.

Le hic, c'était leur nature démoniaque : leur affinité avec l'électricité avait interféré avec le manoir. Était-ce plutôt ses circuits électriques ou sa nature surnaturelle? Je l'ignorais. J'avais failli appeler un électricien (à nouveau) jusqu'à ce que je réalise que les variations se produisaient systématiquement lorsque mes invités ressentaient une émotion vive.

À leur arrivée, Samuel et Vincent avaient été dans un état quasi catatonique, ce dont j'étais reconnaissante en rétrospective. Au fur et à mesure de leur séjour, ils avaient retrouvé leur aplomb, ce qui leur avait permis de faire le point sur leur situation. Je n'avais surpris que quelques bribes de conversations, mais de toute évidence, ils avaient dû naviguer de bonnes remises en question, autant comme individus qu'en tant que couple. Le tout s'était déroulé dans une ambiance d'ouverture et de dialogues, et je n'osais imaginer ce qui serait survenu s'ils s'étaient disputés en bonne et due forme...

Il ne me restait plus qu'à espérer que le manoir s'en remette sans séquelles. Un frisson inquiet me parcourut les bras à l'idée que les variations de courant deviennent une affaire de tous les jours.

Un grattement résonna sur la toiture et je levai la tête avec un froncement de sourcils. La saison hivernale n'avait pas encore poussé mon résident permanent à l'hibernation, mais sa présence dehors me semblait curieuse. Le korrigan se déplaça le long des fioritures du toit puis il s'arrêta sur le coin. Un piaillage indigné interrompit le chant des mésanges non loin. Une seconde plus tard, l'eau en périphérie du terrain m'envoya un avertissement.

Le fossé entre le manoir et la chaussée n'avait rien de naturel : je l'avais fait ajouter après avoir emménagé. Je ne prônais pas les chantiers qui détournent le cours naturel de l'eau, mais dans ce cas-ci, j'avais passé des heures à infuser l'eau de mon désir de sécurité. Grâce à mes efforts, le

petit ruisseau s'avérait désormais plus efficace qu'une meute de chiens de garde.

Je déposai ma pelle et fis face à la route. Une voiture compacte venait de se garer aux côtés de mon Combi. Trois femmes en sortirent. La conductrice paraissait plus jeune que ses compagnes, mais elle partageait les mêmes traits que l'une d'elles. Leurs visages titillaient ma mémoire et je plissai les yeux. Quand la femme au bonnet rouge agita la main avec un sourire, je me souvins d'elle : nous nous étions rencontrées chez Florence lorsque les dames du Cercle des fermières^[1] étaient venues ramasser un lot de tartes pour le marché de Noël.

Mes visiteuses passèrent par-dessus le ponceau pour approcher de la maison et l'eau confirma ce que je savais déjà : elles ne faisaient pas partie de la communauté surnaturelle. Malgré cela, je ne me considérais pas à l'abri de tout risque. L'expérience m'avait appris que la jalousie et l'envie transformaient les individus les plus banals en monstre.

Je posai ma main sur la rambarde, peu pressée d'aller à leur rencontre. Un grondement me parvint depuis le toit et je levai les yeux avec appréhension. Si la plupart des simples humains se voilaient la face quant à l'existence des surnaturels, je n'étais pas prête à tester leur crédulité. Comment mettre le korrigan hors de vue, sans susciter sa colère?

Une vibration agita le morceau de bois sous mes doigts. La neige craqua le long de la toiture. Cric, crac. Le korrigan couina, puis plus rien. Mes sourcils grimpèrent en haut de mon front lorsqu'une image du korrigan engoncé dans son nid sous les combles me traversa l'esprit. Le manoir avait décidé de prendre les choses en main pour me simplifier la tâche.

Depuis mon arrivée, le manoir communiquait ses humeurs et ses préférences par le biais de manifestations physiques. Au fil de notre cohabitation, je commençais à le suspecter de pouvoir communiquer par la pensée grâce au contact physique – dans ce cas-ci, ma main sur la rambarde.

– Bonjour, Viviane, j'espère qu'on ne te dérange pas, lança Evelyne, la dame au bonnet rouge.

Je mis mes préoccupations de côté et lui retournai son salut.

– Aucun souci, j'étais juste plongée dans mes pensées. Florence m'a informée que les recettes du marché de Noël ont dépassé vos attentes.

Félicitations pour ce beau succès.

Les trois visages se fendirent de sourires fiers. La compagne d'Evelyne se pencha avec un air conspirateur.

– Je leur ai dit aux jeunots : la meilleure campagne publicitaire, c'est un bon produit. Pas besoin de Facebook quand les gens n'ont que des bons mots pour les tartes de Florence.

Je hochai la tête, même si je n'étais pas d'accord sur le fond, peu désireuse de lancer un débat stérile. La jeune femme s'éclaircit la gorge et les deux vieilles dames retrouvèrent leur sérieux.

– Madame Cormoran, commença-t-elle.

– Appelez-moi Viviane, je vous en prie.

Elle inclina la tête avec un sourire avant de reprendre :

– Je suis Magalie et je fais partie du comité organisateur pour la Fête des neiges du village. L'événement aura lieu en février et se déroulera sur toute une semaine. On aimerait offrir un circuit Découverte pour permettre aux gens de visiter les différentes entreprises de la région. Comme vous avez lancé votre Couette et Café^[2] depuis peu, nous nous sommes dit que vous pourriez bénéficier de la visibilité.

– Oh.

Je clignai des yeux à la recherche de la réponse la plus diplomatique pour refuser. Mes visiteuses semblèrent interpréter ma réaction comme une agréable surprise, car Evelyne s'anima.

– Le parcours durera deux heures au total, avec six arrêts. Chaque emplacement offrira une bouchée ou une boisson en même temps qu'une visite guidée ou une courte présentation.

Mon malaise s'accroissait à l'idée de dizaines de personnes transitant sur mon terrain. La vocation du manoir Cormoran n'était pas celle d'un simple gîte touristique : j'offrais un havre de paix aux créatures surnaturelles, que ce soit pour un répit du monde moderne, ou encore pour échapper aux prédateurs inhérents à notre communauté.

En tant qu'océanide, j'étais appelé à protéger les rivages, et par extension sa faune et sa flore. Malheureusement, tous les surnaturels ne partageaient pas cette disposition à protéger leur habitat naturel ou à faire

une saine gestion de leurs ressources. Surtout les grands prédateurs. Ces derniers agissaient en toute impunité, soit en raison des mailles du système, soit parce qu'ils *représentaient* le système. Les plus vulnérables subissaient les conséquences de leurs caprices, sans que quoi que ce soit change. Personne n'était à l'abri de la tyrannie endémique présente dans la communauté surnaturelle. Et c'était ce cercle vicieux que les refuges comme le manoir Cormoran visaient à briser.

Comment faire comprendre à ces gentilles dames que leur publicité ne m'intéressait pas? Que leur clientèle ne correspondait pas à la mienne? Magalie enchaînait ses explications avec la partie moins agréable de l'affaire : le coût de cette sympathique offre. Je devrais déboursier quelques milliers de dollars en commandite; en échange, le nom du manoir serait affiché dans la programmation de la Fête des neiges et sur les pancartes de la patinoire en ville, en plus d'être intégré au circuit Découverte. Je sortis le premier argument qui me passa par la tête.

– Ce sera en même temps que le Carnaval de Québec^[3]? Vous ne pensez pas que ça risque de nuire au taux de participation?

Trois bouches se pincèrent d'un coup. J'avais touché un point sensible. Magalie se lança dans une explication au sujet de la distance (un peu plus de cinquante-cinq kilomètres) et du bassin de personnes intéressées, des petites familles qui ne voudraient pas nécessairement se rendre en ville... Je désespérais de trouver une excuse valable lorsqu'un fracas résonna au-dessus de nos têtes.

Le sifflement caractéristique du korrigan confirma qu'il avait quitté son nid. Le vacarme s'intensifia et la vitre tinta sous les coups répétés. Les trois femmes observaient le dernier étage avec consternation.

– Ne vous inquiétez pas, c'est le chat que je garde. Il s'est sûrement faufilé dans le grenier à mon insu.

Je tressaillis au claquement suivant. Le korrigan avait renversé quelque chose de lourd. Je servis un sourire d'excuse à mes visiteuses.

– Je suis désolée de couper court, mais il vaudrait mieux que j'aille m'occuper du chat. Je vais réfléchir à votre offre et je vous donne des nouvelles. Merci d'avoir pensé à moi!

Sans leur laisser le temps de répondre, je rentrai dans le manoir et fermai la porte derrière moi. Un coup d'œil par la fenêtre confirma que les trois femmes remontaient dans leur voiture. Avec un soupir de soulagement, je courus dans la cuisine et attrapai du miel avec un bol. Les oreilles à l'affût, je grimpai les marches deux par deux. Le retour au calme aurait dû être bon signe, mais avec le korrigan, la prudence prévalait.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Je traversai l'étage des chambres en direction du petit escalier qui menait aux combles habitables. Une odeur fleurie avait remplacé celle de naphthaline, gracieuseté des bouquets qui séchaient sur une corde tendue entre deux fenêtres – une autre intervention de Florence qui avait ravi le korrigan. J'y avais aménagé une pièce de détente avec des panneaux qui bloquaient un espace de « rangement ». Plutôt une zone tampon pour mon résident permanent. Je m'arrêtai le temps de verser du miel dans le bol, puis je passai la cloison sur la pointe des pieds.

Dans le coin, ce qui ressemblait à un amas de boîtes formait en réalité une pyramide savamment disposée. Un amalgame de tissus et de brindilles se devinait entre les cartons. À la lumière de mes recherches sur les Faes inférieures, j'avais fourni de vieux torchons et de la paille pour que le korrigan se fabrique un nid. Il n'avait pas tardé à élargir ses recherches aux dépens de mes placards. Après quelques semaines à remettre de l'ordre chaque jour dans ma literie – et à racheter les morceaux manquants à l'appel – j'étais soulagée de voir que son installation semblait terminée.

– Fayette?

Il avait suffi de quelques minutes à Florence pour découvrir le nom du petit Fae. Comment pouvait-elle interpréter les piailllements et les gazouillis? Mystère. Elle le justifiait par son don de clairvoyance, mais j'avais des doutes. Je poursuivis ma progression vers le coin, contournant les caisses et les malles qui occupaient la pièce. Une lampe torchère gisait sur le côté, en compagnie de quelques boîtes renversées, la source du vacarme salvateur. Je m'accroupis, tâchant de deviner où Fayette se cachait.

Dans ma poche arrière, mon smartphone vibra. Je l'ignorai. M'assurer du bonheur du korrigan primait. Je glissai le bol un peu plus près de son nid. Un pépiement contrarié me répondit. Je croisai les mains sur mon cœur.

– Je suis désolée, Fayette. Les dames auraient pu te vouloir du mal, et tu sais que ma mission est de te garder en sécurité.

Il riposta d'un gazouillis morose. Mon smartphone vibra à nouveau. D'un geste lent, je le sortis et jetai un coup d'œil à l'écran. Message vocal,

appel manqué, message texte. Je haussai les sourcils; quelqu'un tenait à tout prix à me parler. J'épiaï le nid du korrigan encore un peu avant de soupirer.

– Je t'apporte une tranche de pain?

Un trille enjoué fusa du repaire de Fayette et je ne pus retenir mon sourire. Si l'estomac de la petite créature se portait bien, alors tout allait bien. Satisfaite, je me relevai et rebroussai chemin en prenant soin de faire le moins de bruit possible jusqu'à l'étage inférieur. Je m'appuyai contre le comptoir de la cuisine et ouvris le registre des appels. Le nom de Marie-Josephthe Corriveau s'afficha. Ça n'avait rien de surprenant, considérant qu'elle était la propriétaire factuelle du manoir et que j'opérais mes activités sous sa protection. Les humains la connaissaient en tant que femme de carrière, puisqu'elle occupait les fonctions de directrice régionale du ministère de l'Immigration. Les créatures surnaturelles, quant à elles, se divisaient en deux camps : celles qui la craignaient – car elle n'avait pas mérité le surnom de la Mangeuse d'âmes en offrant des cookies – et celles qui la révéraient pour son œuvre philanthropique (mon manoir n'était pas le seul refuge qu'elle supervisait).

Marie-Josephthe possédait une assurance admirable, et je la voyais mal essayer de me rejoindre de manière aussi insistante pour une brouille. Mon rythme cardiaque s'accéléra et plusieurs scénarios me traversèrent l'esprit. La plupart de nos interactions tournaient autour du manoir et de ses activités, alors c'était le sujet le plus probable de son appel. Par contre, elle savait aussi que je menais des recherches en parallèle dans le but de retrouver mes semblables. Avait-elle mis la main sur une nouvelle piste? Je frottai mes mains sur mon jean et cliquai pour la rappeler.

– Ah, enfin! répondit-elle sans préambule. Écoute, j'ai un service à te demander.

Mes épaules se raidirent. Avec son autorité naturelle, la Corriveau distribuait les ordres comme d'autres les bonbons, et elle s'attendait à être obéie. Notre relation différait quelque peu, car j'avais instauré mes limites dès le départ : je serais une collaboratrice disposée à m'en remettre à son expérience, mais je ne la laisserais pas me manger la laine sur le dos. Qu'elle me demande une faveur signifiait qu'elle anticipait un refus initial de ma part.

– Quel genre de service?

Son soupir avait assez de force pour que je l’entende sur la ligne.

– Le genre qui ne te plaira pas. Je pense quand même que c’est nécessaire.

– Est-ce qu’on parle d’un service qui fera en sorte que tu me seras redevable?

S’il y avait bien une chose à laquelle je tenais, c’était la réciprocité. De la sorte, personne ne pouvait se sentir floué. La comptabilité devenait parfois ardue, mais ça en valait la peine si ça garnissait l’arsenal de mes options en cas de pépins.

– Mm, ça dépend, hésita-t-elle. Alors, disons que je te demande un service en deux temps. Si tu acquiesces aux deux, je te serai redevable, sans condition. Si tu ne fais qu’exécuter la première partie, je me garderai un droit de réserve sur ta demande en échange.

Mes sourcils grimpèrent en haut de mon front. Ça empestait les complications... mais la curiosité s’infiltra dans mon esprit.

– De quoi as-tu besoin?

– Je veux que tu assistes au conseil des Clans en fin d'après-midi.

Je restai interdite. Les Clans regroupaient les Faoladh, des métamorphes de descendance irlandaise, les Shamans, et certaines puissances locales comme le Bonhomme Sept Heures, la Corriveau, les monstres lacustres, et plus récemment, le Windigo de même que la Dame blanche. L’étendard des Clans ralliait aussi bon nombre de créatures solitaires, comme les lavandières de nuit, ou encore des créatures dites inférieures, comme les feux follets. L’adhésion aux Clans se faisait d’une manière assez flexible, du moment que le ou les candidats témoignaient de leur volonté à s’affranchir de l’influence du Roi-Mage.

Les Clans militaient farouchement depuis plus d’une décennie pour obtenir l’indépendance des créatures surnaturelles nord-américaines. Pour la majorité d’entre nous, le dominion du Roi-Mage européen n’avait plus de raison d’être. Il existait cependant la Faction qui se composait des créatures surnaturelles désireuses de bénéficier de la protection du Roi-Mage : les vampires, les démons, les Faes et bien sûr les mages. Depuis mon retour

dans la région, plusieurs personnes avaient suggéré que je m'implique au nom des créatures aquatiques, mais je m'y opposais fermement. Une carrière politique ne cadrerait pas du tout avec mes projets.

De toute évidence, assister à la rencontre ne constituait que la première partie de ce mystérieux service dont Marie-Josephite avait besoin. Quel genre de situation pouvait bien la pousser à m'offrir un échange sans condition? La curiosité bataillait la raison : je ne pouvais pas compromettre la tranquillité du manoir sur un coup de tête. L'intervention du Bonhomme Sept Heures en octobre dernier avait failli ruiner mes efforts. Si je prenais part à cette rencontre du conseil des Clans, il y serait assurément. J'aurais préféré éviter de le croiser, car même s'il me devait un service (lui aussi), mieux valait laisser l'eau couler sous les ponts.

Marie-Josephite interrompit mes réflexions :

– Viens assister à la rencontre, écoute les discussions. Pas besoin de faire de grandes déclarations. Je te demande juste de garder l'esprit ouvert.

Le manoir n'attendait aucun invité d'ici la prochaine semaine. J'avais prévu de célébrer cette petite accalmie devant un film en compagnie d'une boîte d'Oreo. Ma journée venait de prendre une tout autre tournure.

– D'accord.

Chapitre 3

Et c'est ainsi que je me retrouvai dans le stationnement d'un restaurant gastronomique autochtone à Wendake. Je serais bien restée assise à contempler mes choix de vie, mais une ombre se profila et je levai les yeux pour voir Marie-Josephte à côté de ma portière. Je soufflai un bon coup et je sortis du Combi.

Son visage distingué s'auréolait de la bordure en fourrure de son capuchon. Son long manteau d'hiver descendait jusqu'à ses genoux et ses bottes l'y rejoignaient presque, mais je pouvais apercevoir une mince tranche de peau que seul un collant gardait contre le froid. Je n'avais jamais vu Marie-Josephte habillée autrement que pour le bureau. J'ignorais si ce serait le cas aussi de tous les participants. Peut-être que j'aurais dû porter des vêtements plus neutres que mon coton ouaté gris orné d'un poisson rouge avec « J'men fish » en grosses lettres. Tant pis, Marie-Josephte savait à quoi s'attendre en m'invitant.

Je la suivis dans le bâtiment et mon regard balaya la pièce. Quelques tables accueillaient déjà des clients malgré l'heure, et les arômes herbacés me firent monter l'eau à la bouche. Le murmure des conversations planait dans l'air, parsemé de rires légers. Au mur, de superbes reproductions en noir et blanc dépeignaient des autochtones en habit d'apparat, pratiquants des pas de danses ancestrales. Des rames et des raquettes occupaient les espaces entre les fenêtres. Au plafond, un canot ^[4] renversé avait été transformé en gigantesque lustre. L'éclairage chaleureux mettait l'emphasis sur les teintes blondes et cuivrées des différentes essences de bois.

Marie-Josephte salua le maître d'hôtel d'un hochement de tête et se dirigea vers l'arrière. Au détour d'un couloir, deux grandes portes vitrées s'ouvraient sur une salle de réception. Les tables avaient été disposées en carré, avec au moins une vingtaine de places. Une dizaine de personnes s'y trouvaient déjà, la plupart debout, en paire ou en petits groupes. Marie-Josephte abandonna son manteau sur une chaise et écarta les bras.

– Sahale! Comment vas-tu?

Elle se dirigea vers un homme au teint basané et au nez busqué qui lui rendit sa salutation. Ses longs cheveux noirs cascadaient dans son dos, les mèches décorées de perles rouges et de plumes brunes. Je retirai ma

tuque et mes mitaines^[5] avant de les déposer sur la chaise d'à côté. Je lançai un regard à la ronde, mais personne ne me prêtait attention. Mes pensées ne cessaient de défiler à toute allure et ma bouche s'apparentait à la grève à marée basse. Des verres d'eau remplis marquaient chaque place et j'attrapai celui devant moi pour en boire la moitié d'un trait.

Un mouvement sur ma droite attira mon attention et je tournai la tête pour me retrouver face à deux inconnus. Le premier ressemblait à l'idée que je me faisais d'un mauvais garçon : veste de cuir, cheveux stylisés, et sourire nonchalant. Je me doutais cependant que cette façade cachait un redoutable prédateur, car la tension qui l'habitait témoignait de sa perpétuelle vigilance. Le deuxième paraissait plus âgé de quelques années, imposant autant par son physique que par l'intensité de son regard. Ce dernier tendit la main vers moi avec un sourire qui se voulait avenant.

– Je suis Christian, le chef de la meute des Faoladh, et voici Bryan, un de mes Sentinelles. Bienvenue à cette séance du conseil, Viviane.

– Enchantée. J'avoue que j'ignore la raison exacte de ma présence ici ce soir.

Son regard sauta vers Marie-Josephite un peu plus loin, toujours en discussion avec le dénommé Sahale. Le coin de ses lèvres se plissa, seul signe de son agacement. Il reporta son attention sur moi.

– Certains parmi nous ont un sens du théâtre trop prononcé, remarqua-t-il tandis que ses yeux parcouraient le texte sur mon t-shirt. Mais c'est peut-être mieux ainsi.

Je me contentai d'un « mm » neutre à son haussement de sourcil taquin. Il lança un coup d'œil à sa montre.

– Nous ne tarderons pas à commencer.

Bryan et lui prirent congé avec un hochement de tête avant d'interpeller une nouvelle venue (du nom d'Annick) aux traits typiques des Premières Nations. Elle les salua et posa une série de questions. À ses côtés se tenait un homme plus âgé, comme le témoignaient ses cheveux argentés. Les mains croisées devant lui, il se contentait d'écouter. Nos regards se croisèrent. Un sourire satisfait étira ses lèvres, puis il se détourna pour répondre à la question que Christian venait de lui poser.

Hors de mon élément naturel, je m'assis, déjà fatiguée d'être entourée

d'autant de créatures inconnues. Mes paumes autour du verre d'eau m'apportaient peu de réconfort et je regrettais d'avoir accédé à la demande de Marie-Josephte.

Un rire attira mon attention vers le coin opposé de la salle. Une grande jeune femme à la chevelure blond vénitien s'y tenait en compagnie de nulle autre que le Bonhomme Sept Heures. Elle hocha de la tête avec vigueur, ses mains s'agitant pour ponctuer son récit. À ses côtés, le vieil homme l'écoutait avec amusement. Si je ne l'avais jamais vu laisser libre cours à ses pouvoirs, j'aurais pu le confondre avec un gentil grand-père. Malheureusement, j'avais goûté à l'étouffante noirceur de sa magie et un frisson d'inquiétude remonta mes bras. Cette jeune femme savait-elle à qui elle avait affaire?

Je détournai la tête lorsque Marie-Josephte tira sur la chaise voisine pour y prendre place. Elle pointa discrètement la paire que j'avais étudiée quelques secondes plus tôt.

– Ellie Bergeron, la pupille des Faoladh. Depuis peu, elle occupe les fonctions d'émissaire pour le conseil. Elle est aussi la porte-parole du Windigo.

Je fronçai les sourcils.

– Je croyais que la pupille des Faoladh était une simple humaine.

Marie-Josephte acquiesça.

– Elle l'est, mais ce serait une erreur de la sous-estimer pour autant.

Christian se dirigea vers l'extrémité de la table et tapa dans ses mains deux fois pour attirer l'attention de tous. Je me penchai vers ma voisine.

– Ne serait-ce pas le cas pour tous les participants d'aujourd'hui? chuchotai-je en réponse à son avertissement.

Elle m'offrit un sourire rappelant celui du chat du Cheshire. Parlant de créatures à ne pas sous-estimer, mes pensées se tournèrent vers l'autre enchantresse en résidence.

– Je ne vois pas la Dame blanche, remarquai-je.

J'avais espéré profiter l'occasion pour la relancer quant à ses recherches sur les océanides. Elle m'avait parlé d'une piste prometteuse, et

j'y fondais beaucoup d'espoirs. Je n'osais pas insister par téléphone, à la lumière de sa réputation et de la méfiance de Zacharie à son égard. Marie-Joseph se coua la tête.

– Elle a signalé qu'elle serait absente ce soir.

La déception me crispa les mâchoires. D'une voix polie mais ferme, Christian invita tout le monde à prendre place. Je roulai mes épaules pour les détendre. Je survivrais à cette rencontre. Le défi serait d'en sortir indemne.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Je ne savais trop à quoi m'attendre, mais certainement pas à ce que la rencontre suive les règles d'une assemblée délibérante, avec un secrétaire, un ordre du jour et tout le tintouin. Je regardai les membres lever la main pour proposer et appuyer l'adoption du procès-verbal de la dernière réunion, et je fis un effort pour fermer la bouche.

De l'autre côté de la table, Ellie m'envoya un clin d'œil complice tandis que Christian annonçait le point suivant. Une demande d'autorisation pour le passage d'invités sur le territoire. Un des membres de l'assemblée prit la parole, présenta les raisons de sa requête et son argumentaire pour qu'elle soit acceptée. Christian demanda le vote. L'opposition d'un des membres fut notée au procès-verbal. Point suivant.

Je coulai un regard à Marie-Josephte qui écoutait avec une expression polie. Un rire nerveux remonta ma gorge et je l'étouffai en toussotant. Lorsqu'elle m'enjoignait de m'impliquer, quand Sorcha suggérait que je devienne la porte-parole des créatures aquatiques, elles proposaient en réalité que je participe à ce... Je n'avais même pas de mot. Mascarade ne convenait pas, car ils se prenaient bien trop au sérieux. Une parodie de démocratie? Je n'étais pas dupe au point de les croire civilisés, peu importait leurs habits, leurs sourires affables et les poignées de mains échangées. Je ne doutais pas un instant que la moitié des prédateurs autour de la table me sauteraient à la gorge si je les menaçais d'une quelconque façon.

Et le plus risible dans tout ça? Le souper^[6] serait offert, mais seulement une fois la rencontre clôturée. L'idée avait du mérite : l'attrait d'un bon repas assurait la participation des membres, tout en les incitant à garder les discussions au plus court. Je ne savais pas si je devais applaudir leur génie ou me sauver à toute vitesse.

– Point suivant, annonça Christian. C'est la raison pour laquelle nous avons invité madame Viviane Cormoran à se joindre à nous : la disparition de Ponik.

Ponik... Le monstre lacustre? Celui qui occupait le lac Pohénégamook? Autour de la table, les mines s'assombrirent. Mon regard balaya les participants, surprise par cette réaction unanime. Pourquoi la

disparition d'un seul individu les touchait-elle autant? Je me penchai vers Marie-Josephite.

– Est-il un membre régulier du conseil?

Elle secoua la tête. Je réalisai à ce moment que tous les regards reposaient sur nous.

– Si tu veux bien faire état de la situation, demanda Christian à l'intention de Marie-Josephite.

Celle-ci prit le relais.

– Il y a quelques jours, j'ai été contacté par une source anonyme pour me signaler des problèmes dans le comté du Témiscouata. Un Fae, probablement un sauvageon, aurait attaqué un banc de Maymaygwashi^[7]. Il aurait poursuivi sa route vers un nid de kappas^[8]. L'affrontement qui a suivi a attiré l'attention des humains de la région; tant et si bien que les journalistes des quotidiens régionaux sont venus fouiner. J'ai tenté de rejoindre Ponik, sans succès. Mon contact sur place se montre évasif sur la situation. Je crains le pire.

– Le moment est très mal choisi, commenta le Bonhomme Sept Heures.

Marie-Josephite se tourna vers lui avec une lenteur délibérée.

– On choisit rarement de disparaître pour faire plaisir aux autres.

Je me raidis dans ma chaise, prête à rouler sous la table si la tension se transformait en agression. Une main levée coupa le duel de regards, détournant l'attention des deux puissances prêtes à se crêper le chignon. Ellie ne broncha pas lorsque tous les yeux se posèrent sur elle. J'admirais son aplomb; à sa place, j'aurais certainement flanché.

– Choix ou non, nos ressources sont déjà fort sollicitées, dit-elle. Avec le vent de panique qui souffle sur les États-Unis, nous ne pouvons pas envoyer les Sentinelles des Faoladh mener l'enquête dans une autre ville.

Je fronçai les sourcils, perplexe. En raison des caprices électriques causés par mes invités, regarder la télévision ou surfer sur le Net avait relevé du parcours du combattant. Mon dernier bulletin de nouvelles remontait à quelques jours. Je me penchai vers Marie-Josephite une fois de plus.

– Qu’est-ce que nos voisins ont encore fait?

– Oui, Marie-Josephite, coupa le Bonhomme Sept Heures. Explique à ta protégée – et à tout le conseil – ce qu’elle devrait déjà savoir.

Ma main se crispa sur mon verre d’eau. Et si je le lui lançais au visage? Est-ce que ce serait si terrible? Le regard perplexe d’Ellie voyagea entre nous, et je ravalai un commentaire désobligeant au profit d’une réplique diplomatique, mais non moins satisfaisante.

– J’aimerais qu’on note au procès-verbal que j’ai refusé de m’impliquer dans les affaires du conseil par deux fois avant que ma participation soit exigée pour la rencontre d’aujourd’hui.

Sous le regard de réprimande de Christian, le Bonhomme Sept Heures détourna la tête avec une expression ennuyée. Le chef des Faoladh s’accouda sur la table.

– Nous comprenons tes réserves. Et nous apprécions ta présence, insista-t-il avec un coup d’œil vers mon détracteur. En quelques mots, les Républicains^[9] ont décidé d’exposer la communauté surnaturelle au grand public. On parle déjà de la mise en place des premières mesures discriminatoires et ségrégationnistes.

Mon sang se glaça dans mes veines. Cette menace flottait au-dessus de nos têtes depuis l’aube des temps. À partir du moment où les créatures surnaturelles avaient choisi de vivre dans l’ombre, le compte à rebours s’était lancé. Certaines époques avaient connu plus d’agitation que d’autres, mais la plupart des situations explosives avaient été désamorçées soit par la mort des agents perturbateurs ou par le simple passage du temps et son effet sur les mémoires.

Au cours des cent dernières années, de plus en plus de gens avaient pris conscience de notre présence parmi eux. La technologie permettait aussi de faire perdurer ce savoir. Des surnaturels bien placés, comme Marie-Josephite, s’échinaient à éviter les débordements ou à les balayer sous le tapis du déni collectif. Cette fragile ère venait de toucher à sa fin.

Mes yeux trouvèrent ceux de Marie-Josephite et ses lèvres pincées confirmèrent que nous avions pensé à la même chose : les créatures surnaturelles les plus vulnérables tenteraient de fuir. De toutes les époques et de tous les débats, le Canada adoptait souvent une politique plus souple

ou alors une position moins radicale. Un tel afflux d'exilés solliciterait le réseau de refuges mis en place par Marie-Joseph, dont le mien.

– La plupart des passages frontaliers se trouvent à l'ouest, plus près de Montréal, reprit Christian. Les vampires et les mages ont mis sur pieds certaines mesures pour intercepter les nouveaux arrivants. Chaudière-Appalaches compte cinq points d'accès que nous allons mettre sous surveillance.

– N'y a-t-il pas un poste frontalier à Pohénégamook? demanda Ellie.

– Ce sont principalement des routes commerciales utilisées par les entreprises d'exploitation forestière, les chasseurs ou les amateurs de VTT^[10], répondit Bryan à la gauche de Christian. Nous n'avons pas exclu cette possibilité, mais si quelqu'un traverse à cet endroit, il est déjà préparé à la survie en milieu hostile. Ce ne sera pas le cas de ceux qui arriveront des centres urbains.

Christian hocha la tête et reporta son attention sur moi.

– Le lac Pohénégamook est le repère de Ponik. Je ne sais pas à quel point tu es familière avec les monstres lacustres, mais leur présence attire les créatures inférieures pour constituer des collectivités distinctes et complexes. Ce sont souvent des créatures qui ne possèdent pas de glamour ou de faculté à masquer leur véritable nature aux yeux des humains normaux. En ce moment, une cinquantaine d'individus sont laissés à eux-mêmes, vulnérables et inquiets.

Bryan reprit le flambeau :

– J'arrive du Témiscouata. J'ai fait le tour du lac en voiture, puis sous ma forme de loup. Aucune des créatures inférieures n'a voulu m'approcher. Parmi les puissances notables, deux m'ont adressé la parole, mais ils n'ont pas répondu à mes questions et ils ont refusé mon aide.

Les regards se posèrent sur moi tandis que Christian concluait :

– Nous pensons qu'ils seraient mieux disposés à interagir avec une créature aquatique. En tant qu'océanide, Viviane aura plus de facilité à entrer en contact avec les différents groupes. Elle pourra nous donner

l'heure juste sur la situation autour du lac et nous pourrions intervenir en conséquence.

Le Bonhomme Sept Heures leva un doigt pour demander la parole.

– Si Ponik les a abandonnés, et qu'ils refusent de collaborer, je ne vois pas pourquoi nous devrions nous plier en quatre pour les aider.

À la table d'en face, Annick, la femme avec qui Christian avait discuté plus tôt, bondit sur ses pieds.

– Si nous ne veillons pas sur notre communauté, alors nous ne valons pas mieux que le Roi-Mage.

Le vieil homme grimaça.

– Le Témiscouata est à deux cent cinquante kilomètres d'ici. On ne peut pas tenir un territoire aussi grand sans que ça se retourne contre nous. Notre engagement concerne la région de Québec^[11].

Quelques sièges plus loin, Sahale le contredit avec une expression pensive :

– La Terre-mère n'appartient à personne, mais elle est l'affaire de tous. Si l'équilibre est rompu dans la collectivité de Ponik, les conséquences se feront sentir chez nous tôt ou tard.

Loin d'être dissuadé par cette intervention, le Bonhomme Sept Heures plissa les lèvres avec dédain.

– Des perturbations dans un lac du Bas-Saint-Laurent ne te causeront pas de soucis jusqu'en Colombie-Britannique.

Sahale frotta son pouce sur son index et des étincelles crépitèrent.

– Ne sois pas étroit d'esprit dans ton grand âge, Baptiste. Et ne m'oblige pas à aérer notre linge sale devant la visite.

Entre les pouvoirs manifestes de Sahale, ses traits autochtones et la référence à la Colombie-Britannique, les morceaux du casse-tête s'assemblèrent : l'oiseau-tonnerre siégeait à la table du conseil des Clans. Il ne figurait pourtant pas sur la liste des joueurs principaux de l'échiquier politique que Marie-Josephte m'avait fournie. Était-il un invité au même titre que moi?

– Nous sommes tous d'accord que le contexte est préoccupant, intervint Ellie, toujours aussi modérée. Mieux vaut prévenir que guérir : la situation à Pohéné pourrait dégénérer d'un moment à l'autre, avec toutes les conséquences possibles pour la région. Nous ne pouvons pas ignorer ce talon d'Achilles, surtout à la veille d'un possible conflit Canada – USA.

La majorité des membres opinèrent. Cette jeune femme possédait un sang-froid remarquable pour son âge. J'aurais bien aimé savoir comment elle avait obtenu le titre de porte-parole du Windigo^[12]. Ce mystère devrait attendre, car je voyais une faille dans le plan du conseil.

– Pourquoi ne pas mettre votre énergie à retrouver Ponik? demandai-je. Même si je prends la mesure de la situation, sa collectivité vivra dans la précarité jusqu'à son retour.

Des regards s'échangèrent autour de la table.

– Les monstres lacustres ont la réputation d'être excentriques, expliqua Marie-Joseph. Ponik pourrait réapparaître demain matin, ou dans dix ans.

Le silence s'étira à la suite de sa réponse et je scrutai la réaction de chaque membre.

– Personne n'ira à sa recherche? Et les autres monstres lacustres?

Christian lâcha un soupir avant de répliquer.

– Memphré a dit qu'il viendrait jeter un coup d'œil, mais les vampires ont rapporté qu'il a été aperçu au nord de l'île de Montréal.

À ma connaissance, le lac Memphrémagog se trouvait en Estrie, à cent vingt-cinq kilomètres au sud-est de la métropole. Et Montréal se situait à quatre cent cinquante kilomètres de Pohénégamook... Un sacré détour. Mieux valait ne pas attendre son aide de sitôt. Christian lança un regard inquisiteur à Bryan et ce dernier répondit :

– Toujours aucune nouvelle de Champi. Ça n'a rien de surprenant, puisque la vaste majorité du lac Champlain est du côté américain des lignes. Il y a fort à parier qu'il en a plein les bras avec sa propre collectivité.

Le Bonhomme Sept Heures se cala dans sa chaise, les bras croisés.

– Vu les réticences de Viviane à venir en aide aux créatures du Pohénégamook, et vu nos doutes sur la disparition de Ponik, je suggère que

nous remettions notre décision à plus tard. Laissons le temps passer, et nous aviserons...

L'outrage me raidit la colonne vertébrale et mes poings se crispèrent. L'ex-croque-mitaine de la communauté surnaturelle avait une propension à négliger ses semblables et à les traiter comme des commodités. Fait qu'il avait très bien démontré lorsqu'il s'était présenté chez moi en octobre dernier pour me jeter de fausses accusations au visage. Juste parce que la situation l'irritait, parce qu'il n'avait pas de meilleur coupable à pointer du doigt, il avait déferlé sa hargne sur moi. Maintenant, il tournait le dos à une collectivité dans le besoin comme s'il s'agissait de mettre les ordures au chemin. Je ne pouvais pas croire que les autres membres du conseil abonderaient dans ce sens. Autour de la table, les visages s'assombrissaient et j'y lus la résignation.

Inacceptable.

– Je vais y aller.

Je n'attendis pas leur réaction et je me levai de ma chaise. J'enfilai mon manteau, j'enfonçai ma tuque sur ma tête et j'agitai mes mitaines dans leur direction en guise d'au revoir.

– Je te tiens au courant, ajoutai-je à l'intention de Marie-Josephte.

Je tournai les talons et quittai la salle. Des exclamations fusèrent derrière moi, certaines outrées, d'autres surprises, et j'entendis au moins un rire amusé. Qu'ils finissent leur réunion sans moi. Je n'avais pas besoin de motion ou de vote à l'unanimité pour faire le bon choix. Et tant pis pour le repas.

Chapitre 5

Aussitôt assise dans le Combi, mon smartphone sonna. Je lorgnai le nom de Marie-Josephte, prête à ignorer son appel, mais la raison l'emporta et je répondis.

– Joli coup de théâtre, me félicita-t-elle.

Son commentaire me remémora celui de Christian, plus tôt en soirée. Je n'étais pas certaine d'aimer le parallèle.

– On n'allait pas y passer toute la soirée, rétorquai-je.

Elle étouffa un rire et des voix résonnèrent derrière elle. La réunion ne semblait pas terminée.

– Je voulais juste te remercier. Je t'en dois une.

– Je l'apprécie, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je le fais, répondis-je, les dents serrées.

– Je le sais bien; je ne te remercierais pas si ce n'était pas le cas.

Sur cette déclaration obscure, elle raccrocha. Les enchantresses avaient la réputation amplement méritée d'être capricieuses et explosives. Après plus de six mois de collaboration, je pouvais confirmer que Marie-Josephte pouvait se montrer intransigente, quoique rarement sans raison. Puisque je ne l'avais jamais vu user de son pouvoir pour nuire aux autres, j'avais dû revoir mes idées préconçues. Je détestais cependant cette propension à manigancer, la même que j'avais observée chez la Dame blanche.

Je roulai mes épaules pour en chasser la tension et montai le chauffage du minibus. Le reste du trajet me servit à planifier mes bagages. J'ignorais combien de temps je serais partie, mais certainement pas plus d'une semaine vu la date d'arrivée de mes prochains invités.

– Dis Siri, parle-moi de Pohénégamook.

La voix du chat bot emplit l'intérieur du Combi:

– Pohénégamook est une ville du Québec située dans la municipalité régionale de comté du Témiscouata au Bas-Saint-Laurent. Elle compte 2 481 habitants. En langue wolastoqey^[13], Pohénégamook signifie « lieu de repos » pour désigner leur site de campement d'hiver. Son lac

mesure 9,1 kilomètres de long et sa profondeur maximale est de 41 mètres. La légende de la « Bête du lac » remonte au début de la colonisation, vers 1874.

J'avais déjà traversé ce territoire lors de mon séjour avec une tribu wolastoqiyik, juste après mon départ de Saint-Jean-Port-Joli, mais j'avais été dans un piètre état à l'époque et j'avais suivi le groupe sans trop poser de questions. Il me faudrait environ deux heures de trajet pour y arriver. Si je voulais éviter d'arriver au milieu de la nuit, je devrais partir au plus tôt, ou attendre à demain.

Je tapai des doigts sur le volant. Si la rapidité semblait de mise, le trajet comportait certains risques. Le tronçon de l'autoroute 20 entre Lévis et Saint-Jean-Port-Joli avait mauvaise réputation. La météo pouvait se retourner contre les automobilistes sans crier gare dans ce secteur. Blizzard, poudrerie, froid intense, visibilité réduite... Entre les plaines du Bas-Saint-Laurent et le fleuve, le vent prenait en force sur des centaines de kilomètres pour balayer la chaussée sans merci. Personne n'y gagnerait rien si je succombais au hasard de la route.

Les phares du Combi illuminèrent l'entrée du manoir Cormoran et je relâchai mon souffle, soulagée. Rien n'avait bougé. J'avais passé les cent-vingt dernières années sur la route, sans m'attacher à rien, à l'exception plus récente de mon Combi. Au cours des six derniers mois, le manoir m'avait séduite par son confort et ses excentricités. Je ne savais pas trop quoi faire de cette étrange sensation dans ma poitrine, et encore moins comment l'interpréter.

Lorsque la silhouette de ma voisine apparut sur ma droite, je sautai sur la diversion.

– Florence? Que fais-tu dehors à cette heure?

La vieille dame avait passé son manteau par-dessus son pyjama fleuri, complétant l'ensemble avec ses grosses bottes feutrées. Elle agita une trousse en tissu dans ses mains.

– J'ai dû couper l'accès d'eau dans la maison. Le plombier dit que le drain est partiellement effondré.

– Oh non! Y a-t-il des dégâts?

Elle secoua la tête.

– Baka était au sous-sol quand ça s’est produit et il a fait un tel raffut que je suis descendue voir. Le refoulement venait tout juste de commencer, alors j’ai pu éviter le pire.

Je sourcillai à la mention de l’énorme chat que Florence gardait pour rendre service à une amie. Le félin n’avait pas dû aimer que son territoire prenne l’eau de la sorte. Je pointai sa trousse.

– Je suppose que tu veux te brosser les dents et utiliser les toilettes?

– J’irai en ville demain pour acheter quelques bidons d’eau, expliqua-t-elle avec une grimace. Mais pour ce soir, je suis à court.

D’une main, je l’invitai à me suivre jusqu’à la porte.

– Ne te donne pas cette peine. J’ai des cruches qu’on pourra remplir ici. Ben vient demain matin pour réparer une des fenêtres d’hiver, alors je lui demanderai de te les apporter.

– Vous êtes des amours, dit-elle en accrochant son manteau dans le hall d’entrée.

Les rideaux s’agitèrent aux fenêtres et la porte du sous-sol bâilla sur ses gonds; l’équivalent d’un chien qui accueille un ami. Je passai une main sur l’arche qui menait vers la cuisine. Ce séjour à Pohénégamook serait ma première absence prolongée depuis l’achat du manoir. J’espérais qu’il n’en souffrirait pas. Considérant la façon dont il appréciait la présence des invités, une solitude forcée ne lui conviendrait pas.

L’idée d’appeler les Faoladh pour leur dire de s’organiser par eux-mêmes me traversa l’esprit. Aussitôt, mon imagination me fournit l’image de dizaines de créatures vulnérables, et je soupirai. Trop tard pour reculer. Florence sortit de la salle de bain et vint me rejoindre dans le salon. J’avais ouvert un roman policier, et même si l’intrigue m’avait captivée la veille, je n’arrivais pas à m’y replonger.

– As-tu déjà parlé à ton assureur? demandai-je à Florence.

– Oui, la compagnie d’assurance veut que les autorités de la ville vérifient si les dégâts se situent sur ma propriété ou si l’effondrement touche aussi le tuyau principal.

– Tu n’es pas sortie du bois.

– À qui le dis-tu? soupira-t-elle.

Le temps que la municipalité dépêche une équipe, que les rapports échangent de main et que tout le monde s'entende sur la responsabilité de toutes les parties... Florence risquait de ne pas avoir accès à l'eau courante pendant plusieurs jours. Et le manoir serait inoccupé pendant ce temps.

– J'aimerais te demander un service, dis-je sur un ton prudent. En fait, je voudrais te rendre un service qui me rendrait service!

Florence sourcilla.

– Ce genre de situation requiert du thé.

Elle prit la direction de la cuisine et remplit la bouilloire, aussi à l'aise que chez elle. Je sortis deux tasses et la boîte de sachets avant de lui exposer mon idée.

– Je dois me rendre dans le comté du Témiscouata pour une durée indéterminée. Pourquoi ne viendrais-tu pas t'installer au manoir pendant mon absence?

– Tu t'inquiètes pour Fayette?

Je fronçai les sourcils en réalisant que je n'avais pas songé à la réaction du korrigan face à Baka. Si Florence séjournait au manoir, son protégé suivrait. Le chat de race Main Coon pesait un bon huit kilos, et que du muscle. Le petit lutin pouvait être belliqueux à ses heures, mais si le chat décidait d'en faire son casse-croûte, je ne donnais pas cher de sa peau.

– Est-ce que le chat pourrait s'en prendre au korrigan? demandai-je.

Elle pouffa de rire.

– Baka, le maître du divan? Non, je ne pense pas. Mais, es-tu certaine? Je ne voudrais pas profiter de ta générosité.

J'agitai une main.

– Tu seras bien mieux ici, et je serai rassurée de savoir que le manoir est occupé. Prends la chambre jaune, puisque c'est ta favorite. On ira chercher le reste de tes affaires avant mon départ.

Ses épaules se relâchèrent sous l'effet du soulagement et je sus que j'avais bien fait d'insister. Au moins, je partirai l'esprit tranquille, même si je doutais que cette sérénité perdure.

Chapitre 6

Préparer une chambre pour Florence ne prit que quelques minutes. Je redescendis au rez-de-chaussée pour boire la tasse de thé qui m’attendait. J’aurais peut-être dû jeter mon dévolu sur un café. J’hésitais encore à partir tout de suite ou à jouer la carte de la prudence et reporter au petit matin. À ma vue, Florence pointa la fenêtre avant.

– Tu as un visiteur. Vu l’heure, ça ne peut qu’être galant.

Je fronçai les sourcils à son sourire coquin et me dirigeai vers la fenêtre en question pour écarter le rideau. Des traces de roues dans la neige fraîche menaient à un énorme pick-up noir stationné devant ma remise. À l’arrière, Zacharie s’affairait à décharger des paquets de matériau. Le luminaire extérieur et les phares ne suffisaient pas à illuminer ses traits, mais je savais que sous son bonnet se dissimulaient des cheveux bruns, et que sa barbe courte mais fournie contrastait avec son teint pâle. Malgré l’obscurité, sa force se devinait dans l’aisance de ses mouvements, rappelant la fougue de sa forme alternative de cheval-bâisseur. Je le regardai effectuer quelques aller-retour, savourant mon thé – et la vue – avant de me résigner à enfiler mes bottes et mon manteau pour le rejoindre dehors.

– Pas de repos pour les braves, le taquinai-je alors qu’il sortait de la remise.

Par réflexe, il épousseta ses gants sur ses cuisses. Son sourire crispé trahissait une certaine dose de frustration. Lorsqu’il posa les mains sur les hanches, plutôt que de m’offrir la bise, je fus aussitôt sur mes gardes.

– La quincaillerie proposait une promotion sur les planches de pruche, et je sais que tu as parlé de démarrer un potager ce printemps, alors je me suis dit que ce serait bien d’en profiter, expliqua-t-il. C’est le bois idéal pour bâtir des caissons.

– C’est très prévenant de ta part, le remerciai-je avec circonspection.

Il hocha la tête, les lèvres pincées, son regard sur l’horizon. Je ne pensais pas être responsable de son humeur, et ma curiosité surpassait ma bienséance.

– Qui a craché dans ta soupe?

Son attention revint aussitôt sur moi, et je sourcillai d'un air gamin. Il soupira et retira sa tuque pour passer sa main dans ses cheveux, un signe indéniable d'agacement en ce qui le concernait.

– Tu te rappelles Kyria?

J'acquiesçai. En octobre dernier, après la résolution de l'enquête sur la série de sabotages de chantier de construction, Zacharie m'avait convié à une soirée barbecue chez lui. Principalement pour passer du temps ensemble, mais aussi pour me présenter à sa troupe de démons rescapés. Il ne les qualifiait pas de la sorte, mais puisqu'il avait la manie de voler au secours de créatures surnaturelles en situation précaire, de les aider à se remettre sur pieds tout en assurant leur sécurité par la force du nombre, je lui trouvais des airs de Peter Pan avec les garçons perdus. Je me gardais bien de lui faire part de cette image qu'il serait prompt à nier : il refusait d'endosser le rôle de leader, plaidant plutôt qu'il s'agissait d'une initiative sous le signe de la coopération et de la collaboration. Ne lui en déplaise, même une coopérative avait besoin d'un directeur général...

Toujours est-il que Kyria avait récemment rejoint les rangs de ce groupe disparate au moment de cette fameuse soirée barbecue. Vu le nombre de convives présents, je n'avais pas réussi à mémoriser tous les noms, mais elle était sortie du lot avec son tempérament fougueux et sa langue incendiaire. J'ignorais sa nature surnaturelle exacte, mais je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'elle entretenait des liens avec le feu ou la foudre.

– Grande, blonde et revêche?

Il acquiesça avec un rire amer à ma description.

– Il y a très peu de femmes démons. Le savais-tu?

Curieuse, je m'appuyai contre le pick-up et il m'imita. Heureuse de le voir se détendre un peu, je l'invitai à poursuivre ses explications.

– Les démons se reproduisent avec des femmes humaines et seuls leurs fils possèdent la faculté de manier la magie. Très rarement, une fille va manifester des pouvoirs et uniquement vers l'adolescence. À ce stade, le père a bien souvent quitté le portrait, ajouta-t-il avec une grimace désabusée. Le plus ironique, c'est que les femmes démons sont bien plus

puissantes que les hommes. Livrées à elles-mêmes, la plupart meurent de manière précoce. Celles qui survivent... elles sont toujours un peu spéciales. Ce sont des battantes, des acharnées, qui n'acceptent pas les refus et qui ne se laissent pas imposer de limites. Kyria ne fait pas exception.

Je frissonnai à cette description. Une partie de ma magie se manifestait de façon innée et elle m'habitait depuis la naissance, comme la conscience de l'eau, mais mes facultés actives s'étaient exprimées plus tard. Purifier l'eau, guérir la faune et la flore, charmer les créatures vivantes. Ma mère avait transmis certaines informations à mon père, heureusement pour moi, mais ça avait été de peu de réconfort durant mon adolescence, lorsque mes hormones humaines avaient joué au yo-yo avec mes émotions, qui à leur tour influençaient mon contrôle sur ma magie. Kyria avait toute ma sympathie.

– Quel type de magie démoniaque possède-t-elle?

– C'est un cheval-bâtisseur comme moi. Une jument dominante.

Mes yeux s'arrondirent à la frustration évidente dans son ton.

– Tu veux dire comme dans une horde de chevaux? Ce n'est pas l'étalon qui mène?

Son regard se porta sur les nuages qui masquaient le ciel nocturne, et la lassitude sur ses traits me donna un pincement au cœur.

– Chez les chevaux, l'étalon impose sa domination par la force : il est le premier à boire, le premier à manger, à se reproduire. La jument dominante mène la harde, elle garde la paix, éduque ou corrige les chahuteurs. Devant une situation dangereuse, même l'étalon s'en remet à la jument dominante.

– Est-ce que Kyria essaie de prendre le contrôle de votre groupe?

Il haussa les épaules avec un nouveau soupir.

– J'en sais trop rien. On a eu plusieurs désaccords récemment. Et avant de dire des choses que je regretterai, j'ai pensé qu'il serait plus sage d'aller faire un tour à la quincaillerie. Me voilà, par un beau vendredi soir, à courir les aubaines.

Il écarta les bras avec un sourire dérisoire et mon premier réflexe fut de lui attraper la main. Il serra mes doigts dans les siens, comme on

s'accroche à une bouée de sauvetage.

– Tu as bien fait.

Une idée se fraya un chemin dans mon esprit. Je lançai un coup d'œil vers le manoir, où Florence devait nous observer. Le mouvement d'un rideau confirma mes doutes. Je pinçai les lèvres en songeant aux commentaires dont elle n'hésiterait pas à me faire part. Chaque fois qu'elle me parlait de Zacharie, elle me servait du « charmant garçon » et du « vaillant jeune homme » de la même manière qu'on étend du sel sur un trottoir glacé : à grandes pelletées généreuses. Je fis face à Zacharie avec un sourire décidé.

– Et si je te faisais une offre que tu ne pourrais pas refuser?

Ses lèvres frémirent, trahissant son amusement à ma référence au film *Le Parrain*.

– Je t'écoute.

– J'ai un mystère à résoudre sur les berges du lac Pohénégamook. Florence gardera le manoir en mon absence. Considérant la nature de Ben, il sera bientôt en phase d'hibernation, et je n'ose pas lui demander de venir.

– Tu cherches des renforts?

Il plia un bras et banda son biceps en une démonstration virile. Son geste s'accompagna d'un sourire frimeur et je pouffai de rire.

– Je faisais plutôt référence à tes facultés cognitives. Tu t'es montré raisonnablement efficace pour résoudre le problème de Xavier cet automne, alors tes lumières pourraient m'être utiles.

Il laissa retomber son bras avec un air faussement surpris.

– Madame Cormoran, venez-vous tout juste de me complimenter?

Je roulai des yeux devant ses bouffonneries. Il s'en servait à la manière d'une armure contre ses émotions à vif, aussi ne lui en tenais-je pas rigueur. Je croisai les bras avec un regard sévère.

– Qu'on soit bien clair : je suis Sherlock et toi Watson.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire dangereux.

– Je serai tout ce que tu souhaites.

Mon cœur s'emballa à cette idée farfelue. Je m'éclaircis la gorge, préférant ne pas m'attarder sur le sens de ses paroles.

– Je pars dans l'heure. Est-ce que ça te va, ou si tu penses me rejoindre là-bas?

Son expression redevint sérieuse et il se redressa pour fermer le hayon arrière du pick-up.

– J'aurais juste besoin de passer prendre quelques affaires à la maison. Oh, et j'ai une condition.

Il se pencha vers moi, assez près pour que je puisse compter les traces dorées qui mouchetaient ses iris bruns. Mon souffle se coinça dans ma gorge et je me figeai comme une biche devant les phares d'une voiture.

– On prend mon pick-up.

L'indignation balaya mon trouble.

– Mon Combi peut très bien faire le trajet.

Il secoua la tête.

– Déjà, j'ai mes doutes sur sa chaufferette; on n'a aucune idée de la température qu'on va frapper dans ce secteur. Et je connais plutôt bien le coin pour y avoir été en expédition de quad. Si on doit s'éloigner un tant soit peu des routes principales, les chemins sont à peine praticables. Tu risquerais de rester prise, ou pire, de briser le Combi.

Je clignai des yeux devant la justesse de ses arguments.

– D'accord.

Il tendit les bras vers la cabine du pick-up.

– Votre carrosse vous attend, milady.

Dans quoi m'étais-je embarqué? Deux heures de route avec Zacharie, ce n'était pas la mer à boire. Mais deux heures, en tant que passagère, sans rien pour m'occuper l'esprit? Je venais de signer mon arrêt de mort.

Chapitre 7

Je ne mis pas bien longtemps à finaliser mes bagages, non sans essuyer un feu nourri de questions de la part de Florence. La portion « main dans la main » de notre échange semblait avoir particulièrement enflammé son imagination. Je détournai son attention en lui demandant de contacter Ben pour qu'il passe chaque jour durant mon absence. J'écoutai ses protestations avec commisération et dus étouffer un ricanement lorsqu'elle sauta sur le téléphone pour planifier ce qui m'avait tout l'air de vacances hivernales entre copains en compagnie de notre géant préféré.

Rassurée, je lui promis de donner des nouvelles régulièrement et je rejoignis Zacharie dans le pick-up. Il m'accueillit avec un sourire, beaucoup plus serein qu'à son arrivée, et je sentis une tension disparaître dans ma poitrine, en constatant que j'avais visé juste coup sur coup. Aller à Pohénégamook seule n'aurait pas été judicieux et je pouvais difficilement demander de meilleurs renforts que Zacharie.

Une fois chez lui, il n'eut besoin que de quelques minutes pour remplir son sac et revenir prendre place derrière le volant. Le trajet entre le manoir et sa maison rallongeait quelque peu la route, nous obligeant à faire une trentaine de kilomètres vers l'ouest avant de revenir longer le fleuve vers l'est en direction de Pohénégamook, mais ce serait l'occasion de discuter stratégie. Du moins, c'est ce que je croyais.

– Tu n'as pas répondu à mon message texte de la semaine dernière, dit-il en ajustant sa vitesse sur l'autoroute.

Mon cerveau pila net, refusant de réfléchir de manière cohérente. Je me souvenais parfaitement de son message texte. Trois mots. Son message n'avait rien de bien compliqué. Trois petits mots, mais holà, qu'ils avaient déclenché une jolie panique. « Veux-tu sortir? » Une question toute simple, non? J'avais hésité à lui répondre... et mon hésitation s'était transformée en pause, puis en silence. Et je n'étais pas plus avancée.

– Eh, mm...

Je frottai mes mains sur mon jean. Il faisait bien trop chaud tout d'un coup. Je tournai les roulettes de contrôle pour diminuer la chaleur avec fébrilité. Sinon, j'étais à risque de mourir par sudation excessive. Le regard

que Zacharie me jeta voulait tout dire. Je soupirai en coinçant mes doigts entre mes cuisses pour les empêcher de trahir mon agitation.

– Désolée. Ça m’est sorti de l’esprit.

– Tu sais quelle question me trotte dans la tête depuis une semaine?

Je pinçai les lèvres pour éviter de lui servir un jeu de mots bancal en lien avec les chevaux-bâtitseur et le trot. J’étais déjà dans l’eau bouillante avec cette histoire de monstre lacustre disparu et Zacharie avait accepté de m’aider *pro bono*^[14]. Ce n’était pas le moment de me le mettre à dos. Je secouai la tête avec un haussement de sourcils inquisiteur.

– Je comptais te demander si tu aimais passer du temps avec moi.

J’ouvris la bouche pour réagir, mais il m’arrêta en levant un doigt.

– Tu viens de m’inviter à une virée à Pohéné. Le fait que ce soit pour résoudre un mystère m’apparaît secondaire, puisque ça répond à ma question. Tu n’es pas le genre de personne à t’imposer la compagnie de ceux que tu n’apprécies pas.

Je croisai les bras et lui envoyai un regard ennuyé.

– C’est votre diagnostic, docteur Morgan?

– Je pensais que j’étais Watson.

Il ponctua sa réplique d’un sourire éclatant et je levai les yeux au ciel, incapable de garder mon sérieux.

– Donc la raison pour laquelle tu m’évites n’est pas liée au plaisir que tu éprouves en ma compagnie, reprit-il.

– Tu tires des conclusions trop compliquées d’une simple omission, dis-je en me frottant le front d’une main, embarrassée.

Il secoua la tête, son attention toujours sur la route, de nouveau sérieux.

– Je pense que tu as passé de longues années à vagabonder d’une place à l’autre. Chaque histoire que tu me racontes se déroule dans un endroit différent, expliqua-t-il en réponse à mon froncement de sourcils. Mais te voilà installée au manoir pour une durée indéterminée, et tu hésites à t’attacher.

Je tournai la tête et regardai le paysage défiler. Le fleuve se trouvait du côté de Zacharie, ce qui me laissait la vue sur des bandes de forêts entrecoupées de champs. Le reste de la campagne se parait d'obscurité ponctuée par l'éclairage des maisonnettes ou des fermes. À certains endroits, le sol et les herbes pointaient encore, mais la neige recouvrait une bonne partie du décor. Cette blancheur ne durerait pas – pas à ce temps de l'année – car les redoux se produisaient fréquemment au cours du mois de décembre. Un soupir m'échappa et je reportai mon attention vers Zacharie.

– J'aurais dû répondre à ton message, ne serait-ce que pour te dire que j'allais y réfléchir, m'excusai-je. On a tous les deux un horaire chargé. Je ne sais pas trop comment on arriverait à jongler avec une...

Je m'étranglai sur le mot « relation ». Il m'envoya un regard réprobateur. De façon surprenante, son ton incarnait la légèreté même lorsqu'il reprit :

– Je ne te demande pas d'adopter un chiot avec moi, ni même de signer un contrat avec ton sang.

– Encore chanceux, marmonnai-je.

– Et si on s'accordait pour essayer? Juste « essayer ». Laisser un peu de place à l'autre. Passer du temps ensemble.

La raison principale pour laquelle j'avais boudé la question de Zacharie se résumait bien simplement : sa nature le poussait à être audacieux et décisif. Une fois son idée faite, il fonçait. J'avais vu cette facette de lui aussi bien dans notre petite aventure du mois d'octobre que lorsqu'il effectuait des travaux de construction. Ces caractéristiques le rendaient efficace et rapide. Tous ceux qui travaillaient avec lui n'avaient que de bons mots à son égard. Le même son de cloche se répétait dans son groupe de rescapés surnaturels : il agissait quand les autres tergiversaient.

C'était admirable, voire louable, à ceci près que le chaos le suivait comme son ombre. Cause ou conséquence, peu importait.

J'aurais été insensée de saboter mes efforts avec la présence d'un électron libre dans mon projet de sanctuaire. Ma priorité absolue consistait à reprendre contact avec les nymphes océanides. Chaque jour qui passait, je risquais de perdre le contrôle sur le pouvoir obscur qui sommeillait en moi. Il avait déjà causé des dégâts lors de sa première véritable manifestation,

quelques années plus tôt. Après cet incident, j'avais entamé mes recherches pour trouver mes semblables. Depuis, il s'était exprimé à plusieurs reprises, et s'il semblait de plus en plus souple à ma volonté, je craignais le moment où il répéterait l'exploit de ce premier jour fatidique. Je frissonnai en repoussant ce souvenir.

Sans succès, car les paroles de Rioux résonnèrent à mes oreilles, accentuant mon malaise. En octobre dernier, juste avant de mourir, le trouveur avait déclaré que je n'étais pas au bout de mes peines. « Ce que tu désires et ce dont tu as besoin sont deux choses irréconciliables. » avait-il dit. Cette prophétie nébuleuse m'emplissait de doutes quant au succès de mes recherches, même si je savais que je n'aurais pas dû laisser les propos d'un illuminé m'affecter de la sorte.

Cette incertitude jetait aussi un éclairage différent sur les raisons qui me poussaient à tenir Zacharie à distance : j'avais pensé me prémunir d'une dose supplémentaire de chaos, mais les Faoladh et le conseil des Clans avaient éclaté en mille morceaux cette notion la veille. La communauté surnaturelle tout entière conspirait à faire échouer mon projet. Mes mâchoires se crispèrent et je m'efforçai de laisser couler ma frustration.

Je devais reconnaître que j'avais été injuste à l'égard de Zacharie. S'il apportait une bonne mesure d'inconnu dans son sillage, il ne méritait pas que je le traite en paria.

– D'accord.

Il tourna la tête vers moi avec un haussement de sourcil inquisiteur. Mon silence avait duré assez longtemps pour qu'il oublie sa question. Je m'éclaircis la gorge, de nouveau embarrassée.

– Je suis partante pour qu'on passe plus de temps ensemble.

Le coin de ses lèvres se retroussa.

– Et les prochains jours ne comptent pas, spécifia-t-il. On parle de vraies sorties : resto, ciné, balade.

– Ne t'emballe pas, Don Juan.

Cette fois, son sourire s'apparentait à celui du diable des légendes québécoises.

– Maintenant qu'on a réglé ce point, si tu m'en disais plus sur ce mystère à résoudre?

OceanofPDF.com

Chapitre 8

J’inspirai à quelques reprises pour remettre mes pensées en ordre. Je lui brossai le topo fourni par les Faoladh et Marie-Josephite sur la disparition de Ponik avant de terminer par ma meilleure piste :

– Ponik possède une poissonnerie en ville. De l’avis de tous, elle sert de façade pour faciliter ses interactions avec sa collectivité à l’insu des humains normaux.

Zacharie pouffa.

– Un monstre lacustre avec une poissonnerie, la bonne blague.

Je haussai les épaules.

– On doit tous gagner notre vie.

– Est-ce qu’on a le nom de quelqu’un à contacter? Un lieu de rencontre?

– Selon les Faoladh, ma simple présence, et je suppose la tienne, devrait suffire à attirer l’attention des surnaturels du coin. Ce sont toutes des créatures aquatiques ou maritimes, et leur magie devrait réagir aux nôtres. Le plus facile sera donc qu’on se montre en ville, de faire le tour du lac en espérant une rencontre fortuite.

– Ça me semble plutôt hasardeux.

Après quelques échanges sur les différentes stratégies à adopter, je passai un moment à parcourir différents sites Web sur mon smartphone pour glaner plus d’informations sur la région. Entre-temps, d’énormes flocons se mirent à tomber, mouchetant le pare-brise. Le vent agita la neige en tourbillons paresseux de part et d’autre du halo des phares. La visibilité restait bonne, et même si la chaussée disparaissait progressivement, le pick-up poursuivait sa route comme si de rien n’était.

Nous avons quitté l’autoroute depuis une quinzaine de minutes lorsque Zacharie tapota le volant de ses doigts.

– Où est-ce qu’on loge?

J’ouvris la bouche et je la refermai sur une grimace. En temps normal, j’aurais dormi dans mon Combi. Ce n’était pas très chaud, mais j’avais une petite chaufferette portative et un bloc d’alimentation.

– Excellente question, abondai-je.

Zacharie me lança un coup d’œil amusé.

– Vu l’heure, on doit trouver rapidement. De toute façon, mener des recherches de nuit me semble contreproductif. Même si on fait abstraction de la neige, la plupart des gens dorment.

Je repris mes recherches sur mon smartphone pour dénicher les différents hébergements offerts en ville. Les options étaient plutôt limitées : une auberge et un gîte. Par prudence, je passai un coup de file à l’auberge. La réceptionniste s’excusa à profusion : la saison basse avait été l’occasion d’entamer des rénovations et les quelques chambres encore disponibles étaient toutes occupées. Je tentai ma chance au gîte et me rivaï le nez à une boîte vocale dont le message annonçait que les propriétaires s’octroyaient quelques semaines de vacances au terme de la saison touristique.

Un rôle de frustration m’échappa. Il restait le complexe nature Santé plein air, sauf qu’un article de presse signalait qu’il avait cessé ses activités à la suite de la pandémie, les différents confinements et les restrictions sanitaires ayant eu raison de leurs finances. J’allais regarder du côté des municipalités voisines, lorsqu’un article plus récent attira mon attention. Un habitant du coin avait racheté le centre et prévoyait de remettre les installations en état pour accueillir des visiteurs à la prochaine saison. Les travaux s’échelonnaient tout l’hiver.

Le complexe nature se trouvait de l’autre côté du lac. La route principale sur laquelle nous étions nous ferait déboucher sur la rive ouest, environ au milieu du lac sur sa longueur. Le trajet à emprunter nous permettrait de traverser la municipalité pour un premier repérage des lieux. Nous nous rendrions ensuite à la pointe sud du lac, là où celui-ci frôlait la frontière américaine, avant de remonter le long de l’autre rive. Jeter un coup d’œil au complexe, au cas où on pourrait nous dépanner, ne coûterait rien. Je donnai l’adresse à Zacharie puis regardai défiler les maisons et les commerces.

En plein cœur du village, les bâtiments se pressaient de chaque côté de la voie. Le style des maisons variait entre l’après-guerre (carrées, toutes petites avec un revêtement en lattes de vinyle) et le traditionnel québécois (en pierre ou en bois, avec une toiture courbée et des lucarnes). La fierté des habitants de la ville se reflétait dans les devantures de magasin propres et la

route exempte de nids-de-poule.

D'un côté, le lac nous apparaissait entre les toitures, et de l'autre, la voie ferrée suivait notre tracé en parallèle. Alors que nous arrivions à la pointe du lac, la vue se dégagait pour révéler un belvédère recouvert de neige et un modeste parc. Une clôture bloquait l'accès à la berge qui avait été solidifiée par la mise en place d'énormes rochers. La route enjambait les rapides Kelly à l'extrémité nord de l'état du Maine, puis elle se divisait en deux, offrant le choix de longer la frontière qui repartait vers le sud ou de remonter l'autre rive.

Zacharie tourna à gauche pour suivre le lac. Son regard survola l'église néo-gothique et un grognement lui échappa. Vu les origines de la légende du cheval-bâisseur, j'étais curieuse de savoir s'il avait déjà pris part à la construction d'une église, mais avant que je lui pose la question, mon attention fut détournée par l'affiche devant le presbytère en briques rouges. Ce dernier avait été reconverti en microbrasserie.

L'éclairage devint de plus en plus épars tandis que nous remontions la berge opposée du lac. Avec l'absence de lune, l'obscurité régnait en maître. Un panneau apparut sur le côté de la route, indiquant le complexe nature, à moitié caché derrière un écriteau signalant les travaux de construction en cours. Une seule voiture occupait l'aire de stationnement en gravier. De la lumière émanait du poste d'accueil, mais je commençais à douter qu'on nous réponde.

– Cabano est à quarante minutes, signalai-je. On aura peut-être plus de chance là-bas.

Zacharie gara le pick-up à côté de l'autre véhicule avec un haussement d'épaules.

– Allons jeter un coup d'œil.

Je sautai en bas du pick-up, bien contente de m'étirer, et le rejoignis. Zacharie testa la porte, qui s'ouvrit sans résistance, et m'invita à le précéder. Les murs s'ornaient de larges babillards vides où subsistaient des rectangles décolorés par le soleil et le temps. Deux petits sofas reposaient tête-bêche l'un sur l'autre dans ce qui avait dû servir d'aire d'attente ou de détente. Un escalier menait au niveau inférieur, vers un stand de location pour des équipements sportifs à en juger par la signalisation.

Face à nous, un long comptoir occupait le mur du fond, avec deux postes informatiques et une porte donnant sur des bureaux administratifs. Une femme franchit le seuil, la surprise évidente sur son visage. Ses pommettes anguleuses, son nez fin et son menton délicat convenaient mieux à la couverture d'un magazine qu'en pleine campagne. Ses cheveux blonds reposaient en une interminable tresse sur son épaule. Ses sourcils tout aussi blonds se froncèrent, mais dès que son regard se posa sur Zacharie derrière moi, elle cligna des yeux et son expression se métamorphosa en sourire.

– Êtes-vous perdus? Nous ne sommes pas ouverts aux touristes.

Il y avait tant de regret dans sa voix que je m'attendais presque à ce qu'elle propose son propre lit à Zacharie. Je m'en voulus aussitôt pour cette pensée peu charitable. Il avança jusqu'au comptoir et s'y accouda avec un air gamin.

– On est parti en vitesse de Québec, expliqua-t-il. Ce n'était pas prévu qu'on passe la nuit ici, mais vu l'heure tardive, je n'ai pas très envie de conduire jusqu'à Cabano. Vous gérez le complexe?

Je pris soin de garder une expression neutre et je le laissai parler. La femme n'avait d'yeux que pour lui de toute façon, et je n'étais pas assez orgueilleuse pour gâcher nos chances. Je n'avais pas manqué de remarquer la façon dont il avait choisi ses mots, omettant de souligner ma présence. Mais cette sensation dans ma poitrine n'avait rien à voir avec la jalousie. Aucun lien. Absolument pas.

La femme jeta un coup d'œil par la fenêtre vers l'endroit où nous avions laissé le pick-up. Avec un sourire, elle tendit sa main vers Zacharie et il la saisit.

– Janie, se présenta-t-elle. Je suis la gérante. Pour l'instant, je supervise des rénos et des factures, mais cet été, on va en mettre plein la vue à tout le monde.

Zacharie hocha la tête avec un haussement de sourcils impressionné.

– L'emplacement est spectaculaire, votre succès est assuré.

Le rouge monta aux joues de Janie et j'étouffai un soupir ennuyé. Son regard me frôla à peine qu'elle reportât son attention sur notre tombeur.

de service. Elle pointa la fenêtre du pouce tandis que son autre main repoussait ses longs cheveux par-dessus son épaule.

– Vous êtes entrepreneur général? Si vous cherchez du travail, je suis sûre qu'on peut s'organiser.

Mes yeux roulèrent d'eux-mêmes vers le plafond. Prête à mettre fin à ce petit jeu idiot, je m'approchai du comptoir. Alors que j'ouvrais la bouche pour la questionner sur l'hébergement disponible, un fourmillement remonta mon dos et l'odeur du rivage m'emplit le nez. Plus subtile que celle du large, elle rappelait la mousse et la vase, les algues et le poisson. Mes pieds avancèrent d'eux-mêmes, et je tendis la main en même temps que mes sens. Je goûtai la fraîcheur de l'eau mêlée à une magie semblable à la mienne, quoique différente.

J'étais face à une nymphe d'eau douce. Une ondine, gardienne des eaux courantes, des rivières et des fontaines.

Son charme avait été lancé avec un doigté léger. J'étais assez près de Zacharie pour le toucher en étirant la main, et pourtant, je sentais à peine l'effet enjôleur de sa magie. Elle avait tissé une toile à l'unique intention de Zacharie, pour le captiver et le séduire.

L'indignation monta en moi et creva la surface de mon calme comme une énorme bulle d'air à la surface d'un lac. Les remous de cette émotion attirèrent l'attention du pouvoir qui dormait en moi. Sa chaleur infusa ma poitrine tandis qu'il se déroulait pour goûter à la scène devant nous. Si ses dernières manifestations m'avaient appris quelque chose, c'était de me méfier de ses tendances avaries et possessives.

La jalousie ne faisait pas partie de ma nature, car mon rôle de gardienne était trop vaste pour se limiter de la sorte. De tout temps, les nymphes inspiraient les hommes qui croisaient leur route, que ce soit pour les inciter à protéger la nature à leur tour, ou pour les empêcher de leur faire du mal. Cette nouvelle émotion s'imposait dans mon esprit comme une flaque d'huile sur la mer, sombre et suffocante.

Et le pouvoir obscur s'y vautrait avec une joie malsaine.

La noirceur enfla dans mon ventre jusqu'à s'étendre à mes bras. Sans pouvoir résister à l'impulsion, mes doigts se posèrent sur la peau nue du poignet de Zacharie, juste sous la manche de son manteau. Son pouls palpita à mon contact et le pouvoir obscur le frôla avec une délicatesse

étonnante vu sa réaction agressive à l'égard de Janie. J'avais la conviction qu'il se préparait à repousser la tentative de séduction de cette dernière, mais la surprise l'arrêta et je me figeai à sa découverte : le charme de la nymphe ruisselait de part et d'autre de Zacharie.

Il se tenait là, insensible au piège tendu juste pour lui. Son attention descendit vers nos mains avant de revenir vers mon visage. Je clignai des yeux, à court de mots. Le pouvoir obscur se pavana quelques secondes puis il s'enroula au fond de mon ventre pour y reprendre sa sieste, comme si de rien n'était. Sous le regard scrutateur de Zacharie, mon souffle se coinça dans ma gorge et je priai de toutes mes forces, pour qu'il n'ait pas la moindre idée de ce qui venait de se produire. Quoiqu'il devrait être mis en garde que la nymphe avait essayé de dérober sa volonté... Ou le savait-il déjà? Ma main retomba.

– Je pense que j'ai besoin de dormir, chuchotai-je pour détourner l'attention.

Son bras glissa sur mes épaules et il me serra contre lui. Je dégonflai à la manière d'un poisson-globe, hérissé de pics une seconde, inoffensif la suivante. Une part de moi se réjouissait de sa réaction, mais je refusais d'y lire autre chose qu'un réflexe protecteur. Zacharie scruta mon visage avant de reporter son attention sur Janie, dont la contrariété se devinait avec aisance.

– Nous allons passer quelques jours en ville, dit-il. Je sais que le complexe n'est pas officiellement ouvert, mais on aurait bien voulu trouver un hébergement près du lac, et il n'y a rien de libre au village.

– Malheureusement, nous ne sommes pas ouverts au public...

Peut-être qu'elle n'avait pas réalisé que nous étions des surnaturels. D'expérience, je savais que de nombreuses créatures ne possédaient pas cette affinité à leur environnement, surtout celles dont l'apparence principale ressemblait aux humains. Zacharie par exemple démontrait une sensibilité à la magie en elle-même, ce qui lui permettait de différencier les humains des surnaturels, sans toutefois identifier leur nature. Pour ma part, j'avais développé cette faculté avec le temps, en prenant soin de communier avec mon environnement. Je décidai donc de tendre une perche à Janie.

– Nous sommes à la recherche de Jacques Duval, dis-je en référant au nom courant utilisé par Ponik. Vous le connaissez sûrement.

Son expression se ferma aussitôt.

– Il y a pas loin de trois mille habitants en ville; on ne se connaît pas tous.

Je clignai des yeux devant sa résistance.

– C’est le propriétaire de la poissonnerie, précisai-je.

– Mm, ah oui. Je ne l’ai pas vu récemment.

– C’est la raison exacte de notre présence, intervint Zacharie. Personne n’a eu de ses nouvelles depuis un moment.

Le crayon de plomb que Janie tenait cassa au milieu et elle se dépêcha de le cacher sous le comptoir. Son visage adopta une expression polie mais froide lorsqu’elle reprit :

– Il est sûrement parti à la chasse au petit gibier. Avec cette neige, c’est parfait pour les coyotes.

Je fronçai les sourcils. Sans être une experte sur le sujet, je voyais mal un monstre lacustre se passionner de chasse sportive. Je repassai ses réponses dans ma tête : elle avait spécifiquement évité de dire qu’elle connaissait Jacques Duval.

– À quand remonte votre dernière conversation avec monsieur Duval?

Elle agita les mains avec désinvolture.

– Un moment, je ne sais pas. Écoutez, pourquoi on n’en reparlerait pas demain?

Son agacement se métamorphosa en invitation tandis que son regard me quittait au profit de Zacharie. Ce dernier la considéra avec un silence perplexe avant qu’un sourire s’épanouisse sur ses lèvres.

– Ce qui nous ramène à notre premier problème : nous avons besoin d’un endroit où passer la nuit.

Je toussotai dans ma main pour camoufler mon amusement devant le sens légendaire de la répartie de Zacharie. Pour une fois que je n’en étais pas la victime! Janie se mordit la lèvre et ses doigts pianotèrent sur le

comptoir. Avec un soupir résigné, elle ouvrit un tiroir et en sortit un dépliant.

– Le seul chalet qui n’est pas en chantier est La Tanière. C’est un chalet trois-saisons^[15]. Poêle au bois, cuisine tout équipée, un lit King, cent quatre-vingts dollars la nuit.

– Est-ce qu’il y a un divan-lit? demandai-je.

Janie fronça les sourcils et étudia le dépliant.

– Il y a une causeuse, mais c’est un très petit chalet. Parfait pour un couple, ajouta-t-elle avec un regard pointu à l’intention de Zacharie.

Comme si elle le mettait au défi de nier notre relation. J’avais peut-être accepté qu’on passe plus de temps ensemble, mais je n’étais pas prête à partager un lit pour autant. L’autre option revenait à sauter dans le pick-up et se rendre à la prochaine ville. Avec la neige et vu l’heure, les conditions routières n’iraient pas en s’améliorant.

– Tu sais que tes ronflements ne me dérangent pas, dit Zacharie d’un ton badin. Pas besoin de faire chambre à part.

Je plissai les yeux en me tournant vers lui.

– Je ne ronfle pas.

Un sourire étira ses lèvres. Qu’est-ce qu’il essayait de faire?

– Allez, c’était ton idée de partir sur un coup de tête, me relança-t-il. Tu as bien dit que tu voulais « un séjour rustique », non? C’est parfait.

J’allais le lui faire payer. Je me tournai vers Janie avec un sourire pincé.

– Oui, c’est parfait.

Avec un regard dubitatif, elle ouvrit une session sur l’ordinateur, prépara notre facture et tendit le terminal pour le paiement. Zacharie me prit de vitesse et passa sa carte. Après avoir remis son portefeuille dans sa poche, il me servit un clin d’œil. Sa main glissa dans mon dos pour se loger au creux de mes reins. Mon souffle se coïça dans ma gorge à ce contact et il profita de mon hésitation pour saluer Janie et me pousser vers la sortie.

– Bonne nuit, dit-elle en tendant la clé à Zacharie.

Une fois dehors, je me dégageai et pivotai pour lui faire face.

– C’était quoi, ça?

Il arqua un sourcil inquisiteur.

– Quoi?

Les mains sur les hanches, je secouai la tête.

– Le « séjour rustique », un seul lit? Tu me niaises?

Le regard brun de Zacharie s’enflamma et il avança jusqu’à ce que le bout de nos bottes se touche. Sous le halo de la lumière du portique, la condensation de nos souffles se jumelait avant de monter vers le ciel.

– De quoi as-tu le plus peur? Que je profite de la situation, ou que tu le fasses?

Je croisai les bras, refusant de céder. Une petite voix au-dessus de mon épaule me disait qu’il avait visé dans le mille. Je pouvais résister avec aisance à ses sourires charmeurs, à son sens de l’humour juste un tout petit peu décalé, à ses élans protecteurs, sa générosité, au fait qu’il n’avait pas hésité une seconde à m’inviter dans sa vie, à rencontrer son entourage... Tant et aussi longtemps que je le gardais à bout de bras.

Un frisson me traversa à l’idée de partager un minuscule chalet. Mon imagination échappa à mon contrôle et une image de Zacharie en pyjama s’imposa dans mon esprit. Couleur unie ou motif à carreaux? Ou alors dormait-il nu? Une bouffée de chaleur me fit monter le rouge aux joues et je résistai à l’envie d’enlever ma tuque pour m’éventer.

– Nous sommes tous les deux des adultes, commençai-je.

Même à mes propres oreilles, ma voix sonnait faux. Je m’éclaircis la gorge avant de poursuivre :

– Je suis sûre qu’on peut partager un chalet sans causer de scandale. Que les choses soient claires, nous sommes ici pour évaluer l’état de la collectivité de Ponik, et pour le retrouver, si possible. Rien à voir avec une *sexcapade*^[16].

Le sourire de Zacharie était purement diabolique.

– On devrait conclure un pacte.

Je secouai la tête, terrorisée par cette idée. Ces brefs contacts entre nous avaient suffi à anéantir mes facultés cognitives et je ne me sentais pas

d'attaque pour une joute verbale. En tant que démon, il était passé maître dans l'art de tourner les marchés en sa faveur. Même perdant, il trouvait le moyen de gagner. Sa bouche s'approcha de mon oreille et tous mes muscles se raidirent pour ne pas trahir mon appréhension.

– Si je me comporte en parfait gentleman toute la durée de notre séjour, tu fêteras le réveillon du jour de l'an avec moi.

– Le réveillon? demandai-je avec perplexité.

Nous avions encore trois semaines avant le Nouvel An. J'avais prévu de célébrer Noël avec Florence, car je savais qu'elle serait seule ce soir-là, mais je n'avais rien planifié au-delà. Connaissant Zacharie, il inviterait sûrement sa troupe de marginaux. Ça promettait d'être une veillée mémorable, si je me fiais à la soirée barbecue d'octobre dernier. Je fronçai les sourcils en repassant ses termes dans ma tête.

– Et si tu n'y arrives pas?

La poitrine de Zacharie vibra de son rire silencieux. Son souffle chatouilla mon oreille.

– Alors je serai ton humble serviteur pour une journée entière.

L'offre avait un certain mérite, considérant ses compétences en rénovation. Le scénario me semblait gagnant-gagnant. Après tout, j'avais passé un bon moment avec sa bande et je n'avais rien contre l'idée de remettre ça. Zacharie recula, les mains dans les poches, son expression indéchiffrable. Je frissonnai, mais cette fois, en raison du froid, comme si sa seule présence pouvait repousser la morsure de l'hiver.

– Marché conclu.

– Ainsi soit-il.

Sa magie me pinça le bout des doigts au moment où le pacte se scellait. Je frottai mes mitaines sur mes cuisses, soudain nerveuse. Que Zacharie se comporte en gentleman était pour le mieux. Je n'avais aucune raison d'être déçue. Alors quelqu'un pouvait-il m'expliquer la nature de cet étrange pincement dans ma poitrine?

Chapitre 9

Le chalet se situait en retrait de la route principale, nous accordant une dose supplémentaire d'intimité. Le flanc du massif montagneux s'étendait derrière nous en parallèle au lac. Cette position nous éloignait de la berge, mais elle offrait une vue imprenable sur les alentours.

Zacharie me précéda sur les marches du perron, nos bagages en main, où il attendit que je déverrouille la porte. Fidèle au dépliant, La Tanière possédait une pièce à vivre centrale avec une minuscule mezzanine qui n'accueillait rien hormis l'unique lit. Le poêle au bois divisait l'espace en deux, avec la zone cuisine d'un côté et le « salon » de l'autre. J'accrochai mon manteau et frissonnai dans l'air frais. Même si le chalet était connecté au réseau électrique, le poêle à bois restait la seule source de chauffage.

Zacharie attrapa la boîte d'allume-feu et un paquet de bûches écologiques pour démarrer le feu. Vu la température des dernières semaines, l'accès à l'eau avait été coupé et les tuyaux purgés pour éviter un bris à cause du gel. Si nous voulions avoir l'eau courante pour se brosser les dents et utiliser la toilette, il nous fallait maintenir une température raisonnable.

Laissant Zacharie jouer avec le feu (littéralement), j'en profitai pour fouiller dans la penderie et dénicher un ensemble de draps. Janie s'était excusée en nous expliquant que le chalet avait été fermé pour l'hiver, et qu'en l'absence d'employés, nous aurions à être un peu plus autonomes. La distraction était la bienvenue le temps que la température monte un peu. Je redescendis au moment où Zacharie remettait son manteau.

– Je vais aller ouvrir la valve pour l'eau.

– Veux-tu un thé? offris-je en me frictionnant les bras. J'ai vu des sachets dans la cuisine.

Il acquiesça et je l'entendis marmonner quelque chose au sujet d'un café cognac avant que la porte ne se referme. Je secouai la tête, amusée, puis je me mis en quête d'une bouilloire. Un chatouillement à l'arrière de mon esprit signala le retour de l'eau dans les conduites du chalet. J'ouvris le robinet à plein débit et attendis un moment avant de remplir la bouilloire.

L'eau commençait à frissonner lorsque Zacharie revint à l'intérieur. Il frappa ses bottes sur le cadre de porte pour en retirer la neige avant de refermer la porte et la verrouiller. Je fronçai les sourcils à sa mine sombre. Une fois son manteau accroché aux côtés du mien, il fit le tour des fenêtres, vérifiant les barrures et tirant les rideaux.

– Y a-t-il un problème?

Il me rejoignit à la petite table de cuisine, les lèvres pincées.

– Pas vraiment. J'ai juste eu l'impression de voir une ombre rôder.

Il haussa les épaules, son regard passant d'une fenêtre à l'autre.

– C'est peut-être un cerf de Virginie, dis-je en repensant à l'affiche que nous avions croisée sur notre chemin. Il y a un ravage aménagé tout près.

Son hochement de tête n'avait rien pour me rassurer. Je préparai nos tasses de thé en silence, mes pensées tournées vers la disparition de Ponik. Tout le monde avait passé sous silence la probabilité que le monstre lacustre soit mort. Si c'était le cas, nous étions face à un vide de pouvoir dangereux. Sans connaître les raisons de sa mort, nous ne pouvions pas déterminer les dangers potentiels, car si nous avions affaire à un meurtre, la porte s'ouvrait sur tout un éventail de complications.

Je pris une bonne inspiration. La première étape consistait à découvrir si Ponik avait bel et bien disparu ou s'il avait connu une fin tragique. Le reste n'était que spéculation, et nous ne pouvions pas laisser la paranoïa nous gagner.

– J'ai vérifié et le chauffe-eau fonctionne, si jamais tu veux prendre une douche, offrit Zacharie.

Je le remerciai et terminai mon thé. J'attrapai ensuite ma trousse de toilette et m'enfermai dans la minuscule salle de bain. Je fis au plus vite, non seulement pour laisser de l'eau chaude à Zacharie, mais aussi parce que mon imagination alternait entre cette menace intangible dehors et la possibilité que Zacharie perde son pari, qu'il cède à la tentation et qu'il vienne me rejoindre dans la douche.

Je secouai la tête pour chasser ces idées et fouillai les armoires, soulagée de mettre la main sur un sèche-cheveux. Hors de question d'aller

au lit les cheveux mouillés, surtout avec la fraîcheur qui subsistait dans l'air.

À ma sortie, Zacharie étudia mon pyjama. Le haut gris présentait un mouton bien ébouriffé accompagné d'une série de Z, tandis que le pantalon rose s'ornait d'une mosaïque de moutons multicolores. Ses lèvres frémirent et il haussa un sourcil en prenant une gorgée de thé.

– Bien essayé, mais je ne serai pas aussi facile à séduire.

Je lui offris une grimace.

– Ce n'est que partie remise, ma liste de projets est déjà prête.

Il leva sa tasse en un toast silencieux. Je dansai d'un pied à l'autre.

– Je vais me coucher. Bonne nuit?

Bien malgré moi, la salutation flottait entre nous comme une question, voire une invitation. Loin de moi l'idée de lui tendre une perche, mais cette colocation s'avérait bien trop intime. J'avais l'impression de me tenir sur un bateau, agité par la houle en haute mer, sans rambardes ni capitaine à la barre. Une étincelle amusée traversa le regard de Zacharie, mais son expression redevint sérieuse trop vite.

– Je n'ai pas sommeil. Ne m'attends pas.

Je haussai les épaules en réponse et grimpai sur la mezzanine. Je me glissai sous les draps, frissonnant au contact glacial. Ce ne fut que lorsque je l'entendis faire le tour des fenêtres à nouveau que je réalisai qu'il prenait son rôle de renfort au sérieux. Les circonstances de notre séjour avaient mis à mal mes bonnes résolutions face à notre relation. Malheureusement, si je voulais revenir au manoir le plus vite possible, je ne pouvais me laisser distraire de ma mission.

Chapitre 10

Mes paupières s'ouvrirent sur un spectacle plutôt inhabituel, c'est-à-dire la poitrine d'un homme. Pas que ça ne me soit jamais arrivé, mais pas récemment du moins. Mon regard remonta de ses pectoraux vers la ligne de son cou. Une barbe naissante noire recouvrait ses joues et le sommeil avait volé toute tension aux traits de son visage.

Mes doigts auraient bien voulu suivre le même chemin que mes yeux pour explorer chaque recoin, mais je m'obligeai à rouler dans l'autre direction pour sortir du lit. Mon déplacement le fit réagir et je craignis l'avoir réveillé l'espace d'une seconde lorsqu'il étira un bras. Sauf qu'il attrapa mon oreiller et le plaqua contre lui.

Je relâchai mon souffle en voyant qu'il dormait toujours. Comment aurais-je réagi s'il m'avait enlacée de la sorte? Je m'ébrouai. Mieux valait que ce soit mon oreiller. Sur la pointe des pieds, je descendis au rez-de-chaussée pour utiliser la salle de bain. Puisque nous avons laissé nos bagages dans un coin, j'en profitai pour m'habiller.

Le temps que je fouille dans la cuisine et que je fasse couler le café, du bruit me parvint de l'étage. Zacharie me rejoignit peu après. Avec un simple pantalon de pyjama. Pas de t-shirt. Non, bien sûr, nos bagages étaient restés en bas. La bouche sèche, j'agitai une boîte de craquelins.

– Si on veut un vrai petit déjeuner, on devra se rendre en ville.

Il se passa une main dans les cheveux, ce qui eut pour effet de mettre en relief les creux et les vallons de sa musculature. Je me servis une gifle mentale et tripotai les tasses à café dépareillées que j'avais trouvées. La première était beige avec une bande bleue juste sous le rebord, tandis que l'autre arborait un motif de feuilles automnales. J'avais rarement vu une paire aussi triste.

La porte de la salle de bain cliqueta et j'appuyai mon front sur la table. J'allais devoir me recentrer, et vite. Peut-être que le mieux serait de trouver un hébergement différent, même si nous relocaliser à Cabano représentait une perte de temps inutile. Une part de moi ne cessait de souffler que ce serait bien de passer le réveillon du jour de l'An avec Zacharie.

– Mal dormi?

Je sursautai en réalisant que Zacharie était déjà ressorti de la salle de bain, tout habillé. Une distraction en moins. Je m'éclaircis la gorge et lui souris.

– Je réfléchissais. Après que les Faoladh m'aient donné le nom courant de Ponik, j'ai effectué des recherches sur Canada411^[17], mais rien. L'autre piste, c'est la poissonnerie qu'il possède au village. On pourrait y faire un saut, mais ça n'ouvre qu'à 9 heures.

– Dans ce cas, déjeunons. Ensuite, on fera le tour du lac avant de revenir à la poissonnerie.

Je défilai du doigt les options sur mon smartphone.

– La plupart des services de restauration en ville sont saisonniers; ce ne sont que des comptoirs à frites. Sinon, il y a l'Auberge du Village qui possède une salle à manger. Ou le Bar chez Ti-Poil...

Zacharie grimaça et je ris tout bas, pas plus convaincue que lui. Il enfila ses bottes et je l'imitai. De l'autre côté de la porte, une bonne dizaine de centimètres de neige nous accueillit. Une pelle avait été laissée à portée de main et je l'attrapai pour déblayer le seuil avant de dégager les marches. Zacharie s'avança pour étudier le chalet et le sol tout autour.

– Des traces? demandai-je.

Il secoua la tête puis il se dirigea vers le pick-up. Le moteur ronronna, brisant la quiétude des environs. Une corneille s'envola non loin, non sans croasser son indignation. Zacharie eut tôt fait de passer le balai à neige pour dégager les vitres et le toit du véhicule. Ma mission terminée, je replaçai la pelle et sautai à bord pour me réchauffer les mains au-dessus des bouches d'aération. Bien à l'abri, mes pensées se tournèrent vers les créatures laissées sans défense par l'absence de Ponik. Lorsque Zacharie glissa derrière le volant, je laissai libre cours à ma curiosité.

– Si tu disparaissais, penses-tu que ton groupe de démons s'en sortirait?

– Oui.

Aucune hésitation. Il embraya le pick-up en marche arrière et négocia l'entrée du chalet pour rejoindre la route. Je le laissai faire la

manœuvre en silence avant de revenir à la charge :

– Pourtant ils ont tous eu besoin de ton aide à un moment ou à un autre.

– Je ne les encourage pas pour autant à dépendre de moi.

Ses doigts se crispèrent sur le volant, mais son attention resta sur la chaussée.

– Je refuse de me positionner comme une figure d'autorité, poursuivit-il. Chaque fois qu'un groupe assujettit sa volonté à un individu, ça tourne mal. Regarde la cour du Roi-Mage. Ils ont donné beaucoup trop d'autorité à une seule personne, et leur système est si gangrené qu'il n'y a aucune issue. Le conseil des Clans se voile la face, mais il suit le même chemin. Les Faoladh sont bien intentionnés, mais ils ne sont pas immunisés à la corruption. Ce n'est qu'une question de temps avant que ça nous saute au visage.

Je hochai la tête, ses paroles faisant écho à mes propres convictions. J'ignorais combien de temps il avait passé au service de la Dame blanche avant de retrouver sa liberté, mais avec le peu d'information dont je disposais sur elle, je doutais que cette expérience l'ait poussé à faire confiance aux puissances surnaturelles. La voix de Zacharie me sortit de mes réflexions.

– Tu m'as dit que le conseil des Clans t'avait demandé de t'impliquer, mais tu ne m'as pas expliqué pourquoi tu as accepté.

Arrivé à l'embranchement à la pointe du lac, il actionna son clignotant et tourna pour remonter vers le cœur du village. Je pesai mes mots.

– J'ai déjà été à la merci des humains, sans personne pour me secourir. C'était en partie de ma faute, parce que j'étais isolée et loin de la communauté surnaturelle. Personne ne savait que j'avais besoin d'aide. Si on est mis au fait d'une situation dangereuse, je pense qu'on doit agir. J'aurais voulu que quelqu'un le fasse pour moi.

Le silence plana quelques secondes dans le pick-up. Je regardai les bâtiments défiler, notant les attractions fermées pour l'hiver.

– Si tu t'impliques dans toutes les œuvres de bienfaisance qui te passent sous le nez, tu n'auras plus le temps de t'occuper du manoir, remarqua Zacharie sur un ton neutre.

Je croisai les bras, frustrée. Cette possibilité ne m'avait pas échappé. Où allais-je tracer la ligne? À quel moment refuserais-je de venir en aide à quelqu'un qui en avait besoin? « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Mon cœur m'avait incité à accepter le mandat offert par le conseil des Clans. Et l'orgueil m'avait poussé à croire que je résoudrais ce mystère avant que mon absence au manoir pose problème.

– Je nous donne le week-end, tempérai-je. On avisera dimanche soir.

Zacharie ralentit et tourna dans l'aire de stationnement de l'auberge. À l'intérieur, une hôtesse nous attribua une table juste à côté d'une grande baie vitrée avec vue sur le lac. Les glaces n'avaient pas encore emprisonné son centre et le vent y créait de sombres vaguelettes. Je laissai mes pensées suivre ce rythme réconfortant jusqu'à l'arrivée de notre serveuse.

– Deux œufs, bacon, demanda Zacharie en lui redonnant le menu.

L'idée d'un déjeuner aussi riche ne m'attirait pas beaucoup, car ce genre d'assiette comprenait des patates rissolées et des rôties, parfois même avec un à-côté de fèves au lard. J'allais arrêter mon choix sur un yogourt musli et ses fruits lorsque mes yeux trébuchèrent sur une crêpe choco-banane. Un sourire étira les lèvres de Zacharie en m'entendant donner ma sélection à la serveuse. Je haussai les épaules, en paix avec ma décision.

La salle à manger pouvait contenir une trentaine de personnes, mais seules trois tables étaient occupées. L'hôtesse nous avait assis à bonne distance les uns aux autres, assurant notre intimité. Zacharie avait dû le remarquer, puisqu'il poursuivit son inquisition :

– Je sais que tu cherches les océanides, mais avec le manoir qui se positionne en tant que refuge pour tous les types de surnaturels, tu n'as pas peur que ça t'éloigne de ton but?

Je laissai mes doigts courir le long de la table. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais abordé mes motivations avec lui. Je pouvais difficilement les invoquer sans parler du pouvoir obscur qui minait ma paix d'esprit.

Même Marie-Joseph n'était pas dans la confidence. L'instinct me poussait à garder le secret sur mon problème. Je n'étais pas une très bonne menteuse, aussi le silence me semblait une meilleure alternative que de servir des demi-vérités aux uns et aux autres. Zacharie méritait quand même un minimum de clarifications.

– J'ai grandi loin de mes semblables, commençai-je. Hormis ma mère, je n'en ai jamais rencontré. J'avais plus de trente ans la première fois que j'ai fait la connaissance d'une autre créature surnaturelle.

Les yeux de Zacharie s'arrondirent.

– Ça n'a pas dû être facile.

Je secouai la tête.

– Avant de mourir, ma mère a laissé des... indications, pour reprendre contact avec nos congénères. Le manoir est ma dernière tentative sur une longue liste d'essais infructueux.

Son expression s'assombrit et il tendit la main pour serrer la mienne.

– Pour moi, c'est tout l'opposé, confia-t-il. J'ai grandi entouré de dizaines de créatures surnaturelles. Mes parents... Ma famille est la pire chose qu'il me soit arrivé. J'ai été asservi à la Dame blanche par leur faute.

Ce fut mon tour de presser ses doigts entre les miens en guise de réconfort. Les lèvres de Zacharie se tordirent en une grimace qu'il tenta de transformer en sourire.

– J'y ai mis des années, mais je me suis trouvé une nouvelle famille, une que j'ai choisie moi-même, et qui mérite mille fois plus ma loyauté.

Il détourna la tête, mais pas avant que j'aperçoive les larmes qui bordaient ses cils. Il les chassa d'un mouvement sec, puis il reprit d'une voix rauque.

– Je peux comprendre que tu veuilles les retrouver, surtout si tu ne les as jamais connues, mais je te conseille d'être prudente. Les liens de sang n'offrent pas grand-chose d'autre qu'un poids pour mieux te faire couler et te garder au fond.

Ma poitrine se comprima à l'amertume qui se devinait dans son ton. J'avais été trahie par les humains de mon village et la blessure avait mis des années à guérir, sans disparaître pour autant. Je n'imaginais pas les dégâts qu'aurait pu causer la fourberie de ma propre famille. Zacharie se racla la gorge et retira sa main de la mienne.

– Veux-tu que je passe le mot? Je ne connais pas beaucoup de nymphes, mais j'ai plusieurs créatures aquatiques dans mon entourage élargi.

J'acquiesçai et jugeai plus prudent de changer de sujet. Avant de m'étouffer dans l'émotion que je sentais monter, un mélange de compassion et de reconnaissance.

– Parlant de nymphe, as-tu remarqué que la gérante du complexe plein air en est une?

Il fronça les sourcils.

– Je pensais que c'était ta magie qui m'avait effleuré; je n'avais pas réalisé qu'elle en était une aussi. Une dryade?

– Non, une ondine : son affinité pour l'eau était plus forte que celle pour la forêt.

La serveuse arriva à ce moment avec nos assiettes et je la remerciai d'un sourire. La portion de Zacharie était effectivement bien trop généreuse pour mon appétit. La mienne de même, mais tout ce chocolat oblitérait mes regrets. Après quelques bouchées, Zacharie reprit :

– On va donc ajouter un petit tour au poste d'accueil du complexe à notre horaire.

Un mouvement attira mon attention dehors. Un homme se tenait près de la berge, son regard fixé sur nous. Avant que je ne voie ses traits avec clarté, il pivota et se faufila dans une éclaircie de la haie qui bordait l'auberge. Son long manteau gris ondula dans le vent, puis il disparut. J'étirai le cou, sans succès. Ce n'était sans doute qu'un promeneur matinal. La demi-heure suivante se passa à faire honneur à ma crêpe, puis à boire mon café pendant que Zacharie vérifiait l'adresse de la poissonnerie et des commerces avoisinants.

Malgré moi, mon attention ne cessait de revenir à notre discussion. Depuis tant d'années, tous mes efforts tournaient autour de mes recherches. Et si je retrouvais mes semblables et qu'elles ne pouvaient rien me dire? Ou pire, si elles refusaient de m'aider? Ces possibilités m'avaient effleuré l'esprit dès le départ, mais je les avais reléguées à l'arrière-plan. Les paroles de Zacharie m'obligeaient à considérer cette éventualité avec sérieux. Ma crêpe se transforma en tas de cailloux au fond de mon estomac.

Le repas terminé, la serveuse apporta la facture et Zacharie la régla une fois de plus avant que je puisse intervenir. Je le remerciai, tout en cherchant un moyen de contribuer à ma juste part, car il y avait fort à parier qu'il n'accepterait pas mon argent. Un échange de bons procédés, peut-être, pour un de ses démons?

Dehors, le vent soufflait et s'infiltrait sous nos manteaux, humide et perçant. Des étendards claquaient sur chaque lumière de rue, ornés du logo de la ville : une tête de reptile recourbée hérissée d'une crête. La Bête du lac avait fait son apparition en 1874, soit quelques années après ma naissance. Quelles étaient les chances que Ponik ait croisé ma mère ou ses semblables avant de venir s'installer ici? Je pris une bouffée d'air glacée et ma détermination se solidifia. J'allais trouver Ponik, pour sa collectivité, mais aussi pour moi.

Chapitre 11

La poissonnerie se situait tout près, et nous étions déjà passés devant à deux reprises depuis notre arrivée la veille. Le petit bâtiment gris partageait un stationnement avec un salon de coiffure. L’affichage dans les fenêtres devait bien remonter aux années 90, leurs couleurs criardes délavées par le temps. Sur la porte vitrée, le logo de l’entreprise rappelait celui de la ville, encore avec cette crête reptilienne.

Selon mon expérience, la plupart des créatures surnaturelles dont la longévité surpassait celle des humains péchaient par orgueil un jour ou l’autre et causaient leur propre perte. Je venais de fêter mon cent cinquantième anniversaire, et chaque année, je mettais un point d’honneur à tenir ma vanité sous contrôle. L’ego de Ponik se devinait dans l’extravagance du logo. Zacharie tira sur ma manche pour attirer mon attention, puis il inclina la tête vers le côté du bâtiment.

– Je vais faire le tour. Je te rejoins dans un instant.

J’acquiesçai avant de me rendre à la porte du commerce. Une clochette tinta lorsque je passai le seuil. L’odeur salée du poisson se mélangeait à celle des produits d’entretien. Le carrelage brun rutilait de propreté, même s’il datait encore plus que les affiches. Le local courait sur la longueur, avec des étagères remplies de condiments et d’articles de cuisine d’un côté et un comptoir réfrigéré de l’autre. Différentes coupes de poissons reposaient sur la glace d’un blanc immaculé, avec certains espaces encore vides.

Un jeune homme me tournait le dos, occupé à déplacer des casseaux, mais il pivota pour me faire face dès qu’il eut déposé sa charge. Ses cheveux blonds balayaient son front et il les repoussa d’un geste de tête. Il portait une veste matelassée typique des gens qui vont et viennent dans un frigo à longueur de jour. Il m’offrit un sourire gêné et s’avança jusqu’au comptoir pour me saluer.

– Il est encore tôt et je n’ai pas fini de déballer la commande, s’excusa-t-il. Si jamais vous ne voyez pas ce que vous cherchez, je le mettrai de côté et vous pourrez repasser plus tard.

Je lui rendis son sourire.

– En fait, je cherche Jacques Duval.

Ses épaules se crispèrent et il recula d'un pas, même si son expression affable tenait bon.

– Il n'est pas là. Voulez-vous que je lui transmette un message?

– Quand l'as-tu vu pour la dernière fois?

Il s'humecta les lèvres et jeta un coup d'œil à la porte qui menait à l'arrière-boutique. Considérant ma rapidité innée, je serais en mesure de le rattraper s'il piquait une course – si j'arrivais à passer le comptoir sans encombre – mais j'espérais discuter avec lui.

En raison de la vocation du commerce, le taux d'humidité dans l'air dépassait la norme, assez pour jouer en ma faveur. Je poussai mes sens tout autour de moi. Ma magie ruissela de part et d'autre et confirma que l'endroit était aussi banal qu'il le paraissait. Seuls deux points lumineux réagissaient à mon contact; Zacharie et lui étaient les uniques créatures surnaturelles des environs. Ce qui n'avait rien de surprenant. À la place de Ponik, j'aurais également embauché un des membres de ma collectivité pour travailler dans mon entreprise.

J'inspirai, mais avec la distance entre nous et toutes les odeurs de la poissonnerie, je n'étais pas en mesure d'identifier sa véritable nature. J'activai mon charme dans l'espoir de l'apaiser.

– Ton aide me serait d'une grande utilité pour retrouver monsieur Duval.

L'onde de calme l'atteignit, mais plutôt que de le détendre, il tourna les talons pour courir en direction de l'arrière-boutique. Je bondis, prête à sauter par-dessus le comptoir réfrigéré, mais la poursuite prit fin aussitôt : le commis s'était figé dans le cadre de porte. Il fit marche arrière, les mains écartées, et Zacharie apparut, lui bloquant le passage.

– Nous ne te ferons pas de mal, mais nous avons besoin que tu répondes à nos questions, dit-il.

Le commis pivota pour nous avoir tous les deux dans son champ de vision. Je reculai d'un pas à mon tour pour éviter qu'il se sente pris au piège – même si c'était un peu le cas. Un frisson agita ses membres et une lueur bleutée miroita sur sa peau, dévoilant un motif d'écailles à peine

perceptible. Il se raidit, les poings serrés à ses côtés. Cela n'augurait rien de bon. Peut-être que des présentations le distrairaient de sa panique :

– Je suis Viviane Cormoran, et voici Zacharie Morgan. Quel est ton nom?

Il cligna des yeux et une membrane verticale cilla, ne laissant aucun doute sur sa nature surnaturelle. Soit l'absence de Ponik lui rendait la tâche difficile, soit le stress malmenait la maîtrise de son glamour. Je fis appel à nouveau à mon charme et insufflai toute la sérénité possible dans la vague suivante. Ses épaules se détendirent enfin et une expression rêveuse traversa son visage. Avais-je utilisé trop de puissance?

Derrière lui, la présence de Zacharie flamba sur mon radar interne. Je n'avais pas dirigé l'envoûtement à son intention, mais sa magie réagissait comme un poisson devant l'appât, un peu méfiant, mais curieux de goûter. Je rappelai mon charme vers moi, espérant en atténuer les effets aussi bien sur ma cible que sur Zacharie. Le commis se ressaisit et répondit :

– Je m'appelle Fred.

J'inclinai la tête en guise d'encouragement.

– Est-ce que tu sais où se trouve monsieur Duval? demandai-je.

Il se balançait d'un pied à l'autre.

– Ça dépend. Qu'est-ce que vous lui voulez?

Je plissai les yeux en considérant sa non-réponse. Une créature aquatique, avec assez de glamour pour tenir un emploi, dont la véritable apparence se composait d'écailles bleutées, avec des tendances évasives? Les possibilités s'amenuisaient.

– Nous avons essayé de rejoindre monsieur Duval à plusieurs reprises, sans succès, expliquai-je. Tu es bien placé pour comprendre les implications si son absence devait se prolonger.

Il croisa les bras.

– Ça ne vous regarde pas.

Là-dessus, je devais lui concéder le point. La limite entre l'ingérence et la sollicitude se révélait assez mince. Puisque j'avais accepté la mission confiée par le conseil, je campais du côté de la prudence.

– « La seule chose qui permet au mal de triompher est l'inaction des hommes de bien », citais-je.

Fred inclina la tête en considérant mes paroles.

– Sais-tu où est monsieur Duval? insistai-je.

Fred se mordit les lèvres et son regard méfiant alterna entre Zacharie et moi.

– Et si je le sais?

– Alors j'aimerais vraiment que tu me le dises.

J'accompagnai mon affirmation de toute la persuasion à ma disposition. Sans avertissement, le pouvoir obscur bondit pour prendre la place de mon charme habituel. La rapidité de son intervention me prit au dépourvu et je le sentis s'enrouler autour du pauvre commis. Consternée, je tentai de repousser la marée noire pour qu'elle retourne dans sa cachette, mais on aurait dit que j'avais marché sur un monticule de boue : le pouvoir déborda de chaque côté, échappant à mon contrôle pour se répandre tout autour de moi. Un spasme secoua le corps de Fred, balloté par le dédoublement de ma magie. Il se ramassa sur lui-même, prêt à bondir à nouveau, peu importe les obstacles sur son chemin. Zacharie l'arrêta d'une main levée :

– Fossegrim.

Fred se figea et la membrane recouvrit une fois de plus ses yeux une fraction de seconde. Zacharie avait-il vu juste? Les Fossegrims désignaient des trolls d'origine scandinave avec une affinité pour l'eau. Ils appartenaient aux Faes inférieurs, mais leur capacité à envoûter leurs victimes par la musique rappelait celle de certains démons. En raison du côté élitiste de ces derniers, personne n'avait jamais osé chercher de racines communes entre les Fossegrims et les démons.

Zacharie avança, obligeant Fred à se plaquer contre le comptoir.

– Réponse pour réponse, offrit-il. Pose ta question et réponds à la mienne.

Le regard de Fred glissa vers la porte, mais la curiosité avait envahi son visage à la proposition de Zacharie. Il se lécha les lèvres à nouveau avant d'inspirer un bon coup.

– Une énigme pour un mystère, alors.

Il acquiesça à ses propres paroles puis il frotta ses mains.

– Qu’ont en commun la lettre A et une île?

Zacharie fronça les sourcils et je levai la main. On m’avait déjà servi cette devinette lors de mon passage dans les Caraïbes. Fred plissa les yeux à mon intention et je répondis :

– Les deux sont au milieu de l’eau.

Fred retroussa les lèvres en une grimace dégoûtée.

– J’aurais dû choisir quelque chose de plus difficile. Pose ta question, dit-il à Zacharie.

– Où est-ce qu’on peut trouver Ponik?

Une lueur défiante traversa le regard de Fred alors qu’il répondait :

– On peut le trouver au bord du lac chaque jour, on peut le trouver ici tous les midis, on peut le trouver à sa résidence le soir.

Le visage de Zacharie se crispa.

– Ne joue pas au plus malin, le prévint-il. Ce n’est qu’une question de temps avant que tu ne sois plus en mesure de t’occuper de la boutique. Tu ne pourras pas servir ta clientèle humaine si ton glamour ne tient pas.

Fred détourna la tête avec une expression obstinée.

– Je t’ai offert une énigme pour un mystère, expliqua-t-il. Je ne t’ai pas offert d’y répondre.

Un grondement de frustration échappa à Zacharie. J’avançai d’un pas et étirai mon charme à nouveau.

– Nous sommes les seuls renforts que vous obtiendrez, précisai-je. Le conseil des Clans a été informé du problème et on m’a demandé de jeter un coup d’œil en attendant l’éventuel retour de Ponik. Personne ne le cherche. Personne, à part nous.

L’inquiétude envahit ses traits et ses épaules s’affaissèrent en signe de reddition.

– Je ne sais pas où il est. Aucune d’entre nous ne le sait.

– Nous allons faire de notre mieux pour rétablir la situation, promet Zacharie. Sais-tu si Ponik avait des ennemis?

Fred grimaça.

– Il a un don pour énerver les gens, surtout les vieilles dames du comité des loisirs de la ville.

J'échangeai un regard résigné avec Zacharie avant qu'il pose une autre question :

– A-t-il mentionné un déplacement dans les dernières semaines ou avait-il une raison de s'absenter?

Fred secoua la tête. Quelques questions supplémentaires révélèrent que leur relation se limitait à la poissonnerie et à sa gestion. Nous allions avoir besoin d'une source d'information nous permettant de retracer les allées et venues de Ponik avant sa disparition. J'avançai d'un pas vers le comptoir.

– Peux-tu nous fournir son adresse personnelle?

La méfiance refit surface dans le regard de Fred.

– Je pourrais, dit-il.

Ma patience s'évapora et je poussai sur mon charme.

– Donne-nous son adresse.

Une fois de plus, le pouvoir obscur prit les devants pour supplanter ma magie de nymphe. Il s'abattit sur Fred comme le ressac, éclaboussant tout sur son passage. Le Fossegrim cligna des yeux, sa volonté balayée par la force de l'assaut. Il débita un numéro et un nom de rue que je m'empressai de noter sur mon smartphone.

– Merci, dis-je en me mordant les lèvres pour ne pas m'excuser et dévoiler ma perte de contrôle momentanée.

Fred acquiesça, toujours sonné. Zacharie lui tapota l'épaule avant de lui tendre une carte professionnelle.

– Appelle-moi. Pour quoi que ce soit. S'il y a des ennuis pour l'un d'entre vous, ou si vous obtenez des nouvelles de Ponik. D'accord?

Le Fossegrim prit la carte avec un air songeur. Je n'avais pas pensé à donner nos coordonnées, mais après tout, Zacharie avait plus l'habitude

que moi de venir en aide à des surnaturels récalcitrants. Je passai la porte et avançai jusqu'au milieu du petit stationnement sous prétexte d'étudier les environs.

En réalité, j'avais besoin de m'aérer l'esprit. Après sa nouvelle frasque, le pouvoir obscur avait repris sa position usuelle, aussi paisible qu'un étang par une nuit d'été. La frustration me donnait envie d'y jeter les plus gros cailloux pour y troubler la surface, mais je doutais d'apprécier les conséquences. Jusqu'à maintenant, ses manifestations se résumaient à transmuter certains objets, à créer des illusions ou à les briser. C'était une première qu'il supplante mon charme. D'autant que la différence m'inquiétait : là où le charme incitait, le pouvoir obscur oblitérait la volonté de sa cible pour ne laisser qu'une marionnette.

Le pouvoir obscur se manifestait depuis plusieurs années, mais jamais aussi fréquemment. Je ne savais pas comment l'encourager à rester passif, ni même si c'était possible. Un soupir pensif m'échappa tandis que Zacharie me rejoignait. Nos souffles respectifs s'élevaient en volute blanchâtre dans le soleil du matin. Je pivotai pour lui faire face, curieuse.

– Comment as-tu deviné qu'il s'agissait d'un Fossegrim?

– Dès que j'ai été assez près de lui, il a remarqué que j'étais un surnaturel, alors je me doutais qu'il ne pouvait pas s'agir d'un mage ou d'un sorcier.

J'acquiesçai : puisque ces deux castes avaient besoin d'activer la magie pour l'utiliser, ils n'avaient pas une conscience instinctive de la nature d'autrui. Plus une créature surnaturelle incarnait sa magie, plus elle avait de la facilité à ressentir sa proximité et à l'identifier. De toutes les créatures surnaturelles, les Faes possédaient la plus grande acuité. Zacharie manifestait sûrement une sensibilité plus accrue sous sa forme de cheval-bâtitseur que sous sa forme humaine.

– Mais il aurait pu être n'importe quel autre type de Fae, le relançai-je.

Zacharie grimaça.

– Il avait les paumes palmées? D'accord, je confesse : je l'ai déjà croisé. C'était probablement avant qu'il rejoigne Ponik, pendant que je servais la Dame blanche. Il n'était pas ma... priorité à ce moment, alors je

ne me suis pas attardé sur lui, mais son glamour est identique à celui de l'époque.

Je me demandai, non pas pour la première fois, ce que Zacharie avait fait au service de la puissante enchanteresse. Certains sujets faisaient remonter à la surface trop de souvenirs douloureux, aussi chassai-je cette interrogation. Je me concentrai plutôt sur ce premier contact avec la collectivité de Ponik.

– La résistance de Fred le rend un peu suspect, non?

Zacharie pinça les lèvres en réfléchissant, puis il secoua la tête.

– Non, je pense que c'est de la peur. Mais dans le doute, on reviendra le questionner.

La peur pouvait mener à la violence, et je parlais par expérience. Malgré sa réserve à nous répondre, Fred n'avait pas fait preuve d'agressivité, ce qui jouait en sa faveur. Il serait toujours opportun de revisiter cette théorie si aucune autre piste ne débouchait.

– Allons jeter un coup d'œil à la résidence de Ponik, suggérai-je en secouant mon smartphone.

Pendant le petit déjeuner, je nous avais donné le week-end pour arriver à un résultat, mais considérant l'érosion du glamour du Fossegrim, nous n'avions peut-être pas autant de temps devant nous.

Chapitre 12

L'adresse fournie par Fred nous mena à la tête du lac. Le pavage de la route avait connu des jours plus glorieux et le pick-up tanguait d'un côté à l'autre au rythme des nids-de-poule. Le lac apparaissait entre les branches vides des feuillus, même s'il y avait assez de conifères pour préserver l'écran végétal. Dans ce secteur, les propriétés possédaient de plus grands terrains qu'au village et des bosquets garantissaient l'intimité entre voisins.

À mon signal, Zacharie ralentit et tourna dans l'entrée de la maison de Ponik. La neige n'avait pas été ramassée et aucune trace ne brisait la surface immaculée. Deux sacs plastiques du Publisac^[18] pendouillaient au gré du vent à la boîte aux lettres. Dans notre secteur, les camelots livraient les sacs de dépliants hebdomadaires le mercredi. Et nous étions samedi. Les Faoladh n'avaient pas été en mesure de me dire à quand remontait la disparition de Ponik, mais de toute évidence, personne n'était passé ici depuis près de deux semaines.

Sur la pelouse entre la maison et la rue, d'étranges serpentins se dessinaient dans la neige. Les traces rappelaient celles laissées pour façonner un bonhomme de neige. Toutefois, des empreintes de bottes auraient dû accompagner les sillons, et le rythme des foulées et des rotations de la boule auraient dû causer des hachures dans le circuit. Et la température des derniers jours n'avait pas été propice pour rendre la neige collante à souhait. J'étirai le cou d'un côté et de l'autre, mais aucun bonhomme de neige n'était visible sur les terrains voisins. Étrange.

Je descendis du pick-up pour jeter un coup d'œil par les fenêtres, prenant soin de ne pas écraser les massifs de fleurs recouverts de toile pour l'hiver. L'arrière entièrement fenestré baignait l'intérieur de lumière naturelle. La disposition des pièces m'empêchait de tout voir depuis la fenêtre, avec cette division des pièces excentrique typique des années 60. Vue de haut, la maison devait rappeler une chaîne d'alvéoles.

Zacharie monta les marches du porche et frappa à la porte. Je me figeai dans l'attente d'une réponse, mais rien ne bougea. Il haussa les épaules et longea le côté de la maison pour se rendre à l'arrière. Je trottais à sa suite jusqu'à la galerie qui courrait sur toute la façade. La vue sur le lac détournait mon attention et je m'arrêtai pour m'imprégner de la présence de

l'eau. Cette dernière me salua d'une caresse somnolente et j'inspirai à plein poumon. Malgré mes inquiétudes concernant le manoir et Ponik, une onde réconfortante m'emplit à ce contact.

Un craquement brisa la quiétude et je fis volte-face. Zacharie tenait un pied-de-biche en acier et la porte bâillait, les éclisses de bois au niveau de la poignée racontant une histoire que je n'étais pas certaine d'aimer.

– Tu as défoncé la porte! chuchotai-je avec un regard consterné vers les terrains voisins.

Il acquiesça, sans aucune trace de remords, et l'outil se volatilisa en fumée, de retour dans les limbes d'où il l'avait invoqué. Il franchit le seuil et disparut dans la maison.

– Qu'est-ce que tu fais des cercles de protection? insistai-je sans oser entrer. Ponik a sûrement enchanté sa résidence pour la protéger des intrus.

Sa voix me parvint de plus loin :

– J'ai croisé Memphré par le passé, et si je me fie à l'opinion générale, les monstres lacustres sont tous horriblement orgueilleux. L'idée que quelqu'un essaie d'entrer par effraction ne doit même pas leur effleurer l'esprit.

Je me mordis la lèvre. Si des protections avaient été mises en place, elles se seraient déjà déclenchées... Après une dernière hésitation, je franchis la porte, prenant soin de secouer mes bottes pour ne pas semer de la neige partout sur mon passage. Le décor rappelait la même période que l'architecture de la maison : le mur de la salle à manger arborait du papier peint au motif de losange gris et orange, accordé aux rideaux. Les panneaux des consoles et des différents meubles se déclinaient dans les tons de pastel, tout comme les énormes globes des plafonniers. Je frissonnai à toute cette nostalgie pour une époque qui ne me manquait pas du tout, avec son vent de modernisation et le début d'une consommation irresponsable, avec tout ce que ça impliquait pour l'environnement.

– Ah, me parvint la voix de Zacharie. J'ai trouvé... quelque chose.

En m'éloignant du salon, je remarquai le bazar dans la cuisine, avec les portes de placard grandes ouvertes, les tiroirs renversés et leur contenu éparpillé. Dans le corridor menant à l'alvéole suivant, les cadres gisaient au

sol, les photos arrachées. Mes pas me conduisirent à une modeste chambre transformée en cabinet de travail. Zacharie se tenait accroupi devant un monticule de livres qui avaient dû occuper les étagères au mur. Un pupitre gisait sur le côté, sa huche éclatée.

Mon regard s'arrêta enfin sur les pieds qui dépassaient sous les livres et je jurai tout bas. À en juger leur forme, ils appartenaient à un enfant ou une très petite personne. Zacharie leva les yeux vers moi, la bouche pincée. Il se redressa et contourna le monticule avec soin pour tendre la main et retirer quelques livres. Le visage du cadavre n'avait rien d'humain. La mort avait fait tomber le glamour – ou alors l'absence de Ponik – et on reconnaissait les traits d'un Maymaygwashi. Malgré la taille enfantine, sa peau brune et velue ne laissait aucun doute.

La blessure sur le côté de sa tête non plus. Des striures de sang séché ornaient son visage et formaient une flaque au sol. Ma gorge se serra sous le coup de la tristesse. La mort ne m'était pas étrangère, mais elle restait un passage difficile. De nos jours, on la reléguait au rang de concept, purgée de nos vies et loin de notre quotidien. Je me rappelais une époque où j'avais participé à préparer des corps pour les veillées funèbres.

Je lançai un coup d'œil à Zacharie et j'y trouvai le même écho chagriné, dénué d'horreur. Par le biais de nos discussions, je savais qu'il était plus vieux qu'il n'y paraissait, avec près de soixante-quinze ans au compteur. Moins que moi, et relativement jeune pour un démon, mais sa captivité avec la Dame blanche l'avait sûrement confronté à des situations semblables.

Car les enchanteresses semaient la mort partout sur leur passage.

Un éclat mauve attira mon attention et j'enjambai les livres. Je me penchai au-dessus de l'objet. D'un côté, la surface rugueuse donnait l'impression d'une roche, mais de l'autre, des cristaux scintillaient, nichés dans le creux de la géode, révélés par une coupe transversale. Du sang maculait la pointe.

– J'ai trouvé l'arme du crime.

Zacharie me rejoignit pour étudier l'objet avant de reprendre son inspection du corps.

– Je vois deux possibilités. Soit il a été tué par Ponik en légitime défense alors que celui-ci prenait la fuite, ou il est venu investiguer, et il a

été attaqué par quelqu'un qui voulait du mal à Ponik.

Je tournai les deux idées dans ma tête.

– Les Maymaygwashi sont grégaires. Il n'aurait pas agi seul. Et je doute qu'ils puissent se retourner contre un monstre lacustre : ils les vénèrent.

Les doigts de Zacharie tambourinèrent contre sa cuisse tandis qu'il réfléchissait.

– Alors il est venu jeter un coup d'œil et il est tombé sur quelqu'un qu'il n'aurait pas dû voir.

– Quelqu'un qui n'est pas entré par effraction, soulignai-je.

Un sourire ironique étira les lèvres de Zacharie.

– Tu veux dire quelqu'un avec des compétences de cambrioleur ou une magie plus subtile que la mienne.

– Ça ne limite pas les suspects, tout le monde est plus subtil que toi, le taquinai-je.

Mon attention revint vers le corps et toute envie de rire me quitta. Pauvre petit, loin des siens, loin de l'eau. Les Maymaygwashi avaient la réputation de noyer les baigneurs imprudents, mais leur nature les poussait à garder l'eau et à en prendre soin. Je tendis une main au-dessus de la dépouille et ma décision se solidifia dans mon esprit.

– Ramenons-le sur la berge.

Zacharie m'envoya un coup d'œil perplexe.

– Tu veux qu'on déplace le corps?

– Ce n'est pas comme si la police allait mener une enquête. Et si jamais c'était le cas, il vaut mieux que les humains ne tombent pas sur lui. Je demanderai à l'eau de l'emporter hors de vue.

Il considéra la scène avant d'acquiescer. Je l'aidai à bouger les livres, prenant soin de vérifier que nous ne détruisions pas d'indices se faisant, mais la pièce ne présentait aucune trace de magie outre la nôtre. En l'absence des ressources de la police humaine, ce n'était pas comme si nous pouvions récolter des empreintes.

La voie dégagée, Zacharie souleva le petit corps avec délicatesse et le transporta à l'extérieur. Je le suivis jusqu'à la berge où il déposa sa charge. Je m'agenouillai dans la neige à ses côtés et trempai mes doigts dans l'eau glacée. J'étirai ma conscience vers le lac. Vu sa réponse précédente, il lui restait assez d'énergie pour interagir, mais le froid rendrait la tâche difficile. J'imprégnai mon appel d'un sentiment d'urgence et de tristesse dans l'espoir de le faire réagir.

Mon esprit s'illumina de dizaines de présences. J'ouvris les yeux pour voir plusieurs têtes crever la surface de l'eau à la limite de la glace qui emprisonnait la berge. Leurs visages à la peau tannée se crispaient sous l'effet de la colère et du chagrin. D'un pas léger, ils traversèrent jusqu'à nous et s'agenouillèrent autour du défunt. Une lamentation funèbre s'éleva de leurs petits corps et les larmes me montèrent aux yeux, mes bras parcourus de frisson à ce son poignant. Lorsque la mélodie s'éteignit, je tendis une main, paume vers le haut, au Maymaygwashi le plus près. J'y poussai ma magie pour la faire bouillonner avec douceur.

– Nous voulons découvrir qui lui a fait du mal.

Il inclina la tête et pépia dans sa langue. Je pouvais sentir son hésitation dans l'air entre nous.

– En trouvant Ponik, j'ai espoir que l'on comprendra ce qui est arrivé à votre ami.

Accroupi en grenouille, il s'approcha et posa sa main dans la mienne. La fourrure sur le dessus chatouilla mes doigts alors que je les refermais. Quelques secondes plus tard, des images et des sensations se formèrent dans mon esprit. La curiosité et l'inquiétude avaient taraudé les Maymaygwashi face à l'absence de leur protecteur. L'un des leurs avait repéré une présence dans la maison et il avait décidé d'y jeter un coup d'œil. Une sombre silhouette avait arpenté les pièces et ses cris de colère avaient troublé la nuit. Lorsque leur ami n'était pas revenu, les autres avaient craint le pire. Sans le monstre lacustre, leur avenir prenait une tournure incertaine. Même s'ils étaient farouches et habiles, ils ne faisaient pas le poids face aux grands prédateurs du monde surnaturel.

– Avez-vous une idée de ce qui a pu arriver à Ponik?

Le Maymaygwashi retira sa main de la mienne avec un piaillage inquiet. Il pointa les siens et ensemble ils soulevèrent leur mort pour l'apporter dans l'eau. Ils disparurent comme ils étaient apparus, laissant à peine quelques vaguelettes à la surface de l'eau. Les pas de Zacharie firent crisser les cailloux et il m'aida à me relever. Je lui relatai les détails fournis par les sireneaux et il frotta ses mitaines avec un air songeur.

– Quelqu'un, ou quelque chose a fouillé la maison de Ponik, à la recherche d'un objet.

– Ou d'une information, vu les livres en bazar.

Il acquiesça, les lèvres pincées. Je rebroussai chemin jusqu'au pick-up, troublée.

– Ça ne nous avance pas beaucoup, hormis de confirmer que la collectivité de Ponik est mise à mal par son absence.

– On n'a pas encore épuisé toutes nos options : il reste la nymphe du complexe plein air.

Je jetai un coup d'œil sur le cadran de mon smartphone et hochai la tête.

– Arrêtons-nous à l'épicerie en chemin, on pourra acheter de quoi se faire un lunch.

– Et questionner la caissière sur les allées et venues d'un certain Jacques Duval.

Je grimpai à bord du pick-up, résolue à remonter jusqu'à la source de ce mystère. Quelqu'un, quelque part, devait bien savoir quelque chose.

Chapitre 13

L'interrogatoire de la caissière ne nous apprit pas grand-chose, si ce n'est que le bassin de célibataires de la région laissait à désirer. Je me mordis la joue pour ne pas pouffer de rire lorsqu'elle insista pour obtenir le numéro de Zacharie, « au cas où ». Je me dépêchai d'attraper notre sac de provisions et de sortir.

J'allais ouvrir la portière du pick-up lorsque le bruit de pas de course attira mon attention. Je pivotai pour apercevoir une haute silhouette vêtue d'un long manteau de pluie gris. Je lâchai mon sac – avec un pincement de regret pour le pain qui en pâtirait – et partis en courant sur les traces de ce mystérieux rôdeur. Il tourna le coin de rue suivant et j'augmentai ma vitesse.

Quelques marcheurs observèrent mon passage, mais je les ignorai. Lorsque je débouchai dans la rue, mes yeux cherchèrent ma cible, en vain. Je ralentis et survolai les environs, à la recherche d'une porte ouverte, d'une voiture sur son départ. Rien.

Je revins sur mes pas, frustrée. Zacharie manqua me percuter à l'angle du bâtiment.

– Désolée, je pensais avoir vu quelque chose.

Il fronça les sourcils et son regard balaya la rue à son tour. Sa main trouva le creux de mon dos et un courant électrique me traversa. Mon souffle se coinça dans ma gorge et je me fustigeai d'être aussi affectée par un simple contact. D'une douce pression, il m'invita à revenir vers le pick-up, son attention toujours sur les environs, inconscient de ma réaction. Une fois assis dans le véhicule, il pianota sur le volant avant de prendre la parole.

– Je ne veux pas t'empêcher de suivre ton instinct, mais considérant qu'on court après quelqu'un qui a déjà tué, ce serait plus sage de ne pas se séparer.

J'inspirai un bon coup et relâchai mon souffle avec lenteur. J'avais mené une existence solitaire presque toute ma vie. Faire équipe ne m'était pas étranger, mais ce n'était pas une habitude. Cependant, Zacharie

marquait un point : si j'étais blessée – ou pire – je ne serais d'aucune utilité ni pour la collectivité de Ponik ni pour les invités du manoir.

– Je vais faire attention.

Il hocha la tête et embraya le pick-up. Mon regard s'attarda sur le pli inquiet de son front. Il avait eu peur pour ma sécurité. Si une partie de moi avait envie de fondre, mon côté rationnel piétina cette idée pour la reléguer aux oubliettes : on avait d'autres chats à fouetter.

Quelques minutes plus tard, nous étions de retour au chalet. Je me dépêchai de mettre nos provisions dans le frigo et de revenir au pick-up. Zacharie nous amena ensuite au poste d'accueil du complexe, dont le stationnement était désert. Je pris quand même le temps de jeter un coup d'œil par les fenêtres du bureau, mais Janie ne s'y trouvait pas.

Le soleil perça entre deux nuages et le lac se para d'éclats argentés. Je revins vers Zacharie et lui pointai la berge du menton.

– En attendant de parler à Janie, je pourrais essayer de communiquer avec le manitou du lac.

Il fronça les sourcils.

– Ce n'est pas déjà ce que tu as fait en appelant les Maymaygwashi?

– Non, c'était l'équivalent de frapper à la porte. Je ne me suis pas arrêtée pour discuter. Ça risque de prendre davantage de temps vu la taille du lac. Plus la masse est grosse, plus leur contact est... vaste?

J'agitai les mains, incapable de trouver les mots pour décrire la sensation que provoquait ce genre d'entité. Heureusement, Zacharie acquiesça et pointa en amont.

– J'ai remarqué une plage aménagée par-là, probablement pour la mise à l'eau des embarcations l'été. On sera à l'abri des regards.

Zacharie nous conduisit à la petite clairière en question. Puisque le chemin qui y menait partait en angle à partir de la route principale, les passants ne voyaient qu'une étroite portion de l'endroit. Je m'avançai sur la berge, jusqu'à me retrouver sur la croûte de glace. À en juger les cailloux et les roches visibles, le fond suivait une pente assez douce sur les premiers mètres avant de disparaître abruptement. Je m'arrêtai à cette limite pour

que, même si la glace lâchait, l'eau ne m'arrive qu'aux chevilles. Je me tournai vers Zacharie :

– Donne-moi une dizaine de minutes.

Il acquiesça, les mains dans les poches. Je reportai mon attention sur l'étendue d'eau devant moi. Les yeux fermés, je laissai les sons du rivage m'imprégner. J'inspirai l'odeur fraîche et piquante de la neige. Le bruit des pas de Zacharie s'éloigna sur la berge. Ma magie s'ouvrit autour de moi comme les pétales d'une fleur de nénuphar. Le lac m'effleura d'un contact glacé mais bienveillant. À travers sa langueur, je discernais sa curiosité. Que faisais-je ici? Où était Ponik?

La deuxième question me comprima la poitrine. Toutes ces créatures, laissées à elles-mêmes. Les monstres lacustres n'avaient rien de philanthropes, mais ils participaient à un écosystème dont chaque individu tirait avantage. L'absence de Ponik créait plus qu'un vide : le cocon de protection qu'il leur offrait s'effritait un peu plus chaque jour.

J'infusai l'eau de ma sympathie pour son trouble et je lui assurai mon soutien. Alors que le lac s'appêtait à retourner à son sommeil, j'attirai son attention sur les berges. Avait-il été témoin d'agression ou avait-il remarqué des rôdeurs? Il roula sur lui-même et des vaguelettes passèrent par-dessus la surface gelée, laissant un motif bicolore sur la glace. Je m'avançai et tendis les mains, certaine qu'il en savait plus qu'il ne le soupçonnait.

Un mouvement sous mes pieds brisa ma concentration. Des doigts se refermèrent autour de mes chevilles et une secousse me déséquilibra. J'ouvris les yeux à temps pour reconnaître Janie. Le visage restait identique, mais sa peau se recouvrait d'écailles vertes aux reflets jaunes. Son nez avait perdu sa forme pour se transformer en deux fentes semblables à des branchies. Elle siffla, dévoilant une dentition de requin. Rien à voir avec une ondine. Mes pieds patinèrent sur la glace alors que j'essayais en vain de reculer. Je basculai la tête première.

Tout devint noir. Et froid.

Chapitre 14

Janie m'entraîna vers les profondeurs du lac. Le choc thermique me coupa le souffle et mes muscles se tétanisèrent. Je me débattis dans l'espoir de la faire lâcher prise, mais elle m'emportait toujours plus loin. La lumière du jour s'amenuisait à une vitesse alarmante.

Lorsque la pression commença à me vriller les tympans, Janie s'arrêta enfin. Elle retira ses mains de mes chevilles et je devinai aussitôt sa cible suivante : ma gorge. Je ramenai mes jambes sous moi et lui assenai un coup de pied en pleine poitrine. Son cri rageur se réverbéra.

La métamorphose de Janie ne signifiait qu'une chose : je m'étais méprise sur sa nature. Cisaillant l'eau de mes jambes et de mes bras pour mettre de la distance entre nous, j'appelai l'eau à s'écarter pour qu'elle m'apporte une bulle d'air. Respirer sous l'eau m'était impossible, mais ma magie de nymphe me permettait de manipuler l'eau pour me fournir l'oxygène nécessaire.

Janie plongea vers moi et dissipa mes efforts d'un coup de pied. Elle ne me laissait pas le choix. Je tendis les paumes vers elle et amassai une petite boule d'air. Dès qu'elle piqua dans ma direction, je claquai la bulle entre mes mains. L'onde de choc la fouetta au visage. Son corps dériva quelques secondes, avant qu'elle ne secoue la tête et revienne à la charge.

Ma réserve d'oxygène ne tiendrait plus que quelques secondes. Déjà, mes poumons brûlaient à chaque geste. Ma gorge se crispait sous l'effort nécessaire pour retenir mon souffle. Je devais mettre fin à cet affrontement.

Je lançai un appel à la ronde, en quête de n'importe quelle créature. Le froid rendait les poissons léthargiques, mais un maskinongé^[19] répondit présent et nagea jusqu'à s'interposer entre Janie et moi. Elle ouvrit la bouche et un son horrible se répercuta tout autour de nous. Le maskinongé ne demanda pas son reste et il s'éloigna à toute vitesse. Janie montra les dents en une parodie de sourire triomphale. Puis elle fonça sur moi.

Je tentai une deuxième impulsion magique, lorsque le pouvoir obscur jaillit hors de sa cachette. Il infusa tout mon corps en une fraction de seconde. Des points noirs commençaient à envahir mon champ de vision, signe que mon temps était compté. Je n'aurais jamais l'énergie de le contrôler.

Janie profita de mon hésitation pour m'agripper. Je me débattis, mais le froid engourdisait mes membres et j'avais de plus en plus de difficulté à bouger. Malgré mes efforts, ses mains palmées se refermèrent autour de mon cou. Entre-temps, le pouvoir obscur enflait et gonflait dans ma poitrine. La panique me gagnait, et pas qu'en raison de l'acharnement de Janie. Le pouvoir obscur avait déjà agi de la sorte par le passé avec de funestes résultats. Je devais me libérer et l'empêcher d'intervenir.

Je me tortillai pour briser la poigne de Janie, mais j'avais perdu toute sensibilité dans mes doigts. Mes bottes pesaient une tonne et me tiraient vers le fond. Je levai les yeux vers le visage de Janie, en contrepoint de la lumière de la surface. Un spasme parcourut ma cage thoracique, alors que le besoin de respirer menaçait de prendre le dessus. Le pouvoir obscur exploserait dans quelques secondes et il détruirait tout; Janie, le lac, moi.

Lorsqu'une ombre passa au-dessus de nous.

Des sabots fendirent l'eau. Une crinière ondula, accompagnée d'une nuée de bulles. Janie me lâcha avec un couinement et fit face au cheval-bâisseur.

La noirceur envahit ma vision alors que le pouvoir obscur se figeait. Il aimait bien Zacharie. S'il détonait, il risquait de le tuer. Je battis des jambes. Je devais atteindre la surface.

Trop tard.

Mes pensées clignotèrent avant de s'éteindre.

Chapitre 15

Des secousses me tirèrent de l'obscurité. La surface sous mon oreille vibrait en contrepoint aux éclats de voix. Un homme et une femme se lançaient la réplique, mais je n'arrivais pas à saisir le sens de leurs paroles. Des menaces. Des excuses? Je clignai des yeux, mes paupières si lourdes que le sommeil semblait la meilleure option. Un nouveau soubresaut m'empêcha de sombrer. Ce que je ne tardai pas à regretter.

Une sensation de brûlure se répandit dans mes extrémités, alors qu'elles avaient été engourdies quelques secondes plus tôt. Après un cahot supplémentaire, je me retrouvai sur le siège passager du pick-up de Zacharie. Un claquement de portière, suivi du grondement du moteur, puis la ventilation me souffla au visage. Je grimaçai, mais malgré l'inconfort, je n'arrivais pas à bouger mes membres. À mes côtés, Zacharie enchaîna les jurons, tous plus colorés les uns que les autres. Je fermai les paupières une fraction de seconde, pour les rouvrir lorsqu'il m'extirpa du véhicule. Je tentai de poser les pieds au sol, mais mes jambes se dérochèrent sous moi.

– Doucement, laisse-moi t'aider, murmura Zacharie, sur un ton bien différent de sa litanie blasphématoire.

Il m'attrapa sous les épaules et les genoux, et ma joue se cala contre sa poitrine. Une trace sombre ornait son manteau, et je réalisai qu'il s'agissait de la forme de ma tête, parce que j'étais détrempée. Il allait avoir froid, lui aussi.

– Ce n'est pas grave, répondit Zacharie.

Je clignai des yeux, surprise d'avoir parlé à voix haute. Des soubresauts signalèrent qu'il gravissait les marches du perron. Mes pieds accrochèrent la moulure lorsqu'il manœuvra le cadre de porte et un éclair de douleur remonta mes jambes. Des points noirs envahirent ma vision à nouveau et je serrai les dents pour contenir mon gémissement.

Lorsque je repris connaissance, j'étais assise sur le couvercle de la toilette. Zacharie se démenait avec mes bottes. Il me fallut quelques secondes pour comprendre : à côté, la douche coulait déjà, et de la vapeur s'élevait entre le mur et le rideau. Dans un effort pour me rendre utile, je tentai d'ouvrir la fermeture éclair de ma veste, mais la languette échappait à

mes doigts encore trop gourds. Zacharie écarta mes mains avec douceur, puis il me débarrassa de mes vêtements mouillés avec une efficacité redoutable. Avant de retirer les siens.

Je restai sans mot devant ce spectacle inattendu. Mon regard restait fixé sur ses bras, alors qu'une petite voix répétait que c'était le moment d'en profiter. Mais profiter de quoi? Mes pensées coulaient entre mes doigts et j'étais incapable de les retenir. Je n'arrivais pas à m'en inquiéter, même si cette idée tournait en rond dans mon esprit, comme un Betta dans son bocal.

Zacharie glissa un bras sous mon épaule et le contact de sa peau sur la mienne m'électrisa tout entière. Mes pieds refusaient toujours de porter mon poids et mon nez piqua sur son sternum. Un nuage de poils noirs y traçait des ailes de chauve-souris, mais je les sentais à peine contre ma peau gelée.

Son bras se resserra autour de moi et il m'embarqua dans la douche. Il ajusta le jet et me positionna pour que l'eau tombe sur mon torse avant de couler vers mes jambes et mes bras. Rien ne se passa les premiers instants, puis ma respiration se libéra. Mes dents claquèrent violemment. De mémoire, c'était bon signe si les muscles parvenaient à se contracter dans un effort de se réchauffer. L'absence de frisson signalait une hypothermie avancée. Un fourmillement débuta aux articulations, prit de l'ampleur pour se transformer en une horrible sensation de brûlure. Mon souffle devint haletant et les bras de Zacharie se refermèrent un peu plus fort autour de moi.

– Ça va passer, respire, ne lutte pas, murmurait-il sans relâche.

J'appuyai mon front contre sa clavicule et tentai de tout oublier à l'exclusion de cette voix grave. Au bout d'un – très long – moment, la tension me quitta enfin et je soupirai de soulagement tandis que les derniers picotements désertaient mes extrémités. Et c'est à ce moment que je pris conscience de la situation : j'étais nue sous la douche, dans les bras de Zacharie.

Je n'allais pas me plaindre. Il y avait pire que ça.

Mais nous avions passé un pacte la veille, et déjà, je peinais à me rappeler les conditions. Est-ce que promener mes mains dans son dos contrevenait à notre entente? Si je flanchais la première, je pourrais sûrement trouver un moyen de le convaincre de me filer un coup de main

quand même.

Mes doigts avaient bel et bien retrouvé toute leur sensibilité, et je les laissai explorer la fermeté souple de la peau de Zacharie. De toute façon, les finances du manoir permettraient amplement de rémunérer son temps. La respiration de Zacharie hoqueta et il ajusta sa prise, moins en support et plus en étreinte. Mes paumes remontèrent vers ses épaules et rencontrèrent de fines lignes. Je suivis leur trajet, à la manière d'une carte marine, toute en dénivelé et en courant, avec la terre d'un côté et la mer de l'autre.

J'avais déjà vu ses cicatrices, et le temps avait estompé la plupart d'entre elles, témoins silencieux de la détermination de Zacharie à vivre libre et à défendre ses valeurs. Je glissai vers ses côtes pour descendre jusqu'à sa taille, chaque creux et chaque vallon se traduisait par une symphonie d'images derrière mes paupières.

Les mains de Zacharie caressèrent mon dos puis mes hanches, enflammant ma peau partout sur leur passage. Son membre se pressait contre mon bas-ventre, et même si je n'avais pas eu la présence d'esprit d'y jeter un coup d'œil plus tôt, je sentais sans l'ombre d'un doute qu'il n'était pas en reste dans ce département.

Je décollai ma joue et effleurai ses pectoraux de mon nez, alors que mes mains atteignaient la rondeur parfaite de ses fesses. Un grondement secoua sa poitrine et je rouvris les yeux pour me retrouver captive du brasier dans les siens.

– Je n'ai même plus envie de respecter notre pacte, déplora-t-il.

Mes doigts se crispèrent sur ses fessiers tandis que mon cerveau essayait d'interpréter ses paroles.

– Tu ne veux pas que je vienne célébrer le Nouvel An chez toi?

Un rire silencieux agita ses côtes, puis ses bras m'enlacèrent plus étroitement pour nous plaquer l'un contre l'autre des cuisses à la poitrine. Je me laissai aller sans résister, satisfaite de me prélasser dans la chaleur de son corps.

– Je tiens absolument à ce que tu viennes, mais je veux que ce soit parce que tu en as envie.

Je fronçai les sourcils, mes pensées encore un peu ralenties par les vestiges d'hypothermie.

– Si tu perds le pacte par exprès, tu devras m’offrir une journée de travail. Mais si je viens quand même au Nouvel An... je n’arrive pas à décider si c’est équitable ou non.

Ses mains encadrèrent mon visage et il souleva mon menton, ses pouces s’attardant sur mes pommettes. La tendresse du geste envoya une marée de frissons le long de mon dos – et ceux-là n’avaient rien à voir avec le froid. Ses yeux trouvèrent mes lèvres et je restai suspendue quelques secondes dans l’attente de ce qui allait suivre, mon cœur rivalisant un tambour.

Enfin, sa bouche couvrit la mienne. Ses lèvres pleines et chaudes embrasèrent mes sens. Le baiser passa de délicat à exigeant en quelques secondes et je laissai Zacharie nous mener dans cette danse charnelle. Là où ses mains avaient caressé, elles empoignaient avec ferveur. Sa passion attisa la mienne. Mes entrailles se transformèrent en lave, et j’étais prête à donner autant qu’à recevoir.

Zacharie rompit le baiser avec un grognement torturé, sa respiration aussi saccadée que la mienne. Je clignai des yeux, confuse. Nous étions sur une bonne lancée, pourquoi nous arrêter maintenant? Mes pensées devaient être limpides sur mon visage, car un sourire contrit étira les lèvres de Zacharie.

– Janie nous attend dans le salon.

Chapitre 16

Je subissais encore les séquelles du choc thermique, parce que j'aurais juré que Zacharie venait d'énoncer une absurdité.

– Qu'est-ce que tu veux dire, par « Janie nous attend dans le salon »?

Il se frictionna le visage et recula avec une expression troublée.

– Quand je t'ai sortie de l'eau, elle nous a suivis. J'ai hésité un quart de seconde, parce que je voulais te mettre en sûreté, mais je ne voulais pas lui laisser la chance de revenir à la charge. Elle s'est confondue en excuses et elle répétait que c'était un malentendu, qu'elle était désolée. Elle pensait que tu étais la personne dont Ponik l'avait mise en garde. Je lui ai dit de nous rejoindre pour qu'on tire la situation au clair.

Mon premier réflexe me poussait à la méfiance. Janie n'avait pas été honnête avec nous depuis le début. Ensuite, la frustration se mit de la partie : comment avais-je pu me tromper sur sa nature surnaturelle? Elle ne pouvait pas être une nymphe, mais elle ne ressemblait pas à une sirène non plus. Enfin, la pudeur me fit monter le rouge aux joues.

Au fil de mes voyages, j'avais vécu dans des conditions sommaires, parfois avec peu ou pas d'intimité. Sur un bateau ou dans un campement temporaire, il arrivait que la seule séparation entre un couple et le reste du groupe se résume à une toile à peine opaque. Cependant, à cet égard, l'influence de ma première institutrice, non moins rigide que catholique, ne s'était jamais estompée. J'étais mortifiée à l'idée que Janie ait pu être témoin d'un moment aussi spécial entre Zacharie et moi.

– Merci d'avoir mis les freins.

Il acquiesça avec un regard entendu. La tension se relâcha dans ma poitrine et un rire nerveux m'échappa. Je reculai d'un pas, prête à fermer le robinet, mais il agita la main.

– Reste encore un peu sous l'eau. Je vais sortir en premier.

Je fronçai les sourcils, car mes derniers symptômes d'hypothermie s'étaient dissipés depuis un moment, mais il secoua la tête.

– Ne mettons pas mon sens de l’honneur à l’épreuve plus que nécessaire.

Son regard s’attarda sur mon corps puis il détourna la tête, les mâchoires crispées, mais pas avant que j’y vois le désir qui y brûlait. Mon cœur s’emballa, mais je laissai Zacharie prendre les devants, reconnaissant la sagesse de ses paroles. Après son départ, j’arrêtai l’eau. Une serviette sèche m’attendait sur le couvercle de la toilette. Je me frictionnai sans m’éterniser, même si mes pensées revenaient sans cesse à la douche et aux sensations évoquées par Zacharie.

Sa retenue méritait toute mon admiration, même si une toute petite part de moi se demandait comment cette douche se serait terminée sans la présence importune de Janie. Mon corps avait moins de scrupule que ma tête à l’idée d’explorer cette attirance manifeste – et réciproque. Des bruits de l’autre côté de la porte coupèrent court à mes divagations.

Une fois habillée, je brossai mes cheveux avant de les natter grossièrement. Je fixai le reflet dans le miroir en comptant mes respirations. Mes yeux verts illuminaient mon visage au teint clair. Le noir de mes cheveux équilibrait la douceur de mes traits. J’avais passé des années à détester mon apparence et à lui reprocher mes malheurs. Cette rancœur avait évolué en même temps que les normes sociales et de beauté pour finir en une vague irritation, facile à ignorer au quotidien.

Dans la pièce d’à côté, Zacharie m’attendait en compagnie d’une femme au physique de rêve. Qu’elle soit une nymphe ou non, sa nature lui conférait cette beauté idéale pour charmer. Par le passé, j’avais lu un article scientifique sur la séduction, indiquant qu’elle naissait de la nécessité de survivre. Ce mécanisme s’observait même chez l’enfant dans ses interactions avec ses parents.

Janie possédait du charisme autant sinon plus que moi. La crainte qu’elle voie en moi une adversaire s’était déjà matérialisée par son attaque sur la rive du lac. Que pouvais-je appréhender d’autre? Que Zacharie cède à ses avances? Il avait résisté une première fois hier soir. Et après notre interlude dans la douche, je ne pouvais pas imaginer qu’il saute du coq à l’âne.

Je manquai m’étouffer à cette comparaison douteuse : étais-je le coq ou l’âne? Je secouai la tête pour chasser ces considérations sans

conséquence et sortis de la salle de bain. Janie occupait une chaise à la table, une tasse fumante devant elle. Zacharie était accoudé au comptoir avec une expression neutre qui ne présageait rien de bon. Son regard s'éclaira en me voyant et il pointa la cafetière avec un haussement de sourcils interrogateur. J'acquiesçai en les rejoignant. Janie resserra sa prise sur sa tasse avec un air mortifié.

– Je suis vraiment désolée de t'avoir attaquée, dit-elle sans autre préambule. Quand tu as pris contact avec l'esprit du lac, j'ai paniqué. Je pensais que tu voulais détruire les amarres de Ponik et prendre le contrôle.

Je plissai les yeux à ses mots. J'ignorais comment les monstres lacustres interagissaient avec leur plan d'eau de prédilection, mais je savais qu'ils en choisissaient un auquel ils revenaient toujours. J'avais cru qu'il s'agissait d'une formalité, mais peut-être que leur magie intervenait pour les lier plus intimement. Zacharie déposa la tasse beige devant moi. Je retins une grimace à ce triste spectacle. Mes tasses me manquaient. Le manoir me manquait.

– Qu'est-ce qui t'a fait penser que j'étais une menace?

Elle baissa les yeux vers la table, et lorsque son silence s'éternisa, Zacharie s'éclaircit la gorge avec insistance.

– Je ne suis pas... Tu as dû réaliser que je ne suis pas une nymphe.

Je haussai un sourcil et bus une gorgée de café. Je n'allais certainement pas lui rendre la tâche plus facile. Qu'elle noue elle-même la corde pour se pendre. Elle grimaça, comme si elle avait deviné mes pensées.

– Tout le monde suppose que c'est ce que je suis. Mais ma mère était une nymphe ondine et mon père était un selkie. Le clan de mon père l'a mis à mort lorsqu'ils ont découvert mon existence. Quant à ma mère, ses sœurs l'ont chassée de leur territoire et elle m'a élevé seule. Jusqu'à ce qu'un kelpie la kidnappe et en fasse son épouse. J'ai réussi à me sauver, mais je n'avais personne. C'est Ponik qui m'a recueillie et qui m'a donné une chance.

Ses yeux se remplirent de larmes et elle fixa sa tasse un moment avant de renifler.

– Sa disparition pourrait bien vouloir dire ma mort...

Je relâchai mon souffle avec lenteur. Pour avoir passé une bonne partie de ma vie seule et sans ressource, j'étais sensible à sa détresse. Il n'empêche que ça ne justifiait pas d'essayer de me tuer. À l'expression orageuse de Zacharie, il était du même avis. Je reportai mon attention sur Janie.

– Penses-tu qu'il est mort?

Elle hoqueta et couvrit sa bouche.

– J'espère que non.

Trop émotive pour être rationnelle. Je revins à ma première préoccupation :

– Pourquoi m'avoir attaqué?

– Je m'excuse encore...

Je la coupai d'une main.

– Tu as cru que j'étais une menace, et que ça avait quelque chose à voir avec ta nature d'hybride? récapitulai-je.

– Pas moi en particulier; je ne suis pas la seule qui dépende de Ponik. S'il est en danger et que quelqu'un brise son lien au lac, c'est la mort assurée pour plusieurs d'entre nous.

Zacharie se redressa.

– C'est la deuxième fois que tu mentionnes la relation de Ponik au lac. Qu'est-ce que tu entends par là?

Janie s'humecta les lèvres en me lançant un coup d'œil nerveux.

– Vous n'êtes vraiment pas ici pour lui faire du mal?

Ma réserve de patience commençait à toucher à sa fin.

– Le conseil des Clans nous a demandé de veiller à la sécurité de ta collectivité en l'absence de Ponik. Que je désire élucider sa disparition est un bonus inespéré pour vous tous. Un peu de coopération ne nuirait pas à ma motivation.

– Désolée, c'est juste que cette information pourrait vous donner l'opportunité de nous faire du mal.

Je croisai les bras en réponse et elle s'agita sur sa chaise avant de se lancer :

– Les monstres lacustres vivent en moyenne trois ou quatre cents ans. Durant leur vie, ils ne vont connecter qu'avec un seul lac, sauf en de rares exceptions. Ils le choisissent avec soin et ils passent des décennies à tisser leur magie tout autour de la berge et dans les tréfonds. C'est la qualité de cette toile magique qui attire la collectivité et qui permet au monstre lacustre de garantir notre sécurité. Au cours des derniers mois, Ponik a effectué des... modifications à cette fondation. Il n'a pas voulu expliquer pourquoi. Et il s'est fâché lorsque j'ai insisté.

Janie se mordit la lèvre, ses doigts jouant sur le bord de sa tasse. Je testai l'air entre nous, mais elle n'avait déployé aucune magie. Ce n'était pas une tentative pour nous amadouer, mais bel et bien sa véritable personnalité. Elle inspira et affronta mon regard en face pour la première fois.

– Juste avant de disparaître, il m'a dit qu'une menace pesait sur nous et que quelqu'un viendrait pour lui arracher le contrôle du lac.

– Une menace, répéta Zacharie. C'est plutôt vague.

Janie haussa les épaules.

– Vous savez comment sont les monstres lacustres, sans cesse à manigancer et à fureter partout. Ses ingérences lui ont valu son lot d'ennuis au fil du temps.

Cette réputation ne datait pas d'hier et chaque pan mémorable de notre histoire incluait la présence ou l'intervention d'un monstre lacustre, malgré que ces derniers plaident toujours la neutralité. Même en vivant en marge de la communauté surnaturelle, j'en avais entendu des échos. Je repassai les paroles de Janie dans ma tête.

– Y a-t-il des gens insatisfaits dans votre collectivité? Des membres qui n'auraient pas aimé les récents changements, ou qui, au contraire, auraient souhaité que les choses évoluent?

Son expression devint songeuse.

– Je ne veux pas le pointer du doigt, mais Phil est la véritable commère du groupe. Je fais les rondes pour visiter les bancs de

Maymaygwashi et les nids de kappas, mais je me tiens loin des dryades et des ondines du secteur. Même chose pour la lavandière de nuit qui occupe la tête du lac.

Autant d'individus qu'il faudrait retrouver et interroger. En commençant par le plus influent, nous éviterions de perdre du temps, avec un peu de chance.

– Où peut-on trouver Phil?

– À la microbrasserie, celle dans l'ancien presbytère. Il en est le gérant, alors il y est probablement déjà à cette heure.

Zacharie s'approcha de la table et y appuya ses mains pour se pencher vers Janie.

– Voici ce qui va se passer : nous allons rencontrer Phil et poser des questions. Si c'est un piège que tu nous tends, je te le ferai regretter.

Janie se recroquevilla sur sa chaise. J'aurais fait la même chose si Zacharie m'avait servi ce regard. Je n'aurais pas voulu être à sa place, bien qu'elle le méritât après m'avoir attaqué. Il se redressa et reprit sur un ton normal :

– Nous serons dans le secteur encore quelques jours, le temps d'explorer différentes pistes. Je m'attends à ce que tu nous communicates toute information pertinente par rapport à la collectivité d'ici là. On est d'accord?

Elle hocha la tête à plusieurs reprises, puis elle murmura des remerciements pour le café (qu'elle n'avait pas bu), enfila son manteau et sortit en vitesse. Mon regard s'attarda sur la porte tandis que je faisais le tri dans mes réflexions.

Les agissements de Janie, et son manque de transparence, me donnaient envie de la garder en tête de liste des suspects. Cependant, sa détresse semblait sincère. Est-ce que j'allais l'inviter à déjeuner? Sûrement pas. Je ne lui confierais même pas la garde d'une plante verte. Elle pourrait à nouveau se révéler une bonne source d'information, mais sans plus. Zacharie tira sur la chaise en face de moi et s'y installa.

– Comment te sens-tu? Des séquelles de ta baignade forcée?

Mes orteils se recroquevillèrent au souvenir de la morsure de l'eau. En tant qu'océanide, l'eau froide ne me dérangeait pas, mais sous la barre des dix degrés Celsius, ma tolérance chutait.

– De façon surprenante, je me porte plutôt bien.

Mon estomac choisit ce moment pour gargouiller son insatisfaction. Je posai une main sur mon ventre, les yeux écarquillés.

– Ma magie m'a aidé à récupérer plus vite. Maintenant, je suis affamée.

Zacharie se leva pour jeter un coup d'œil dans le frigo. Il sortit les provisions achetées en début de journée et entreprit d'assembler des sandwiches déli^[20]. Malgré son efficacité, je ne pouvais pas attendre plus longtemps. J'attrapai les crudités et un contenant d'houmous pour apaiser ma faim. Zacharie haussa un sourcil amusé.

– Si je n'avais pas été présent un peu plus tôt, j'aurais dit que tu as tout orchestré pour me voir préparer à manger, lança-t-il en blague. Avoue que tu as un fantasme. Tu en rêves depuis notre première rencontre.

Je m'étouffai sur une carotte et tentai tant bien que mal d'avaler ma bouchée entre deux rires.

– Peut-être, mais dans mon imagination, tu ne portes pas de t-shirt, le taquinai-je.

– Ça peut se faire.

Je secouai la tête avec un air faussement horrifié.

– Non, non, je n'oserais pas t'y obliger. Tu sais, avec la notion de consentement et tout ça. J'abuse déjà de ta sympathie, je ne voudrais pas qu'on m'accuse de pire.

– De toute façon, c'est prêt, dit-il en disposant nos assiettes sur la table.

Mon estomac gronda à nouveau, loin d'être satisfait par les légumes. Je pris le temps de mastiquer mes bouchées de sandwich. Zacharie mangea le sien et me regarda en préparant un deuxième avec une expression à mi-chemin entre l'amusement et la consternation.

Une fois que j'eus tout englouti, je soupirai de contentement. Mes paupières devinrent tout à coup terriblement lourdes, le sommeil lestant mes membres. Je clignai des yeux et me passai une main sur le visage pour chasser cette soudaine torpeur.

– Je crois que tu as besoin d'une sieste, remarqua Zacharie.

Je sursautai au son de sa voix. Étais-je fatiguée au point de m'assoupir sur ma chaise? Mon regard se posa sur la vaisselle et les couverts sales. Je ne pouvais pas tout laisser en plan. Zacharie agita une main.

– Je vais tout ramasser, va te coucher avant de t'évanouir dans ton assiette.

Je le remerciai et lui promis de lui retourner la pareille avant de tituber jusqu'à l'étage. Le lit avait l'air si douillet. Je me laissai tomber en travers. Une pensée pour les couvertures effleura mon esprit, mais je somnais déjà.

Chapitre 17

L'après-midi était bien entamé lorsque je rouvris les yeux. L'odeur du café frais me chatouilla le nez, probablement la raison de mon réveil. Un bruissement discret me parvenait du rez-de-chaussée et je passai la tête au-dessus de la rambarde de la mezzanine pour voir Zacharie qui terminait une partie de jeu de cartes Solitaire. Il leva les yeux et sourit à ma vue. Je le rejoignis et me versai une tasse avant de m'asseoir à la table.

- Tu es mon héros, le remerciai-je soufflant sur le liquide.
- Florence a appelé pendant que tu dormais, dit-il en pointant mon smartphone.

La culpabilité me figea sur place. J'avais promis de donner des nouvelles, et d'un rebondissement à l'autre, ça m'était sorti de la tête.

- Est-ce que tout va bien au manoir?
- Oui, mais tu risques de te retrouver avec un surplus de galettes^[21] à ton retour. Florence et Ben se sont emballés.

Je clignai des yeux, à la fois effrayée et comblée d'avoir des amis tels que le géant et la vieille dame. Après toutes ces années sur la route, j'avais oublié comme il est bon d'être bien entouré. Un sourire étira mes lèvres et je me penchai vers Zacharie.

- Ne t'en fais pas, tu pourras en rapporter chez toi.
- Il me rendit mon sourire et jeta un coup d'œil à son smartphone.
- À cette heure, la microbrasserie doit être plutôt tranquille. On devrait y aller avant le service du soir, si on veut discuter avec ce fameux Phil.

J'acquiesçai et terminai mon café. Zacharie prit les devants et sortit démarrer le pick-up. Il avait eu la prévenance de placer mon manteau et mes bottes à proximité du foyer, mais la chaleur ne les avait pas suffisamment séchés pour que je puisse les porter. Hors de question de m'en passer vu la température. J'apportai les affaires au-dessus de l'évier et fermai les yeux. Je laissai libre cours à ma magie innée et l'envoyai à la rencontre de l'eau. Elle s'enroula autour de chaque goutte pour l'extirper

des vêtements et la guider dans le lavabo. Au bout de quelques minutes, je secouai le tout, satisfaite, avant de les enfiler.

Dehors, le bleu du ciel pâlisait et la chaleur du soleil s'estompait pour laisser la place à l'humidité et au froid. La neige couina sous mes pieds tandis que je verrouillais la porte du chalet. Je regrettais d'avoir perdu plusieurs heures d'ensoleillement, ce qui risquait de compliquer nos recherches, mais j'aurais été incapable de faire autrement.

La microbrasserie partageait le même stationnement que l'église et quelques véhicules occupaient l'espace dans un joyeux désordre, une gracieuseté de la neige qui masquait les lignes. Zacharie stationna le pick-up à l'écart pour éviter de se retrouver coincé. Quoiqu'avec la grosseur de ses essieux, il aurait pu rouler sur le terreplein sans sourciller.

Aux côtés de Zacharie, je pris la direction du perron de l'ancien presbytère. La porte rouge pompier de l'entrée contrastait avec la banalité de l'extérieur en brique. Un escalier d'une dizaine de marches menait à un portique aux colonnes blanches. À l'intérieur, le vestibule vitré donnait accès d'un côté au restaurant, et de l'autre à une série de cuves en acier inoxydable avec un panneau indiquant l'accès restreint.

Dans la section du restaurant, l'intérieur présentait un décor moderne, avec un fini en faux bois de grange, et des luminaires au style néo-industriel. Un vaste tableau noir couvrait un des murs, annonçant les différentes sortes de bières disponibles. Le long comptoir de service formait un L, et de l'autre côté, un large escalier montait à l'étage. La rambarde rappelait les boiseries ecclésiastiques, et une corde en barrait l'accès.

Au fond, une femme seule griffonnait dans un calepin, sa bière oubliée. Deux hommes d'une vingtaine d'années occupaient une autre table, leurs voix trop basses pour qu'elles nous parviennent. Derrière le bar, une serveuse remplaçait des verres propres en prévision du service du soir. Elle sourit en avant de nous rejoindre.

– Une table pour deux?

– Je cherche Phil, lui répondis-je. On m'a dit que je pourrais le trouver ici.

Avec une expression songeuse, elle étira le cou pour regarder du côté des cuves.

– Je ne l’ai pas vu arriver. Attendez, je vais m’informer.

Elle se dirigea vers une porte ornée d’un hublot. Le temps que le battant se referme, je devinai l’intérieur d’une cuisine. En attendant, je dénouai mon foulard et ouvris mon manteau, mon regard sur l’escalier menant à l’étage. Une laize dorée et bordeaux couvrait le centre des marches. Je me déplaçai de côté, curieuse d’entrevoir ce qui se trouvait en haut.

Un mouvement dans le vestibule attira mon attention au même moment où la porte de la cuisine battait sur ses gonds. Un homme avec un long manteau gris franchit la porte et je reconnus la silhouette aperçue plus tôt ce matin. La serveuse s’exclama :

– Le voilà! Phil, ces gens aimeraient te parler.

Le visage du nouveau venu s’éclaira d’un sourire. Ses cheveux bruns lui tombaient aux épaules en vagues souples. Entre ses sourcils droits et sa forte mâchoire, il aurait fait un parfait James Bond. Intrigant, sûr de lui, un peu trop charmant. D’ailleurs, il me rappelait quelqu’un. Je coulai un regard à Zacharie qui considérait le nouveau venu avec circonspection.

– Bien sûr, répondit Phil. Ce n’était qu’une question de temps. Émilie, si tout est sous contrôle, je vais prendre quelques minutes avec nos nouveaux amis.

La serveuse sourcilla, aussi surprise que nous de notre statut, mais elle hocha la tête avant de retourner à sa besogne. Phil la rejoignit de l’autre côté du bar et lui subtilisa deux verres. Il nous évalua de la tête aux pieds, puis il actionna les manettes pour tirer la bière.

J’échangeai un coup d’œil perplexe avec Zacharie avant de m’approcher. Une salle à manger ne me semblait pas l’endroit idéal pour le genre de discussion que nous avions en tête. Au moment où j’ouvrais la bouche, Phil leva une main pour me demander de patienter. Il remplit le deuxième verre et les déposa sur le comptoir. Il pointa une noire à mon intention et une blonde pour Zacharie.

À mon haussement de sourcils, il hocha la tête et nous invita d’un geste de la main à déguster. Un superbe col s’était formé à la surface de mon verre, crémeux à souhait. Je penchai la tête pour humer son contenu

avant de boire. Le liquide tapissa ma langue d'un goût à la fois sucré et amer, rappelant un dessert au café.

– Stout à l'avoine : aussi sombre qu'un confessionnal, mais bien plus agréable, avec des arômes de café et de caramel, annonça Phil.

– Un peu de vanille aussi?

Il inclina la tête avec déférence.

– Très équilibrée, le remerciai-je.

Il m'offrit un sourire satisfait avant de tourner son attention vers Zacharie. Une fine couche de mousse recouvrait sa bière à la robe voilée jaune paille. Il prit une gorgée et son « hmmm » appréciateur sembla plaire à Phil.

– Une blanche Belge, aux arômes de blé, d'orange, de coriandre et de gingembre, spécifia-t-il.

Ses explications terminées, il attrapa un autre verre pour se servir à son tour. Émilie, qui passait juste derrière lui à ce moment, se pencha pour chuchoter d'un air conspirateur.

– Phil prétend qu'il a un don pour deviner la sorte de bière préférée des gens.

– Ce n'est pas prétentieux si c'est vrai, répliqua-t-il du tac au tac.

La serveuse arqua un sourcil inquisiteur à notre intention. Je levai mon verre en signe de respect.

– J'aurais choisi la même chose, confirmai-je.

Zacharie retroussa le nez lorsque nos trois regards se posèrent sur lui.

– Non, je préfère les brunes et les rousses, ou encore les noirs. J'aime mes bières avec du corps.

Émilie s'exclama et pompa l'air de son bras, victorieuse. Avec un sourire fataliste, Phil balaya ses simagrées du revers de la main.

– La perfection n'existe pas, paraît-il.

Sur ces mots, il contourna le bar et nous invita à le suivre. Il décrocha le large cordon satiné et monta les marches au petit trot. Zacharie me consulta du regard et je haussai les épaules. Jusqu'à maintenant, Phil ne

semblait pas hostile, tout au contraire, et je le voyais mal nous attaquer alors que ses employés et ses clients seraient à même d'entendre le chahut. Même si je le soupçonnais d'être la mystérieuse ombre qui nous suivait depuis la veille, l'intuition me poussait à croire que c'était de la curiosité et non de l'animosité. Après tout, Janie l'avait traité de commère.

Je montai les marches à un rythme mesuré pour ne pas renverser mon verre et arrivai au palier. Un corridor traversait tout l'étage, avec des portes en caisson qui devaient dater de la construction du bâtiment. Une série de crochets occupait l'espace à gauche et le manteau de Phil y pendait. Tandis que Zacharie tenait nos verres, j'y accrochai nos manteaux. La voix de Phil nous parvint de la pièce suivante :

– Venez, venez.

Je franchis le seuil et me retrouvai dans un bureau moitié fouillis, moitié salon. Le pupitre disparaissait sous des montagnes de documents. Des filières s'alignaient de chaque côté, chargées elles aussi de hautes piles. Plus près de nous, quatre petits fauteuils se faisaient face, avec une table basse au milieu. Phil passa devant moi et se laissa choir dans l'un d'eux.

Une odeur de cendre me chatouilla le nez. Je cherchai des yeux la présence d'un foyer, mais n'en vis aucun. Puisque Zacharie patientait derrière moi, ce ne pouvait pas être l'odeur de sa magie. Je considérai Phil d'un œil nouveau. J'avais anticipé une autre créature aquatique, mais de toute évidence, Ponik faisait preuve d'ouverture d'esprit quant aux membres de sa collectivité.

Je pris place dans le fauteuil face à Phil, et Zacharie choisit celui à mes côtés. Notre hôte croisa les jambes, sa cheville reposant sur son genou. Son pied se balançait dans le vide à quelques reprises tandis qu'il nous étudiait.

– Je ne m'attendais pas vraiment à ça, dit-il.

Je haussai un sourcil moqueur.

– Moi non plus. D'ordinaire, les gens qui m'épient ne me servent pas à boire.

À mes côtés, Zacharie se raidit. Il n'avait peut-être pas reconnu le manteau gris, mais Phil éclata de rire, confirmant ma supposition.

– Je plaide coupable. Après la visite des Faoladh, je m’attendais à ce qu’on nous envoie l’artillerie lourde. Vous savez, une grosse brute épaisse qui se fait un plaisir de défoncer les portes.

– Tu ne devrais pas rejeter cette possibilité trop vite, l’avertit Zacharie.

Phil plissa les lèvres avec circonspection.

– Peut-être pas. Mais je peine à croire que la jolie nymphe ne serve que de distraction. Laissez-moi deviner. Le conseil a pensé qu’une créature aquatique faciliterait la collaboration.

Je croisai les bras, à la fois amusée que le conseil soit aussi prévisible, mais ennuyée d’être prise au dépourvu par ce singulier individu. L’expression de Phil s’empreint de compassion et il se pencha vers moi :

– Le problème, c’est qu’ils ont oublié qui nous chapeaute. Les monstres lacustres sont tous des fripons et des maraudeurs. Ils aiment bien prétendre le contraire et se montrer sophistiqués lors de leurs sorties mondaines, mais laissez-les seuls dans leur carré de sable et ils vont préférer jouer aux pirates : il leur arrive de sauver la princesse, mais plus souvent ils coulent les bateaux ennemis après les avoir pillés.

Perplexe, je me donnai le temps de réfléchir à ses propos en prenant une gorgée de bière. Je ne voyais pas très bien ce qu’il gagnait à nous peindre ce tableau de Ponik. Zacharie inclina la tête dans ma direction.

– Je crois que celui-ci souffre d’isolement, remarqua-t-il sur un ton clinique. C’est peut-être moins dramatique que la perte de son glamour, mais on devrait signaler son état instable au conseil.

Je m’étouffai avec ma bière alors que l’expression de Phil tournait à l’orage. Une main sur la bouche, je parvins à restreindre les dégâts à quelques gouttes et avalai enfin ma gorgée. Je m’éclaircis la gorge puis déposai mon verre avec un regard de réprimande à l’intention de Zacharie.

– L’expérience m’a appris que les démons sont en général imbus d’eux-mêmes, signalai-je. Même si tu fais exception à la règle, je tiens à souligner que tu ne m’as pas fait une très bonne impression à notre première rencontre.

Le sourire revint sur le visage de Phil et sa posture se détendit.

– Je sens une histoire intéressante derrière cette pique.

– Que tu ne connaîtras jamais, coupa Zacharie.

Phil roula des yeux à l'animosité de mon compagnon, loin de s'en offusquer. J'en profitai pour assouvir ma propre curiosité.

– Je ne pense pas que ce soit de l'instabilité plus que la manifestation de sa véritable nature : une propension au secret, la manie de fureter partout, toujours un pas derrière le réel pouvoir. Juste assez en retrait pour jouer sur tous les tableaux sans attirer l'attention. Démon d'ombres?

Il posa une main sur son cœur et inclina la tête.

– Je suis démasqué.

– Quel rôle joues-tu dans la collectivité de Ponik? Janie a dit que tu étais bavard, mais j'ai du mal à croire que ce soit désintéressé.

Un tic agita sa joue avant qu'il reprenne une expression agréable.

– Ah, Janie. Aussi dépourvue de bon sens qu'un caillou.

Mes yeux s'agrandirent à ces paroles peu charitables. Ces deux-là ne s'aimaient pas particulièrement. À mes côtés, les doigts de Zacharie tambourinèrent sur les accoudoirs de son fauteuil, signe qu'il devait être arrivé à la même conclusion.

– Pourquoi nous aurait-elle dit que tu étais celui avec le plus de raisons de faire disparaître Ponik?

La surprise traversa le regard de Phil, et je me mordis la langue pour ne pas réagir au mensonge de Zacharie. Elle n'avait rien dit de tel, mais ce piège pourrait révéler une rivalité passée sous silence par l'hybride.

– Elle aura voulu détourner l'attention, mais j'avoue que c'est inattendu de sa part.

– Pourquoi? le relançai-je comme il semblait absorbé par ses pensées.

Il grimaça, les yeux sur son verre.

– Ponik et moi... Je suis à ses côtés depuis plus d'une centaine d'années. À son arrivée, Janie a voulu s'attirer les faveurs de Ponik en utilisant, comment dire, ses atouts féminins? Lorsque ça n'a pas fonctionné, elle a jeté le blâme sur moi. Elle a longtemps été jalouse de notre relation, et

même si je le regrettais, je ne pouvais pas y faire grand-chose. Ça s'est calmé depuis que Ponik lui a confié le projet du complexe plein air. Rien de mieux pour le moral que de se sentir utile.

Cette information dressait un portrait différent de la situation. C'était la confirmation, s'il en fallait une, du tempérament volatile de Janie. Je doutais qu'elle soit capable de manigancer quoi que ce soit de plus évolué qu'une attaque bâclée, et je la voyais de moins en moins s'en prendre à Ponik volontairement. Je considérai Phil à la lumière de ses révélations.

– Ponik et toi, avez-vous eu des désaccords ou des disputes récemment?

Il arqua un sourcil moqueur.

– Tu veux savoir si j'avais une raison de faire disparaître Ponik?

J'écartai les mains avec un sourire pincé, bien obligée de couvrir tous les angles. Il soupira et se redressa dans son fauteuil.

– Il menait un projet avec lequel je n'étais pas entièrement d'accord, mais je ne me serais jamais opposé. Il a toujours eu notre bien en tête.

– Janie a mentionné de récentes modifications faites par Ponik à ses amarres au lac, remarqua Zacharie. Est-ce que c'est en lien avec son projet?

Phil acquiesça.

– Le reste de la collectivité est plus ou moins au courant, mais Ponik souffre de l'équivalent surnaturel de la crise de la quarantaine. La notion de sa propre mortalité s'impose un peu plus chaque jour, et il pense à ce qu'il laissera dans ce monde à son départ.

– Quoi, comme un monument? Ou des archives?

Les monstres lacustres avaient la réputation de fouiner partout; ça tomberait sous le sens qu'ils colligent ces informations pour la postérité. Ou pour les utiliser comme levier de chantage au besoin. Phil secoua la tête avec un sourire en coin.

– Non, ses visées sont bien plus... fondamentales. Il veut une progéniture.

Je clignai des yeux. Zacharie s'agita dans son fauteuil.

– Je n'ai jamais croisé de monstres lacustres femelles, dit-il circonspect.

– C'est qu'il n'y en a pas au Québec, expliqua Phil. D'où le branlebas de combat pour en attirer une jusqu'ici.

J'essayais la condensation sur mon verre en réfléchissant aux implications de cette découverte. Une de ces femelles avait peut-être enjoint Ponik à lui rendre visite. Les possibilités se multipliaient à partir de là : la femelle pouvait avoir pris ombrage de ses avances et le lui faire payer. Ou Ponik avait rencontré un obstacle en chemin qui avait retardé son retour, ou pire, causé sa perte. Plus j'en apprenais, moins je m'approchais du but.

– Sais-tu qui Ponik courtisait? demandai-je.

Phil grimaça.

– Je n'avais pas très envie que Ponik me parle de cet aspect de son projet, donc non.

Mes épaules s'affaissèrent à ce cul-de-sac. Une étrange lueur traversa le regard de Phil et il s'avança sur le bout de son siège.

– Je peux t'indiquer où trouver l'information.

J'attendais la suite, mais il se contenta de me fixer avec une intensité dérangeante. Je déposai mon verre et m'essuyai les mains sur mon pantalon. Zacharie ne sembla pas apprécier l'attitude de Phil non plus et il intervint sur un ton presque menaçant :

– Nous te serions reconnaissants de ton aide.

Phil détourna son attention de moi quelques secondes pour lancer un rapide coup d'œil à Zacharie.

– Le souci, c'est que je ne vois pas l'urgence de la situation. D'après moi, Ponik va réapparaître dans quelques jours et se moquer de notre angoisse collective.

Je fronçai les sourcils.

– Certains membres de votre collectivité souffrent de sa disparition. Ce n'est pas un motif suffisant pour participer aux recherches?

Phil haussa les épaules et s'affala dans son siège, mais sa nonchalance ressemblait à un déguisement assemblé avec soin.

– Ce n'est pas sa première absence prolongée impromptue. Nous avons encore quelques jours avant que la situation dégénère au-delà du point de non-retour.

L'indignation bouillonna dans ma poitrine. Comment pouvait-il traiter les siens avec autant d'insouciance? À mon tour, je m'avançai dans mon fauteuil et le foudroyai du regard.

– Dans quelques jours, je serai de retour chez moi et je n'aurai aucun moyen de vous venir en aide. Je suis ici aujourd'hui et maintenant.

Il leva le nez vers le plafond et fit mine d'être absorbé par ses réflexions. Zacharie gronda, les poings serrés.

– Tes petits jeux ne nous intéressent pas. Viens, ajouta-t-il à mon intention. On trouvera quelqu'un d'autre pour nous aider.

Phil lui envoya un regard pointu.

– Ah, vous les démons inférieurs, vous n'avez aucun flair dramatique.

Le temps que je cligne des yeux et Zacharie avait attrapé Phil par le col de sa chemise. Le tissu craqua et un sourire suffisant étira les lèvres de Phil malgré sa position délicate.

– Je peux te faire une démonstration de mon « infériorité » avec plaisir, gronda Zacharie avec mépris.

– Merci pour cette généreuse offre, mais mon cœur appartient déjà à un autre.

Phil termina sa phrase sur un clin d'œil et Zacharie le repoussa d'un geste brusque avant de s'éloigner. Il s'arrêta en retrait derrière mon fauteuil, les bras croisés et l'expression fermée. D'accord... Je m'éclaircis la gorge, incertaine de ce dont je venais d'être témoin. Je savais que les chevaux-bâtisseurs appartenaient à une sous-catégorie de démon, mais je n'avais pas eu de raison de croire jusqu'à maintenant que le « sous » posait problème.

Je me levai, les lèvres pincées par la résignation. Si je n'aimais pas laisser l'orgueil dicter nos recherches, je ne voulais pas non plus obliger

Zacharie à subir une situation toxique. J'inclinai la tête vers Phil dans un effort de politesse.

– Merci pour la bière...

Ce fut à son tour de bondir sur ses pieds.

– Un échange.

Je fronçai les sourcils, incertaine de comprendre. J'allais refuser lorsque je remarquai le léger tremblement de ses mains.

– Quel genre d'échange?

Son regard glissa vers Zacharie posté à nouveau dans mon dos, mais il reporta très vite son attention sur moi.

– Je t'indiquerai où se trouve l'antre de Ponik, en échange d'un souvenir.

– On a déjà fait le tour de sa maison.

Phil secoua la tête.

– Sa résidence et son antre sont deux choses différentes. La première sert de couverture, tandis que l'autre est le cœur de son lien avec le lac. Il y garde les trésors amassés au fil du temps. Et probablement toute l'information sur ses démarches pour trouver une compagne.

Je pivotai vers Zacharie pour le consulter. Ses yeux croisèrent les miens et j'y lus l'hésitation. Phil demandait un souvenir en échange. Je n'y voyais pas vraiment de mal. Lui raconter une histoire me semblait peu risqué. Je reportai mon attention sur Phil et acquiesçai.

– C'est d'accord.

La tension quitta les épaules de Phil. De toute évidence, malgré les « petits jeux » dont l'avait accusé Zacharie, cet échange lui tenait à cœur. Il avança d'un pas et tendit la main vers moi. Zacharie s'interposa à nouveau.

– Je te donnerai le souvenir.

Phil plissa les yeux et laissa retomber sa main.

– Tu sais bien que ce n'est pas ainsi que ça fonctionne.

Zacharie se raidit, prêt à bondir. Je posai une main sur son bras. La fébrilité qui vibrait dans ses muscles me surprit et je resserrai ma prise.

Nous étions sur une bonne piste, et je ne voulais pas perdre ce filon sous prétexte que les deux démons réagissaient comme des poissons Betta dans un bocal. Zacharie appuya sa main sur la mienne et tourna le dos à Phil, puis il pencha la tête vers moi et chuchota :

– Il veut se nourrir. Ce n'est pas qu'un souvenir qu'il souhaite obtenir. En tant que démon d'ombres, il se gorge des émotions causées par les expériences les plus sombres de ses victimes.

Mes yeux s'écarquillèrent à cette information. Je savais que les démons se nourrissaient de l'énergie des humains, mais la mécanique du processus m'échappait. Si Phil refusait les souvenirs de Zacharie – et je ne doutais pas un instant que ce dernier détienne une réserve impressionnante de mauvaises expériences – cela voulait-il dire qu'il ne pouvait pas se nourrir de l'un de ses semblables? Le doute s'insinua et je fronçai les sourcils.

– Est-ce que je vais perdre le souvenir s'il s'en nourrit?

La voix de Phil me répondit et j'étirai le cou pour le voir par-dessus l'épaule de Zacharie.

– Non, il ne s'agit pas de possession, mais bien du ressenti.

Zacharie inclina la tête et je plongeai dans ses yeux bruns mouchetés d'ambre. L'inquiétude y était palpable, avec une bonne dose de colère : la première pour moi, et la seconde dirigée vers Phil.

– Tu devras revivre ce souvenir, avec tout ce que ça implique.

Si certains événements m'avaient profondément marquée, je faisais toujours de mon mieux pour vivre l'instant présent. Le passé nous influençait mais ne nous définissait pas. Ressasser les moments les plus sombres de mon existence ne pouvait pas changer qui j'étais en cet instant. J'inspirai un bon coup et contournai Zacharie pour me placer devant Phil.

– Allons-y.

Le sourire de Phil témoigna plus d'une faim dévorante que d'une quelconque joie. Il tendit les paumes vers le haut et j'y glissai mes mains en vitesse, avant de changer d'idée. Ma vision s'obscurcit et je me retrouvai sous un ciel étoilé dans une plaine sombre. Les points lumineux fondirent sur moi à toute vitesse.

Mon souffle se coinça dans ma gorge tandis que des milliers de souvenirs me frôlaient. Pour chacun, des éclats de voix me parvenaient, la mienne ou celles des personnes croisées au fil du temps. Chaque contact déclenchait une minuscule explosion, m'éclaboussant des émotions liées à ce moment. Joie, colère, chagrin. Autant de gouttes d'eau qui m'aspergeaient en succession rapide.

– Voyons voir, chuchota Phil dans mon oreille.

Je pivotai, mais il n'était nulle part en vue. Mon mouvement accéléra la vitesse des impacts et je me retrouvai bombardée de milliers de gouttelettes. L'une d'elles me percuta en plein cœur. Une vague sombre m'emporta vers le fond, à cette terrible journée où ma vie avait explosé, deux ans plus tôt, dans tous les sens du terme. La douleur et la peur se mêlaient à cette déflagration.

– Mmm, non, ce n'est pas ton pire souvenir, commenta Phil.

Le goût amer de la bile recouvrit ma langue sous le coup de la colère. Ce moment avait éclaté une vie de certitudes. De quel droit osait-il le repousser du revers de la main? Avant que j'aie le temps de reprendre le contrôle de mon corps pour lui donner le fond de ma pensée, une deuxième vague me percuta de plein fouet.

– Oh, parfait.

Je sombrai avec horreur en direction de cette autre journée décisive. Je griffai la nuit autour de moi pour y trouver une prise et me sauver de ce gouffre. Trop tard.

Je monte sur le trottoir en bois avec soulagement. L'épaisseur de mes semelles laisse à désirer et j'ai senti chaque caillou entre ma maison et le village. Je salue un passant de l'autre côté de la rue, un des pêcheurs que je croise souvent sur la grève. Il soulève sa casquette et poursuit son chemin sans rien dire. Le sourire aux lèvres, je me rends jusqu'au magasin général et pousse la porte. La clochette tinte au-dessus de ma tête et l'odeur si particulière des épices emplit mon nez. J'inspire avec plaisir en étudiant les étalages : une cargaison de pommes de terre attend dans un coin, plusieurs cageots de maïs et de courges s'alignent en face, les bocal d'épices au mur débordent de promesses.

Alors que je me dirige vers la section réservée aux articles de maison, la porte s'ouvre avec un violent fracas. Une jeune femme à la chevelure frisée entre dans la boutique et je reconnais la belle Lison. J'avance vers elle avec un sourire. Hier, sur la plage, son homme m'a échangé une barbotte^[22] bien dodue contre une de mes breloques. La broche fleurie ira à ravir à Lison et je suis impatiente de savoir ce qu'elle en a pensé. Elle m'apostrophe avant même que je la salue.

– Toi ma petite vlimeuse^[23].

L'insulte me prend de court. Nous n'avons pas l'occasion de discuter bien souvent, mais nos interactions ont toujours été cordiales. Je ne comprends pas ce revirement de ton.

– Lison, ça ne va pas?

Sa robe ample ne suffit plus à dissimuler la rondeur de son ventre, et je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose au bébé. Si près du terme, elle devrait se reposer. Je ne peux pas ouvertement lui offrir mes pouvoirs de guérison, mais peut-être que je pourrais l'aider en douce si elle me laisse approcher.

– Viens pas jouer les innocentes, contre-t-elle. Tu as séduit mon homme.

Je manque lâcher mon panier de surprise.

– Quoi? Non, jamais...

Elle avance vers moi et je recule jusqu'à heurter un présentoir. Je rattrape de justesse un pot de conserves avant qu'il ne s'écrase au sol. Je fais face à Lison à nouveau, pour la rassurer, mais elle repart sur une tirade, son doigt sous mon nez.

– Depuis hier qu'il ne parle que de toi. Il veut nous laisser, les enfants et moi, pour partir vivre avec toi. Comment as-tu osé détourner un homme marié de sa famille?

Je bafouille, stupéfaite. Un homme élancé sort de l'arrière-boutique pour s'interposer. Il porte la même chemise blanche protégée d'un tablier noir que tous les jours. Augustin apporte autant de soin à son apparence qu'à celle de son magasin.

– Viviane, je pense que ce serait préférable que tu partes.

– Mais...

Je tends une main vers les étagères. Ma visite d'aujourd'hui n'a rien de frivole. J'ai grand besoin de mèches pour mes bougies, ou sinon l'hiver sera long. Mon regard revient vers Lison qui pleure maintenant à chaudes larmes.

Augustin attrape mon bras et m'escorte jusqu'à la porte. De retour sur le trottoir, je reste figée de stupeur. Que s'est-il passé entre le moment où j'ai troqué la broche et celui où Galien est rentré à sa chaumière? Lorsque nous nous sommes dit au revoir, il marchait d'un pas léger, tout heureux à l'idée d'offrir la broche à sa bien-aimée.

Confondue, je reprends ma route en direction de la couturière. Elle pourra sûrement me vendre un peu de coton pour mes mèches. Je traverse la rue pour me rendre à sa boutique. Par la grande baie vitrée, je la vois s'affairer à la table de découpe. Elle lève les yeux vers moi et je lui envoie un salut de la main. Son expression se métamorphose et elle bondit pour tourner la pancarte « Ouvert » du côté « Fermé ». Elle tire sur les rideaux puis le verrou de la porte s'enclenche avec un clic sonore.

Prise au dépourvu, je pivote sur moi-même, à la recherche de ce qui a bien pu l'effaroucher de la sorte. Plus loin dans la rue, deux vieilles dames me toisent, leurs têtes rapprochées. Lorsqu'elles croisent mon regard, elles se marquent du signe de croix et s'éloignent en hâte.

Le retour à ma chaumière me paraît interminable. Mon panier pèse une tonne dans mes mains malgré le fait qu'il soit horriblement vide. Ce soir-là, je mange un morceau de pain en regardant le coucher de soleil parer les nuages de rose et de mauve. Je me repasse sans cesse ma discussion avec Galien. Je n'ai jamais tenu de propos pouvant être mal interprété : nous ne parlons toujours que de Lison et de leurs deux enfants en plus de celui à naître. À son arrivée sur la plage, j'étais penchée au-dessus d'une flaque de marée. Quelques poissons y tournaient rond et j'avais chanté pour les faire valser en rythme.

Je me fige en réalisant la source de cette mésentente : pour charmer les poissons et les oiseaux, je fredonnais des airs bien connus. Galien a-t-il entendu ma voix? Mon charme a-t-il pu le toucher sans que je m'en rende compte? D'habitude, les poissons se débarrassent avec aisance de l'influence de mon charme. Avec un peu de chance, Galien sera revenu à

lui-même demain. Sinon, j'irai le voir et je tenterai de le départir de toute magie résiduelle.

Soulagée d'avoir trouvé une solution et bien décidée à ne pas aller au lit d'humeur morose, je sors et emprunte le chemin qui mène au rivage. J'ai tout juste franchi le dernier affleurement rocheux qu'un bruit attire mon attention. Je me tourne à temps pour voir une silhouette me sauter dessus. Un cri m'échappe alors que je lève les mains pour protéger ma tête.

Une paire de bras enserre ma taille puis un sac de jute me recouvre le haut du corps. Une odeur de pommes de terre assaille mon nez. Je me débats à grands coups de pied et des grognements fusent de part et d'autre. Je tends mes sens vers le rivage tout près et j'appelle l'eau à ma rescousse. Des rigoles glougloutent à proximité au fur et à mesure qu'elles se rallient dans ma direction. En attendant d'en avoir assez pour embusquer ces brigands, je secoue mes épaules pour me débarrasser de l'étau qui me retient prisonnière et je sens la résistance céder.

– Envoye, attache-la! Vite.

Je me fige en reconnaissant la voix de Suzette, la sœur de Lison. Que fait-elle ici? Pourquoi me veut-elle du mal? Mes assaillants profitent de ma surprise pour passer une corde autour de mon corps. Je reprends mes efforts pour me libérer, mais il est trop tard. Je tombe au sol et des coups de pied se mettent à pleuvoir de toute part. Des cris furieux ponctuent chaque impact. Des voix de femmes. Pleines de rancœur. Infusées de malveillance.

Je leur crie d'arrêter.

Je les implore de me relâcher.

Je leur promets mer et monde si elles me laissent tranquille.

Chaque suppliche obtient une insulte en réponse : briseuse de ménage, aguicheuse, ensorceleuse. Mes agresseurs m'accusent d'avoir détourné leurs hommes de la voie de Dieu, d'avoir utilisé mes charmes pour les éloigner de leurs épouses. Un par un, les mots me poignent dans le cœur. Ces femmes que j'avais considérées comme mes amies se retournent contre moi sans même me laisser la chance de me justifier. Aucun appel, aucune grâce.

Car il m'aurait été si facile de leur expliquer : je croise leurs maris, leurs frères et leurs fils chaque jour sur la grève. Je leur demande des

nouvelles d'elles, je m'informe des naissances et des décès, je leur suggère des remèdes ou des petites attentions pour leurs blondes^[24]. Je n'ai jamais eu aucune visée sur leurs hommes. Mon affection pour elles a teinté chacune de mes interactions avec eux.

La douleur finit par oblitérer toutes les sensations, de même que la notion du temps. Je n'ai plus la force d'esquiver les coups. L'eau frémit tout autour de moi, inquiète. Je ne peux pas la rassurer. Après toutes ces années à danser ensemble, elle ne comprend pas ce qui se passe. Moi non plus.

Je les entends batailler avec quelque chose de lourd, mais la poche de jute me recouvre toujours la tête. Je suis soulevée et déposée sur une surface dure. Je gémis aux éclairs de douleur qui traversent mes membres. Un battant en bois claque au-dessous de ma tête et je sursaute. Mes pieds et ma tête heurtent des parois. Un cliquetis résonne tout près et je réalise la gravité de ma situation : elles m'ont enfermée dans une malle.

Je crie lorsque ma prison tangué. Je suis ballotée d'un sens et de l'autre. Pendant un bref instant, je reste suspendue dans le vide puis un impact m'envoie percuter le couvercle de la malle. La panique m'envahit au clapotis des vagues sur les parois en bois. Je me débats sans tenir compte de la douleur.

L'humidité traverse mes vêtements et je me raidis au contact froid de l'eau. Je la supplie de m'aider. En réponse, elle s'engouffre dans le caisson plus vite. La pression augmente de part et d'autre de la malle. Je transmets à l'eau mon besoin de respirer, je lui demande qu'elle m'apporte de l'air, mais le niveau ne fait que monter encore plus.

Jusqu'à ce que je sois submergée.

Dans l'obscurité, la douleur et le froid déchiquètent mon corps et mon esprit jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Chapitre 18

J'aspirai l'air à grandes goulées. Un gourdin percuta mes avant-bras, et ce qui retenait mes poignets lâcha prise. Je secouai la tête et ma vision redevint nette. Pas un gourdin : Zacharie avait abattu son bras pour obliger Phil à me libérer. Je titubai avec la soudaine impression de partir à la dérive, jusqu'à ce que Zacharie me rattrape. Il me plaqua contre lui et je me laissai aller avec soulagement. La fermeté souple de sa poitrine sous ma joue n'avait rien à voir avec les parois de la malle. La douceur de son pull contrastait avec la texture rêche du sac de jute. Et l'odeur d'eucalyptus mêlée au charbon de sa nature démoniaque me rappelait le vent dans mes cheveux, évoquant une course sur la grève que nous avions partagée.

Ses lèvres se posèrent sur mon front tandis que ses mains frictionnaient mon dos. Je soupirai d'aise avant d'agiter mes doigts et mes orteils pour reprendre contact avec le moment présent. Un frisson me traversa et mon ventre gronda. Stupide démon, trop gourmand. Je rouvris les paupières pour voir Phil affalé sur son fauteuil, la tête jetée vers l'arrière et un bras passé sur ses yeux.

– Ça va? me demanda Zacharie.

Je m'éclaircis la gorge à deux reprises pour lui répondre.

– Le pire est passé. J'espère.

– Ce salaud, il n'y est pas allé de main morte.

Je plissai les yeux à l'intention de Phil, qui ressemblait à un junkie après sa dose. La peur et l'angoisse s'estompaient, mais il me restait une bonne mesure de rancune. Je me détachai de Zacharie et envoyai un coup de pied sur la chaussure de Phil. Il sursauta et redressa la tête, le regard dans le vague.

– On va repasser pour l'équité, l'accusai-je. Tu vas m'offrir à souper en dédommagement. J'ai vu qu'il y avait des nachos sur le menu en bas.

Il acquiesce avant de se frotter le visage à deux mains.

– Pas de souci, j'avertirai Émilie.

Il se remit sur pied et tituba avant de se rattraper au dossier du fauteuil. Une fois à son pupitre, il saisit un bout de papier et y griffonna une adresse dans le haut. Sur l'autre partie, il traça quelques lignes. Il me tendit la note, mais Zacharie s'interposa pour la prendre d'un geste sec.

– C'est de l'autre côté du terrain de golf, expliqua Phil. Il faut remonter la rivière Boucanée pour atteindre une grotte souterraine. Apportez des chaussettes de rechange; en ce temps de l'année, la rivière doit être haute.

Zacharie grogna ce qui pouvait aussi bien être un remerciement qu'une insulte. Il posa une main dans le creux de mon dos pour m'inviter à sortir de la pièce. J'obtempérai et décrochai mon manteau au passage. Mon ventre se manifesta à nouveau alors que nous parvenions au rez-de-chaussée. Zacharie signala la serveuse et demanda – non, exigea – une table. Je le regardai commander à manger et boire pour quatre sans dire un mot. Phil avait dû passer le message en cuisine, car nos assiettes arrivèrent en un temps record.

Je tentai de relancer la conversation sur la suite de notre enquête, mais Zacharie se contenta de quelques onomatopées et de mots monosyllabiques en réponse. Il ne cessait de pousser de la nourriture dans ma direction et de s'assurer que je mange à ma faim. J'abandonnai mes tentatives de discussion et le laissai mariner dans son évidente mauvaise humeur.

Dehors, le soleil avait disparu derrière l'horizon et l'éclairage de rue avait pris le relais. Zacharie resta muet jusque dans le pick-up. Moment auquel il atteignit la limite de ma tolérance.

– Allez, dis-le.

– Quoi?

Je me penchai au-dessus de la console entre nous.

– Le fond de ta pensée. Vas-y. Vide-toi le cœur.

– On s'en va. On rentre à la maison. À Québec.

– Quoi? Non!

Il se tourna vers moi. Le lampadaire le plus près ne suffisait pas à illuminer tout l'intérieur, mais son désarroi imprégnait l'air entre nous.

– Que Ponik aille au diable, s’emporta-t-il. J’emmerde les Clans et leur politicaillerie d’abrutis colonisés. Je t’ai suivie ici dans un seul but : te garder en sécurité.

Je m’apprêtais à modérer ses propos sur la communauté surnaturelle, mais la dernière partie de sa déclaration m’arrêta.

– Moi?

– Oui, toi!

Il agrippa ses cheveux comme s’il voulait se les arracher. Je me mordis les lèvres à son expression incrédule face à ma réaction. Je savais qu’il m’aimait bien et qu’il avait eu besoin d’une distraction de ses propres problèmes. Je n’étais pas assez sotte pour mettre mon nez dans un potentiel nid de guêpes sans renfort, mais je peinais à croire que ma sécurité représente la priorité absolue de Zacharie. Il relâcha son souffle et tendit la main pour caresser ma joue.

– J’ai rencontré peu de personnes aussi lumineuses que toi au cours de ma vie, et certainement pas depuis plusieurs décennies. Je ne laisserai personne ternir ton éclat.

– Je ne suis pas si spéciale, dis-je d’une toute petite voix.

Sa main m’empêcha de secouer la tête et il m’obligea plutôt à relever le menton.

– Tu te trompes. Nous avons choisi la même mission – protéger les créatures vulnérables – et tu t’y prends d’une manière différente. Tu n’as pas idée à quel point ce que tu fais est précieux. Et admirable.

Mes doigts se refermèrent sur son poignet, parce que j’avais besoin de me raccrocher à quelque chose, et aussi pour sentir sa chaleur contre ma peau. L’émotion comprimait ma gorge, mais je m’efforçai de lui répondre.

– Mes motivations sont plutôt égoïstes.

– Les miennes aussi. Autant pour les autres qu’à ton sujet. Les bonnes intentions ne valent pas grand-chose. Et je ne laisserai pas le conseil des Clans profiter de ta générosité au risque de ta vie.

– Je ne suis pas en danger...

– Deux fois! me coupa-t-il. Tu as été attaquée au bord du lac, puis tu viens de te faire siphonner par un démon. J’ai échoué à veiller à ta sécurité par deux fois. Alors on rentre en ville et les Clans trouveront un autre moyen de gérer la disparition de Ponik.

Les larmes me montèrent aux yeux de savoir que Zacharie plaçait ma sécurité avant tout le reste.

– On ne peut pas partir, murmurai-je. Je tiens à retrouver Ponik.

Un grondement échappa à Zacharie, plus proche de celui d’un prédateur que d’un homme. Mes doigts se crispèrent et je m’efforçai de relâcher pour ne pas laisser une marque sur le poignet de Zacharie. Je poursuivis sur ma lancée :

– Ponik occupait déjà la région lorsque mes parents se sont installés à Saint-Jean-Port-Joli. Il pourrait peut-être m’aider à retrouver mes semblables.

Zacharie ferma les yeux. Son front descendit pour s’appuyer contre le mien tandis que sa main glissait vers ma nuque. J’écoutai le rythme de son souffle s’apaiser dans la noirceur du véhicule.

– D’accord, on va chercher Ponik, et Dieu me préserve de le tabasser quand on le retrouvera. Promets-moi de ne pas prendre de risque inutile, de ne plus te mettre en danger.

Je réprimai une grimace, bien consciente qu’une telle promesse serait difficile à tenir.

– Je n’ai pas l’intention de mourir ici. Je serai prudente, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour localiser Ponik.

Avec un soupir, Zacharie me relâcha et se rassit dans son siège.

– J’imagine que je devrai m’en contenter.

Il embraya le pick-up et prit la route en direction de l’antre de Ponik.

Chapitre 19

Je contemplai la petite ouverture dans la roche avec perplexité. Le faisceau de ma lampe balaya les alentours. La nuit compliquait nos recherches, mais le plan tracé par Phil ne laissait pas de place à interprétation. L'éclairage du terrain de golf illuminait le ciel, mais l'épaisseur des taillis environnants plongeait la rivière dans l'obscurité. À cet endroit, la berge se dressait en une muraille grise striée d'ocre. Des racines et des branchages dissimulaient le haut du promontoire et un empilement de rochers masquait la faille qui s'ouvrait dans la base de la paroi. Zacharie contourna les écueils dans l'eau glacée jusqu'aux mollets, à la recherche d'une autre entrée. Mon affinité pour l'eau confirmait qu'une galerie souterraine s'ouvrait de l'autre côté de la paroi rocheuse. Malheureusement, l'entrée résistait à nos efforts.

– De ce que j'en sais, Ponik n'a pas le physique d'un gringalet, remarquai-je. Il ne parviendrait jamais à ramper dans un tunnel aussi étroit.

– Mais il change de forme, non? demanda Zacharie. Il peut adopter son apparence humaine de même que celle de son reptile.

Pour passer par une ouverture aussi étroite, Ponik aurait eu besoin d'adopter la taille d'un pékan. Une image s'imposa dans mon esprit, celle d'un minuscule lézard aux grands yeux globuleux et aux couinements attendrissants. Tout le contraire d'une légende qui inspirait la révérence.

– Non, c'est un glamour, de la même manière que les sasquatchs et les Faes, dis-je. La magie affecte la masse, sans que ce soit une métamorphose comme celle des Faoladh ou des loups-garous.

La conclusion logique déboula sur les talons de ce constat et je sautai dans l'eau à mon tour. Zacharie protesta, toujours en mode surprotecteur, mais je balayai ses objections du revers de la main. L'eau m'accueillit avec joie et s'enroula autour de mes jambes, déclenchant une série de frissons. Même si la glace n'avait pas emprisonné le cours d'eau, la température restait glaciale, presque autant que celle des profondeurs du lac. Je chassai ce souvenir et tendis les doigts vers les parois rocheuses.

Les yeux fermés, je me tournai vers ma magie innée. Je la dépassai pour me rendre jusqu'au pouvoir obscur qui sommeillait sous la surface. Je

le caressai, comme on le ferait avec un chat pour le réveiller, pour éviter de se prendre un coup de griffes. Il ne se fit pas prier avant de s'étirer, remplissant tout l'espace disponible dans le panorama de mon esprit. Je réprimai mon réflexe instinctif d'alarme, me concentrant plutôt sur ma respiration. De lui-même, le pouvoir se tourna vers l'entrée du tunnel devant moi. Des filaments argentés sondèrent la surface inégale de la roche. Je remarquai les contours flous de certains morceaux et y passai mes doigts.

Une illusion.

Le pouvoir obscur me transmet sa satisfaction, comme si je jouais le rôle de l'élève et lui le maître. Je me hérissai à cette idée. Son exaspération m'envahit aussitôt et sa puissance enfla, prête à m'engloutir. Je poussai dans sa direction une vague de reconnaissance pour endiguer sa soudaine montée. Il tourbillonna quelques secondes, considérant mon offrande de paix avec circonspection. Enfin, il se lova au creux de ma poitrine, calme mais attentif. J'allais sûrement regretter de lui avoir demandé son aide, mais je n'aurais pas percé l'illusion sans lui.

Le picotement de l'eau sur mes pieds se transformait progressivement en millier d'aiguilles et je ne pourrais pas rester ainsi encore bien longtemps. Je plaquai mes mains contre la paroi.

– Attrape ma ceinture, dis-je à Zacharie. L'entrée est dissimulée par une illusion. Si on veut passer à travers sans la briser, on va devoir naviguer à l'aveugle.

Ses bras entourèrent ma taille, puis je reportai mon attention sur les sensations sous mes mains. Je projetai ma magie dans toutes les directions et l'infusai de mon désir de protéger la berge et ses environs. Rien ne se produisit. J'y ajoutai une petite poussée de charme. Le pouvoir obscur frémit, comme s'il me demandait la permission. Je me mordis les lèvres, puis je lui libérai le passage. Sa présence se déversa dans ma gorge et je n'eus d'autre choix que d'ouvrir la bouche.

Pendant quelques secondes interminables, j'eus la conviction que rien ne sortirait. Suivi par la notion encore plus horifiante que je ne produirais rien d'autre qu'un cri déchirant. Lors de cette nuit d'été fatidique que Phil m'avait obligé à revivre, j'avais tant hurlé que mes cordes vocales avaient mis des semaines à récupérer. Un siècle plus tard, je n'avais toujours pas recommencé à chanter. J'avais réussi à fredonner en octobre dernier, mais

l'exploit restait incongru. Le médecin consulté à ce sujet quelques années plus tôt avait confirmé qu'il n'y avait aucune séquelle. Le blocage provenait de ma psyché.

Je me targuais de vivre dans le présent, mais je réalisai en cet instant mon hypocrisie. J'avais laissé cette trahison teinter ma façon d'utiliser ma magie. Les gens de mon village, mes voisins, m'avaient condamnée sans hésitation. Avant eux, mon père m'avait gardée isolée du monde, s'assurant que je ne fréquente le village qu'en cas d'absolue nécessité. Sans parler des choix de ma mère qui nous avaient isolées de nos semblables océanides.

Pourquoi me faire subir ce rejet, cet isolement, si ce n'était en raison de mes propres défauts? La présence du pouvoir obscur en moi contribuait à cette théorie. Avaient-ils deviné la noirceur qui grandissait en mon sein? Et si cette perversion risquait de se propager, je devais me taire, me replier sur moi-même, m'exposer le moins possible. Ne jamais rester au même endroit trop longtemps, ne pas créer de liens durables.

J'avais brisé ce cercle vicieux au printemps dernier : j'avais accepté l'offre de la Corriveau et je m'étais installée au manoir Cormoran. Parce que cette vie nomade superficielle n'avait pas empêché la montée du pouvoir obscur. Renier ma voix n'avait rien changé.

Si je parvenais à chanter, ici, ce soir, je pourrais en faire bénéficier des dizaines de créatures. La collectivité de Ponik ne recevrait l'aide de personne à part la mienne et celle de Zacharie. Pouvoir obscur ou non, défectuosité réelle ou imaginée, je devais chanter.

Enfin, une note cristalline s'éleva dans l'obscurité. Ma gorge vibrait sans effort, en harmonie avec la nature. Tout autour de nous, la faune et la flore prirent le relais, et mes sens s'illuminèrent au contact de cette symphonie inaudible aux oreilles des mortels.

Les contours de l'illusion devinrent translucides, m'indiquant exactement où se trouvait le passage dans le pan de roche. J'avançai à pas mesurés pour traverser le voile évanescent. Les doigts de Zacharie se crispèrent sur ma ceinture, pas assez pour me couper le souffle, mais définitivement inconfortable. Je plaçai une main sur la sienne et poursuivis ma progression. Mes yeux ne parvenaient plus à déceler quoi que ce soit d'autre que l'illusion de la pierre dans toutes les directions, mais mes sens promettaient une libération toute proche.

Je sortis enfin de l'eau et mes pieds suivirent le sol en pente douce.

Ma vue revint au même moment. Le soupir de soulagement de Zacharie chatouilla ma nuque et je réprimai un frisson de délice. D'autres mesures de sécurité pouvaient nous guetter et je ne devais pas me laisser distraire.

J'écarquillai les yeux au spectacle devant nous. On aurait dit un *cigar room* croisé avec la caverne de la petite sirène. Des fauteuils ponctuaient la pièce, créant des îlots séparés par d'immenses armoires vitrées. Certaines étagères accueillait des bouteilles d'alcool aux formes excentriques et des boîtiers de cigares, alors que d'autres présentoirs exposaient une collection hétéroclite d'objets d'origines diverses. Vases, instruments de musique, outils, poupées, vaisselle.

Un éclairage discret courait le long de la paroi rocheuse de même que dans chaque caisson, mais l'absence de câblage suggérait qu'il ne s'agissait pas d'ampoules ordinaires. Je fermai les yeux et explorai les différentes sources de magie à proximité. Partout, le bourdonnement magique assaillait mes sens. Comme si je me tenais sous un pylône électrique. Phil avait bien dit que l'ancre de Ponik représentait le cœur de son lien avec le lac.

L'indécision me clouait sur place. Avec de telles interférences, comment savoir si un piège nous guettait ? Zacharie dut lire dans mes pensées, car il tira avec douceur sur ma ceinture pour me faire passer derrière lui. D'un geste fluide, il invoqua des armes depuis les limbes : deux marteaux forgés enroulés d'une lanière de cuir pour améliorer sa prise.

D'un regard entendu, il m'intima d'attendre puis il entreprit de longer la paroi la plus près. Lorsque rien ne se produisit, il poursuivit son exploration vers le centre de la pièce. Les étagères me bloquaient la vue, aussi fermai-je les yeux pour suivre sa progression avec mes sens magiques. Le bourdonnement restait stable, sans apparente réaction à notre présence. Enfin, Zacharie revint vers moi, les marteaux le long du corps.

– L'endroit est désert. Le coin cuisine est en pagaille, mais pas de trace de combat.

Je le remerciai d'un hochement de tête et avançai vers la vitrine la plus près. Des cassettes audios côtoyaient des têtes de flèches centenaires dans un joyeux désordre. Des petits écriteaux identifiaient certaines pièces, mais l'effort semblait aléatoire, avec différents styles de présentation, comme si le conservateur de la collection ne parvenait pas à se concentrer

sur sa tâche. Je me promenai d'un îlot à l'autre, à la recherche d'un indice quant au classement ou d'une thématique quelconque.

– Viviane, appela Zacharie un peu plus loin. As-tu déjà rencontré Ponik?

Je m'arrêtai devant une déclinaison de bouteilles en verre. Certains modèles avaient fait partie de mon quotidien par le passé, pour le lait ou pour les décoctions médicinales, mais ça remontait à plus d'une cinquantaine d'années.

– Non, pas à ma connaissance. Pourquoi?

– Viens voir.

Curieuse, je pris la direction depuis laquelle sa voix me parvenait. Je le trouvai dans une alcôve, devant une large table à dessin. Un classeur mural à casiers se dressait derrière. Zacharie se tenait penché au-dessus d'un énorme cahier à dessins où je devinais une esquisse au fusain. Il pivota pour me laisser la place. Sur la feuille, mon sosie me retournait un regard impénétrable, son visage figé dans une expression stoïque.

Aucune méprise possible : la forme des yeux, l'angle du menton et des pommettes, la hauteur du front. Mon souffle se coinça dans ma gorge. Les miroirs étaient une denrée rare cent-vingt ans plus tôt, surtout lors de mon séjour chez les Wolastoqiyiks. Pourtant, le souvenir de cet état d'esprit restait gravé dans ma mémoire. J'avais arboré pendant des mois cette expression impassible comme d'autres revêtent une armure. Dans le coin inférieur, la signature de l'artiste se résumait d'un P entouré d'un cercle, avec une date en dessous. Octobre 1900.

– Ça remonte à l'époque où j'ai accompagné une tribu autochtone, expliquai-je. Il m'a sûrement vu lors de notre passage dans la région. Je n'ai pas de souvenirs de lui.

– De toute évidence, il t'a remarqué.

Un malaise me comprima la poitrine. Peut-être simplement parce que Phil avait fait remonter à la surface une bonne dose de limon en m'obligeant à revivre mon départ de Saint-Jean-Port-Joli. Cette période de ma vie se teintait de regrets et d'incompréhension. Cent vingt ans plus tard, je n'avais toujours pas obtenu de réponses satisfaisantes, mais j'en avais fait mon deuil.

Où j'aimais bien croire que c'était le cas.

J'étais encore plus déterminée qu'avant à retrouver Ponik.

Le coin d'un autre carnet dépassait sous celui-ci et je le sortis de sa cachette. Sur la couverture de cuir, la fameuse tête de monstre ornée d'une crête surplombait le mot « Registre » embossé en lettres dorées. Je l'ouvris pour m'apercevoir qu'il s'agissait en fait d'un classeur à anneaux rempli de feuilles divisées en colonnes aux fines lignes rouge vin.

Vides.

Je passai la main pour tourner la page et réalisai mon erreur : des myriades de points occupaient chaque cellule du tableau. Je collai mon visage sur le papier pour confirmer qu'il s'agissait bien de braille, un système d'écriture tactile utilisé par les personnes non voyantes. Je relevai la tête et considérai l'antre de Ponik avec un regard neuf : les armoires en pagaille, les meubles disposés en îlots, les bouteilles sans étiquette mais aux formes variées. J'attirai l'attention de Zacharie et lui pointai le registre.

– Quelles sont les chances que Ponik soit aveugle ?

Après un moment d'hésitation, il passa ses mains sur le papier.

– Si ce n'est pas lui, alors c'est quelqu'un dans son entourage.

J'approchai le clavier qui traînait au coin de la table de travail. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'une sténotype, car ces claviers utilisaient une méthode phonétique, avec seulement vingt-et-une touches, contrairement aux claviers classiques qui en comptaient plus d'une centaine. Mais celui-ci présentait huit touches pour les doigts, avec une plus large pour les pouces au centre. Des points blancs ornaient toute la partie inférieure. J'y passai l'index et la texture confirma mon hypothèse : c'était un bloc-notes Braille. Je montrai ma trouvaille à Zacharie :

– Pourquoi se donner la peine d'écrire en braille si ce n'est pas pour son propre bénéfice ?

– J'ai une question bien plus intéressante : pourquoi ni Phil ni Janie n'en ont fait la mention ?

Je haussai les épaules.

– Le conseil des Clans non plus. Soit c'est un secret bien gardé, soit il s'agit d'une évidence.

Je tournai quelques pages supplémentaires avant de me rendre à l'évidence :

– Si aucun de nous deux ne lit le braille, on va avoir besoin d'aide. Quelqu'un dans l'entourage de Ponik doit s'être donné la peine de l'apprendre.

Zacharie hocha la tête avec lenteur.

– Je parierais sur Phil. Tu ne trouves pas qu'il y avait une couche de sous-entendus dans ses propos?

Je reconsidérai ses commentaires sur la jalousie de Janie, au fait qu'il avait insisté sur sa relation avec Ponik. Et à ce commentaire : « mon cœur appartient à *un* autre ».

– Tu penses qu'ils sont plus proches que ce qu'il nous a laissé croire?

– Il a toujours ce tic au coin des lèvres lorsqu'il mentionne Ponik, renchérit-il. Qu'est-ce qui garde un démon d'ombres dans un village comme Pohéné? Rien, hormis un attachement plus profond.

Mon regard se promena sur les documents indéchiffrables de Ponik tandis que je réfléchissais aux observations de Zacharie. Ma décision prise, j'empilai le registre et les feuilles mobiles. Le mouvement révéla des cartes géographiques texturées. Je les repliai avec le reste.

– Retournons voir Phil, informai-je Zacharie. Je crois qu'il nous doit quelques réponses supplémentaires.

Un frisson d'appréhension me parcourut à cette idée, même si c'était la mienne. Le prix à payer pour la première ronde me troublait encore. Je ne pouvais qu'espérer qu'il coopérerait *pro bono* cette fois. Un coup d'œil dans un placard me permit de mettre la main sur un sac en tissu pour y mettre mon butin en sécurité.

Un deuxième tour d'horizon de l'ancre n'apporta rien de plus. Je lâchai un soupir frustré. J'avais espéré trouver une lettre du genre « Lisez ceci si je disparaïs ». Avec un peu de chance, un emplacement bien précis serait identifié sur une des cartes et nous pourrions relancer les recherches.

Un coup d'œil à mon smartphone confirma que la soirée était bien entamée. Je devrais toutefois attendre avant de poser ma tête sur l'oreiller,

car le démon d'ombres ne serait sûrement pas disposé à nous parler dès l'aube demain.

Zacharie me rejoignit près de l'entrée du tunnel et je pris les devants pour nous mener à l'extérieur de la grotte. Nos questions sans réponse flottaient dans l'air, oppressantes. Je m'étais donné jusqu'à dimanche soir pour trouver une piste viable.

Malgré mes bonnes intentions, ce n'était pas la mission confiée par le conseil des Clans : on m'avait demandé de prendre état de la situation pour le bien de la collectivité de Ponik. Si mes recherches du lendemain ne portaient pas leurs fruits, j'allais devoir recadrer mes priorités.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Malgré l'heure tardive, ou plutôt en raison de l'heure tardive, plus d'une douzaine de voitures s'alignaient dans le stationnement de la microbrasserie. À l'intérieur, le brouhaha des discussions et de la musique d'ambiance animaient la salle à manger. Derrière le comptoir, Émilie sourcilla en nous reconnaissant. L'hôtesse la prit de vitesse et vint nous accueillir. Je répondis à sa salutation avec une grimace d'excuse :

- Nous devons voir Phil à nouveau.
- Il est en cuisine, intervint Émilie. Donnez-moi deux minutes.

Le démon d'ombres mit un peu plus longtemps que les deux minutes promises par Émilie avant de passer la porte à battant. Son expression pincée ne présageait rien de bon. Une fois de plus, il nous signala de le suivre à l'étage. Les mains sur les hanches, il pivota face à nous depuis le centre de la pièce. Je poursuivis ma route jusqu'à son pupitre où je vidai le contenu de mon sac, prenant bien soin d'étaler les cartes, les feuilles et le registre. Lorsque je me tournai vers Phil, son attitude était passée d'agressive à méfiante, les bras croisés. Je pointai les documents :

– J'aime bien les devinettes et les charades, mais ça n'est amusant que lorsqu'on a tous les indices pour réussir.

Il s'approcha avec précaution et la compréhension traversa son regard.

– Ah, en effet, je vois d'où vient votre frustration. Ponik est légalement aveugle. Il perçoit quand même les ombres en présence de lumière vive, mais sans plus.

– Il a dessiné mon portrait et il l'a daté du siècle dernier, contrai-je.

– Sa vision s'est détériorée il y a une cinquantaine d'années, expliqua-t-il.

Zacharie lui servit un regard lourd de menaces. J'espérais que ce serait juste assez pour obliger Phil à coopérer, et pas trop pour nous le mettre à dos. Sa voix me rappelait le roulement du tonnerre lorsqu'il s'adressa au démon d'ombres :

– Pourquoi personne ne nous en a parlé?

Phil grimaça en réponse.

– C’est le sujet qui fâche; on évite d’en parler à moins que Ponik le fasse en premier. Il se débrouille grâce à une sorte d’écholocalisation magique. On en vient presque à l’oublier.

Je pouvais entendre mes dents grincer sous le coup de la frustration. Que le sujet soit délicat à aborder en la présence du monstre lacustre était une chose, mais le passer sous silence alors que nous étions à sa recherche? Déterminée à obtenir des réponses, je pointai les documents.

– Pour rattraper cette omission, je suggère que tu nous aides à déchiffrer les textes.

Il se frotta le visage, les épaules affaissées.

– C’est le chaos en cuisine...

Zacharie se pencha vers lui.

– Ce ne sera rien en comparaison du chaos à venir si nous ne retrouvons pas Ponik.

Avec un soupir, Phil se laissa tomber dans sa chaise de bureau. Je saisis une feuille blanche et un crayon pour retranscrire au fur et à mesure.

Une heure plus tard, j’avais les doigts courbaturés et plus de questions encore qu’à mon arrivée. Phil avait été appelé en bas pour une urgence et nous avions convenu d’arrêter là pour ce soir. Tandis que Zacharie manœuvrait le pick-up en direction du chalet, j’étudiai le résultat de mon travail à la lumière de mon smartphone.

– Ses notes concernent plusieurs des lacs inscrits au registre, remarquai-je.

– Tu penses qu’il voulait agrandir son territoire? Phil parlait plutôt de chercher une compagne.

– S’il prévoyait de diviser son attention entre plusieurs plans d’eau, c’est possible qu’un des membres de sa collectivité l’ait mal pris. On pourrait être face à une mutinerie.

Je repassai le reste des notes, perplexe. Caddy, Cassie, Chessie. Ceux qui avaient eu la tâche de baptiser les monstres lacustres manquaient terriblement de variété.

– J’ai plutôt l’impression qu’on a affaire à une opération de *speed dating* version monstre lacustre, rouspétai-je.

Zacharie étouffa un rire tandis que je replaçai les feuilles dans mon sac, préférant attendre d’être convenablement installée pour poursuivre. Le silence régnait dans le pick-up et l’obscurité enveloppait les environs. De la lumière au poste d’accueil du complexe plein air perçait la nuit malgré l’heure plus que tardive. Une silhouette se détacha de l’obscurité dans le stationnement et je me penchai au-dessus de la console centrale pour mieux voir. Je connaissais cet homme.

– Arrête-toi!

Zacharie obtempéra d’un mouvement fluide et tourna dans l’entrée du poste d’accueil. Dès que le véhicule s’immobilisa, j’eus la confirmation que cette rencontre ne relevait pas de la coïncidence. L’homme approcha du côté conducteur, les mains dans les poches. Un chapeau de pêcheur trônait sur sa tête, dévoilant ses oreilles, choix incongru en cette saison. Après un coup d’œil indécis dans ma direction, Zacharie abaissa sa vitre.

– Memphré, saluai-je le nouveau venu.

Sa moustache se retroussa à son sourire.

– Mademoiselle Cormoran, monsieur Morgan. Quelle surprise de vous trouver ici!

Je haussai les sourcils.

– Vraiment?

Il s’esclaffa et agita une main entre nous.

– Disons que je ne vous ai pas trouvé à l’endroit attendu, d’où mon étonnement, mais j’étais effectivement à votre recherche.

– Un autre qui joue sur les mots, marmonna Zacharie.

Je me mordis les lèvres pour ne pas sourire avant de reporter mon attention sur le monstre lacustre.

– C’est plutôt moi qui devrais être surprise. Christian vous pensait dans la région de Montréal.

Il écarta les bras avec un air entendu.

– Me voilà. On m’a dit que vous avez mené votre petite enquête. J’avoue que la disparition de mon vieil ami me préoccupe. Que diriez-vous si nous échangeons quelques histoires, dans un esprit de collaboration?

Zacharie tourna la tête vers moi et je croisai son regard. Difficile de louter son scepticisme. Surtout en sachant qu’il aurait préféré me ramener à Québec, si la décision lui revenait. Memphré proposait peut-être son aide de bonne foi, mais je m’attendais à ce qu’il soit aussi difficile à saisir qu’une anguille. Cependant, vu notre manque de pistes sérieuses, je n’étais pas en position de refuser son offre.

– Nous nous apprêtons à retourner à notre chalet pour la nuit. Vous pourriez venir prendre un thé? suggérai-je.

Son visage s’éclaira d’une joie enfantine.

– Excellente idée. Ça vous embête si je monte?

Il pointa la porte de la cabine arrière du pick-up. Mon regard survola le stationnement. Aucun autre véhicule ne s’y trouvait. Comment Memphré était-il arrivé jusqu’ici? Certainement pas à pied. Zacharie déverrouilla les portes et notre passager prit place derrière nous. Zacharie ne perdit pas de temps à nous ramener au chalet.

Une fois à l’intérieur, je mis l’eau à bouillir tandis que Zacharie ravivait le feu. Memphré fit le tour de la pièce à vivre (ce qui lui prit moins d’une minute) puis il s’assit, les coudes sur la table et les doigts croisés sous son menton. Je préparai les tasses et étouffai un bâillement en les disposant devant nos places respectives. Je regrettais déjà de l’avoir invité à cette heure. Il étudia sa tasse d’œil critique.

– Vous n’avez rien de plus fort?

À mon clignement d’yeux interdit, il haussa les épaules et souffla sur le liquide brûlant.

– Soixante ans, dit Zacharie en nous rejoignant.

Notre visiteur arqua un unique sourcil à cette étrange déclaration.

– Les mentions du monstre du lac Memphrémagog précèdent celles du lac Pohénégamook de soixante ans, précisa Zacharie.

– Champi nous devance de deux cents ans. Les Abénakis parlaient déjà de lui avant la colonisation, précisa Memphré. Mais les humains ne

voient que ce qui les arrange. Nous appartenons tous les trois à la même couvée.

Ma tasse resta suspendue entre la table et mes lèvres. Couvée. Comme des œufs. Je n’y avais jamais réfléchi en long et en large, mais les monstres lacustres s’apparentaient à de grands reptiles.

– Vous êtes donc frères, et du même âge?

Memphré acquiesça avec un sourire en coin. Je songeai à nos trouvailles dans l’antre de Ponik.

– J’imagine que vous saviez pour sa cécité, avançai-je.

Son sourire se transforma en grimace.

– Il a mis son nez là où il n’aurait pas dû. Je crois que c’est arrivé lorsqu’il a essayé de briser un cercle de protection. Il était trop loin de son lac pour se prémunir du contrecoup, termina-t-il avec un haussement d’épaules fataliste.

Les doigts de Zacharie tambourinèrent sur la table un instant avant qu’il ne revienne sur l’hypothèse émise un peu plus tôt :

– Qu’est-ce qui pousserait l’un des vôtres à agrandir son territoire, à annexer d’autres lacs?

Memphré se figea quelques secondes avant d’abandonner sa pose pour se caler dans son siège, les bras croisés.

– Cette idée est tout à fait saugrenue. Il n’y a toujours eu qu’un lac pour un monstre. Nous ne pouvons pas cohabiter.

– Et une guerre de territoire? le relança Zacharie.

Il secoua la tête.

– Les monstres lacustres ne possèdent pas de pulsions belliqueuses. C’est d’ailleurs ce qui nous permet de gérer nos collectivités à l’insu des humains normaux : notre présence facilite la cohabitation des différentes races.

Je retournai ses paroles dans mon esprit, essayant de former un tout cohérent entre nos découvertes et ces informations.

– Nous avons discuté avec plusieurs membres de la collectivité de Ponik depuis ce matin, et je vois mal l’un des siens s’en prendre à lui. Nous

savons cependant qu'il y a un individu violent dans les parages : sa maison a été fouillée et un Maymaygwashi y a été assassiné.

La tristesse extirpa une grimace à Memphré.

– En l'absence de Ponik, la violence n'est pas exclue, mais puisqu'on cherche plutôt la cause de sa disparition, je suspecte une personne externe à la collectivité. Qu'est-ce qui vous a fait croire que Ponik lorgnait plus de territoires?

Je laissai Zacharie lui répondre :

– Selon les siens, il a modifié les amarres du lac. Il aurait été à la recherche d'une compagne, mais on a aussi trouvé des notes d'après lesquelles il s'intéressait à plusieurs lacs.

Memphré tapota ses lèvres avec un doigt. Avec le chapeau de pêche qu'il n'avait toujours pas retiré, j'avais un mal fou à le prendre au sérieux. Je ne serais qu'à moitié surprise s'il rejetait la faute sur le dos des extra-terrestres ou d'un complot international.

– Vous ne posez pas les bonnes questions, les enfants.

Tous mes muscles se crispèrent à son ton. Je ne jouais jamais la carte de l'âge, surtout pour éviter d'attirer l'attention, mais aussi parce que selon mon expérience, l'accumulation des années ne garantissait pas la sagesse. À son regard orageux, Zacharie n'appréciait pas plus la condescendance du monstre lacustre.

– Quelle question devrions-nous poser? demanda-t-il entre ses dents.

Memphré lui servit un sourire éclatant, loin d'être troublé par l'humeur de son interlocuteur.

– Jusqu'où Ponik serait-il prêt à aller pour obtenir une descendance?

Je pinçai les lèvres et attendis qu'il réponde à sa propre question, mais il continuait de nous étudier avec cet air bonasse. Ce fut mon tour de parler avec les dents serrées :

– Dites-nous, jusqu'où Ponik serait-il prêt à aller pour obtenir une descendance?

Il écarta les mains.

– C’est une excellente question.

Il agita les sourcils de manière suggestive. Incrédule, j’attendis qu’il développe, mais non, il se contenta d’observer notre réaction.

– Cette conversation ne nous avance en rien, remarquai-je d’un ton froid.

– Ah, vous sous-estimez la complexité de l’opération et des implications. Chambouler tout un écosystème pour trouver une partenaire? Ce n’est pas une décision prise à la légère. Son quotidien devait se résumer à gérer les retombées.

– Est-ce que ses recherches auraient pu lui mettre une de ces dames à dos? relança Zacharie.

L’idée que les femelles monstres lacustres soient l’équivalent surnaturel de la veuve noire ou de la mante religieuse me recouvrit les bras de chair de poule. Memphré inclina la tête de gauche à droite en considérant cette option.

– Ça me semble improbable. Déjà, s’il avait trouvé une candidate, j’en serais tombé en bas de ma chaise. Savez-vous quel était le taux de survie de notre progéniture à l’époque de ma naissance? Un œuf sur trois. Ça relève du miracle que mes frères et moi ayons tous survécu à l’âge adulte.

Je plissai les yeux.

– À l’époque, répétais-je. Qu’en est-il aujourd’hui?

Son expression se fit chagrine.

– Un œuf sur quatre. En sachant qu’une femelle pond en moyenne deux œufs par couvée, vous venez de trouver la raison du déclin de notre population.

Il agita les mains dans les airs et haussa le ton.

– Si vous demandez à Ogopogo^[25], il vous dira qu’il s’agit d’autorégulation naturelle en raison du nombre de plans d’eau disponibles, mais j’ai la conviction que la propension des humains à polluer finira par nous tuer tous.

Je hochai la tête avec un soupir. La soirée était trop avancée pour que j'aie envie d'aborder ce débat, mais je n'allais pas nier que la qualité de l'eau payait le prix de l'industrialisation du dernier siècle. Je revins aux implications liées aux démarches de Ponik pour trouver une compagne. Peut-être qu'un autre mâle avait vu d'un mauvais œil ses démarches. Mon regard s'attarda sur l'allure de grand-père de Memphré. Rien à voir avec l'idée que je me faisais d'un séducteur. D'autre part, la jalousie entre frères n'avait rien d'une nouveauté; la Bible utilisait l'histoire d'Abel et Caïn pour nous mettre en garde contre cette force destructrice. Je décidai donc de tâter le terrain :

– Et vous? Aucun désir de procréation?

Il s'esclaffa et du thé déborda de sa tasse à son mouvement brusque.

– Qui dit que je n'ai pas déjà répondu à cet impératif biologique?

Il se leva sur cette déclaration obtuse.

– Je vais refaire un tour du lac, juste pour être sûr que tout le monde est en sécurité, puis je retourne à Magog. Ça brasse du côté de la frontière américaine et je ne veux pas laisser mes gens seuls plus que nécessaire. Appelez-moi si la situation s'envenime, et je verrai ce que je peux faire. Avec un peu de chance, Ponik réapparaîtra de lui-même.

Il déposa une carte de visite sur la table et se dirigea vers la porte. Zacharie le suivit et s'assura de verrouiller derrière lui. Un bâillement manqua me décrocher la mâchoire.

– Au lit, ordonna-t-il. On étudiera cette piste demain.

J'acquiesçai avant de placer nos tasses dans l'évier. La vaisselle sale attendrait à demain. Zacharie avait disparu dans la salle de bain, aussi en profitai-je pour enfiler mon pyjama, puis j'échangeai de place avec lui le temps de brosser mes dents. Zacharie était couché, les mains sous la tête, lorsque je montai à l'étage. J'éteignis la lumière et me glissai sous les draps.

Mon cœur papillonna dans ma poitrine. Je dormais déjà la veille au moment où il m'avait rejointe au lit. Entre ses aveux sur ma sécurité et l'épisode de la douche un peu plus tôt, je ne savais pas comment réagir. Faire comme si de rien n'était ne me ressemblait pas beaucoup. J'allais

ouvrir la bouche pour briser le silence lorsque ses bras m'attrapèrent par la taille. D'un geste fluide, il me retourna et plaqua mon dos contre son torse.

– J'ai juste besoin de savoir que tu es en sécurité, chuchota-t-il.

Son bras reposait sagement sur ma taille, sa main bien à plat à la hauteur de mon nombril. Et son bassin ne frôlait même pas mes fesses. La tension dans ma poitrine se dissipa et je relâchai mon souffle. C'était d'une part du soulagement, et d'autre part de la reconnaissance. Qu'il accepte de prendre notre temps, de ne pas bousculer notre relation. Je calai mon bras sur le sien et me laissai aller à la chaleur de son corps.

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Mon sommeil se ponctua de rêves agités. Je parcourrais une grotte obscure dans laquelle le son des vagues titillait mes oreilles sans jamais trouver leur origine. Un bruit me réveilla en sursaut. Je me redressai dans le lit, mais un bras autour de ma taille m'empêcha d'aller plus loin. Un bras bien défini, encore hâlé par les heures passées au soleil l'été dernier.

Le désir de laisser courir mes doigts jusqu'à la courbe de ses épaules me démangeait. Peut-être même écarter cette mèche de cheveux noirs qui lui tombait sur le front. Le visage de Zacharie était détendu, signe qu'il dormait toujours. Je me mordis les lèvres, prête à céder à la tentation lorsqu'une série de coups à la porte poussa Zacharie à ouvrir les yeux. Son bras se resserra autour de ma taille. Un frisson me traversa tout entière, et mes mains se refermèrent sur son avant-bras comme un noyé s'accroche à une bouée.

Son regard traça un parcours enflammé sur ma peau, jusqu'à ce que je sente le rouge me monter aux joues. Heureusement, j'avais dormi en pyjama, mais Zacharie avait juste enfilé un pantalon et la couverture avait glissé, dévoilant tout son torse. Un sourire étira le coin de ses lèvres et il ouvrit la bouche – probablement pour me faire rougir encore plus – lorsque les coups se répétèrent à la porte.

Ses sourcils se froncèrent et il jeta un regard assassin en direction du rez-de-chaussée. Il me relâcha avec un soupir, puis il roula hors du lit et enfila un t-shirt. Ce fut à mon tour de soupirer. J'aurais bien aimé savoir ce qu'il s'apprêtait à dire, mais d'un autre côté, cette interruption valait sans doute mieux pour nous. Ou du moins, j'essayais de m'en convaincre.

Je suivis Zacharie en bas et arrivai alors qu'il ouvrait la porte à Janie. Elle repoussa ses cheveux derrière son écharpe, soulignant le fait qu'elle avait pris le temps de coiffer la longue masse soyeuse en vagues stylisées. Son sourire était un brin trop jovial vu l'heure matinale. Je plissai les yeux. Elle avait aussi pris la peine de se maquiller.

– J'espère que je ne vous réveille pas. Voici un petit cadeau, avec nos compliments, dit-elle en tendant un panier à Zacharie. Que des produits locaux.

Elle se pencha avec un air conspirateur.

– C’est un nouvel ajout à nos services, et vous êtes les premiers à en profiter.

Zacharie étudia le panier avant de me le tendre à son tour. Je le saisis comme s’il s’agissait d’une bombe à retardement et le déposai sur la table.

– C’est une belle attention, la remercia Zacharie avec prudence.

– J’espère que vous avez aimé votre séjour, reprit-elle, insensible à la tension dans l’air. Vous devriez revenir durant la haute saison pour profiter de toutes nos installations.

Je retins une grimace à son enthousiasme. Je n’avais rien contre les gens matinaux. Je l’étais moi-même : j’adorais courir sur la grève au lever du soleil. Mon aversion pour elle n’avait rien de raisonné : malgré les excuses de Janie, je ne parvenais pas à passer par-dessus le fait qu’elle m’avait attaquée. Je m’apprêtais à la remercier et à lui souhaiter une bonne journée, lorsqu’elle étira le cou pour jeter un coup d’œil à la table de cuisine. Les cartes récupérées chez Ponik y occupaient tout l’espace, aux côtés du registre et de mes retranscriptions. Elle ouvrit de grands yeux.

– Avez-vous trouvé où se cache Ponik?

Zacharie hésita à lui répondre et elle en profita pour se faufiler à l’intérieur. Elle abandonna ses bottes sur le coin du tapis d’entrée puis elle se pencha au-dessus des cartes. Ses doigts glissèrent sur les embossures et un doute m’assaillit.

– Sais-tu lire le braille?

Elle acquiesça distraitement et attrapa les feuilles mobiles – les originales et non mes notes – pour les déchiffrer à leur tour.

– As-tu une idée de la raison pour laquelle il s’intéressait à ces lacs? demandai-je.

– Chacun de ces emplacements est occupé par des femelles, mais apparemment, l’une d’elles a retenu son attention.

Elle reporta son regard sur la carte de la région. J’échangeai un coup d’œil perplexe avec Zacharie.

– On sait qu’il cherchait une compagne, commençai-je.

– Ici! me coupa-t-elle.

Son doigt pointait un secteur tout près de la frontière, à une quinzaine de kilomètres de l'extrémité sud du lac.

– Qu'est-ce que qui se trouve là? demanda Zacharie en étudiant la carte.

– C'est une zone prisée par les chasseurs et ceux qui font de la randonnée en VTT. Un peu plus loin, il y a « le gros pin », qui attire beaucoup de touristes : l'arbre mesure près de quatre mètres de circonférence. Les sentiers sont quand même difficiles d'accès, et il y a un bon nombre de caches de chasseur.

Elle tapota une des feuilles mobiles et poursuivit :

– Il a indiqué un camp de chasse, avec une liste de matériel et une date d'arrivée. Ça remonterait environ au moment de sa disparition. Avec le nom de Cassie.

Après un regard entendu avec Zacharie, mon attention se reporta sur la carte. Les ramifications des sentiers se comptaient par dizaines, avec de nombreux culs-de-sac. Sans savoir si la carte était bel et bien à jour, nous pourrions passer des heures à chercher notre chemin. Je considérai Janie avec circonspection :

– Pourrais-tu nous guider jusqu'à cet endroit?

– Oui, mais je n'ai que le quad avec lequel je suis arrivée. On ne pourra pas y monter tous les trois.

Un sourire étira mes lèvres.

– Si un quad passe, alors j'imagine qu'un cheval aussi.

La perspective d'une course à bride abattue illumina le visage de Zacharie. Le même frisson impatient me parcourut. Si nous avions bien un point en commun, c'était notre passion pour la vitesse, synonyme de liberté. Le regard de Janie bondit entre nous, perplexe.

Zacharie sortit du chalet, pieds nus, et sauta en bas du perron. Un nuage de volutes grisâtre l'entoura et le contour de sa silhouette se métamorphosa en celle d'un puissant cheval. Sa robe noire luisait sous le soleil du matin, un contraste saisissant avec toute la blancheur environnante. Il piaffa tandis que j'enfilai mes bottes et mon manteau. Avec

le vent, la chevauchée risquait de frigorifier mes extrémités, je ne pouvais pas partir sans mitaines ni tuque.

Janie s'approcha du cheval avec une expression révérencieuse. Elle avait eu affaire à Zacharie sous sa forme de cheval-bâisseur la veille, lors de notre altercation. Toutefois, le voir en action ne se comparait pas au spectacle devant nous : sa silhouette évoquait la force jumelée à l'élégance. La brise agita sa longue crinière ondulée tandis que son souffle se condensait dans l'air froid. Les doigts de Janie s'étirèrent vers son front, mais Zacharie écarta la tête avec un renâchement indigné. Les lèvres de l'hybride se pincèrent alors qu'elle laissait retomber sa main. Un éclair de satisfaction me traversa, de savoir qu'il ne tolérait pas le contact de n'importe qui, mais je refoulai cette émotion bien vite, incertaine de vouloir explorer les implications sous-jacentes.

Je claquai la porte derrière moi puis Zacharie se positionna en parallèle du perron pour me faciliter l'accès. Je sautai sur son dos et empoignai sa crinière. À son tour, Janie enfourcha son quad après avoir mis son casque. Le moteur démarra dans un vrombissement sonore et elle prit les devants en direction de la route. Un fourmillement me traversa de la tête aux pieds, signe que le camouflage magique de Zacharie venait de nous faire disparaître aux yeux de tous. Le bout du nez du cheval trouva mon pied, son souffle chaud perceptible à travers de mon pantalon, comme pour me demander si j'étais prête, puis il bondit.

Chapitre 22

Le paysage défilait à toute vitesse et je me penchai sur l'encolure du cheval pour bloquer le vent qui me fouettait le visage. À l'intersection, Janie prit la direction du village, prenant soin de rouler sur l'accotement. Certaines municipalités toléraient les véhicules hors route à proximité des stations-service pour des raisons évidentes, mais rarement au cœur des agglomérations. Un peu avant d'entrer dans la partie la plus densément peuplée du village, elle tourna pour emprunter une série de petites rues jusqu'à atteindre une route secondaire. Zacharie la suivit à bonne distance, ses foulées régulières. Ses flancs se contractaient en rythme, sans effort. Même à vitesse maximale, le quad n'aurait pas réussi à le devancer.

Après quelques minutes, Janie bifurqua sur un chemin de gravier. Les champs et les maisonnettes laissèrent la place à une dense forêt. Dans certains secteurs, les arbres s'enguirlandaient de tubes bleus, passant d'un tronc à l'autre pour se rejoindre dans un circuit principal jusqu'à une cabane. Chaque érablière s'identifiait d'une pancarte avec le nom de famille des propriétaires. Les bâtiments se firent de plus en plus espacés et le chemin s'étrécit, balafre d'ornières. À en juger les autres traces de roues, seuls des camions utilitaires ou des quads empruntaient ce tronçon.

D'un embranchement à l'autre, nous nous éloignons toujours un peu plus de la civilisation. À ce stade, nous étions bel et bien sur un sentier forestier. Des pancartes annonçaient des chasseurs à l'affût et des planques se devinaient entre les branches des arbres. À certains endroits, Janie ralentit et contourna de gigantesques mares de boue. À une occasion, Zacharie sauta par-dessus un tronc d'arbre pour éviter une flaque suspecte, aussi méfiant que la majorité des équidés.

Sur notre gauche se profilait une zone coupée à blanc, un corridor bien droit, s'étendant d'un horizon à l'autre — quoiqu'en raison du terrain vallonné, notre ligne de mire restait limitée. Nous venions d'atteindre la frontière américaine.

Peu de temps après, Janie ralentit et s'engagea dans une nouvelle portion de sentier encore plus mal entretenue. Enfin, une cabane apparut entre les branches. Le revêtement avait connu de meilleurs jours et les fenêtres étaient si sales qu'elles paraissaient opaques. Une colonne pourrie

avait causé l'affaissement partiel du porche et de la lumière filtrait autour de la porte.

Janie arrêta le quad à une distance prudente. Je tapotai l'encolure de Zacharie pour lui demander de faire le tour de la cabane et il obtempéra. De chaque côté, la neige avait fondu à force d'être piétinée, révélant l'herbe abîmée. Les traces les plus récentes variaient en taille, signe qu'il s'agissait de l'œuvre de plusieurs individus.

Lorsque Zacharie frôla un taillis, un hululement brisa la tranquillité de la forêt. Ma monture fit volte-face et je me retins de justesse pour ne pas être éjectée. Une dizaine de créatures percèrent le couvert du sous-bois et nous encerclèrent. Elles arrivaient à peine aux genoux du cheval, et leur circonférence équivalait presque à leur hauteur. Leur teint verdâtre s'accompagnait d'une étrange chevelure mousseuse sur le dessus de la tête. Les larges crêtes de leur carapace qui dépassait de chaque côté les identifiaient sans aucun doute : des kappas.

Ces créatures aquatiques avaient la réputation d'être agressives et territoriales. Debout sur leurs pattes arrière, elles ressemblaient à un croisement entre une tortue et un lutin. Gourdin à la main, la ligne de petites créatures avançait vers nous, l'air empli de piaillage et d'appel au combat. Le kappa le plus près bondit en balançant son arme. Zacharie esquiva à temps, mais le déplacement le mit à portée d'un autre défenseur qui profita de l'occasion. Un coup de sabot partit en riposte et le kappa roula jusqu'au pied d'un arbre. Un cri de ralliement traversa le groupe et ils fondirent sur nous. Zacharie ne demanda pas son reste et s'élança au-dessus de leur charge. Le contrecoup de l'atterrissage manqua me projeter au sol. Au même moment, la porte de la cabane s'ouvrit et une silhouette féminine en sortit.

– Assez!

Les kappas sifflèrent de colère mais obéirent. Zacharie renâcla et mit encore un peu de distance entre eux et nous, avant de faire face à la nouvelle venue. Sa chevelure rouge attirait le regard, si flamboyante que la couleur n'aurait pas pu être naturelle chez un humain normal. Son physique rappelait celui des gymnastes, compact et musclé. Les pattes d'oie au coin de ses yeux donnaient l'impression qu'elle avait la cinquantaine bien entamée.

– Cassie? demandai-je.

Ses sourcils, aussi rouges que ses cheveux, se haussèrent de surprise.

– Et qui êtes-vous?

– Viviane Cormoran, et voici Zacharie, dis-je en tapotant l'épaule de ma monture. Le conseil des Clans nous a envoyés veiller sur la collectivité de Ponik en son absence.

Je tendis une main vers Janie, toujours debout à côté de son quad.

– Janie en fait partie et nous avons trouvé cet endroit grâce à son aide. Nous sommes à la recherche de Ponik.

Je me gardai de lui dire que le temps pressait, ne sachant pas trop quelle relation elle entretenait avec le monstre lacustre. Elle soupira, les poings sur les hanches.

– Il n'est pas ici. J'ai bien peur qu'il ne soit mort.

Sur ces paroles, elle s'écroula.

Chapitre 23

En voyant Cassie s'effondrer, les kappas hululèrent et se mirent à courir dans tous les sens. Zacharie tira au renard^[26] et je fus catapultée au sol. Par chance, j'atterris sur mes pieds et conservai mon équilibre par un miraculeux hasard, à quelques centimètres du borbier.

Entre-temps, Janie s'était ruée vers la femme et lui posait une série de questions. La voix de Cassie lui répondit, faible mais cohérente. Je me dépêchai de les rejoindre sur le perron, suivie par Zacharie qui avait repris forme humaine. Silencieux, les kappas s'étaient retirés sous le couvert de la forêt et nous observaient entre les branches.

Avec l'aide de Janie, Cassie reprit pied et nous invita à entrer dans la cabane. Zacharie referma la porte derrière nous et se posta à la fenêtre pour surveiller les environs. D'un regard, je fis le tour des lieux. Le nombre de lits de camp et d'effets personnels laissait penser qu'au moins deux individus dormaient ici, même si l'autre occupant manquait à l'appel.

Une fois tout le monde assis sur une chaise, une caisse ou un coin de lit, je me permis d'étudier Cassie. Sous le coup de son malaise, son teint avait pâli de plusieurs tons, mettant en relief des marbrures rosées plutôt inquiétantes sur sa peau. Janie dénicha un verre qu'elle remplit à l'aide d'un bidon d'eau. Entre les conditions de vie misérables et la santé défaillante de Cassie, le pire scénario s'imposa dans mon esprit :

– Es-tu retenue ici contre ton gré?

Cassie remercia Janie lorsque celle-ci lui tendit le verre d'eau. Après une première gorgée, elle me répondit avec une grimace :

– Non, même si je ne pensais pas que mon séjour s'éterniserait de la sorte. C'était l'idée de Ponik.

Janie plissa les yeux.

– Si tu es bien Cassie, alors tu viens de la baie de Casco, dans l'État du Maine. Tu es loin de chez toi, commenta-t-elle.

Je fouillai ma mémoire, mais je ne me souvenais pas de toute l'information contenue dans les notes de Ponik traduites par Phil. Ce qui ne semblait pas être le cas de Zacharie :

– Ta dernière apparition remonte à plus de cinquante ans. As-tu quitté ton plan d'eau depuis tout ce temps?

Elle soupira, les yeux sur son verre.

– C'est un peu compliqué. Je vis dans la clandestinité depuis longtemps. Avez-vous déjà entendu parler du Piasa?

Mon regard croisa celui de Zacharie et je secouai la tête. Je sortis mon smartphone, prête à faire une recherche, mais le logo des données s'y affichait en rouge, signe qu'il n'y avait aucun réseau dans le secteur. Devant notre silence, Cassie reprit :

– Les peintures murales du fleuve Mississippi qui le dépeignent ont été modifiées par les explorateurs, pour lui ajouter des ailes, et il a été associé à l'oiseau-tonnerre, mais c'est une erreur. Il s'agit d'un serpent d'eau. Encore là, le nom laisse à désirer, car il possède des pattes.

Janie s'agita sur son siège.

– C'est le plus ancien monstre du continent, dit-elle. On ne parle pas en termes de siècles, mais de millénaire.

De mémoire, le Mississippi traversait la partie centrale des États-Unis, tandis que la baie de Casco se trouvait sur la côte Est. La distance entre les deux devait représenter pas loin de 2 000 kilomètres.

– Quel est le lien entre ta « disparition » et le Piasa? demandai-je.

– Le Piasa ne réfléchit pas comme vous et moi, répondit Cassie. La dernière fois que ma route a croisé la sienne, son comportement tenait plus de la bête que de l'homme. Il a toujours eu un penchant pour la chair humaine, mais au cours du dernier siècle, il est devenu cannibale.

Je clignai des yeux, incrédule.

– Il mange d'autres monstres lacustres, précisai-je.

Au hochement de tête de Cassie, un frisson d'horreur me parcourut tout entière. La grimace de Zacharie fit écho à ma réaction. Cassie secoua la tête avec un air défait.

– À force de le fuir, mes forces se sont amenuisées. Je n'arrive pas à passer assez de temps dans la baie de Casco pour me remettre sur pied. J'ai développé...

Elle tendit les bras devant elle puis les frictionna avec un rictus dégoûté.

– Je suis infestée d’acariens. Comme un banal reptile.

Je ne comprenais pas les implications de cette condition, mais le regard horrifié et le mouvement de recul de Janie en disaient long. Cassie secoua la tête.

– Ne vous en faites pas, je ne suis pas contagieuse sous ma forme humaine. Sauf que plus je passe de temps hors de l’eau, plus ma condition se dégrade.

Janie fronça les sourcils.

– As-tu essayé les remèdes modernes contre les acariens? Il existe des produits qu’on peut frotter sur les écailles...

Cassie acquiesça, les lèvres pincées.

– Oui, mais tout comme je ne suis pas contagieuse en humaine, je ne peux pas être soignée sous cette forme. Avec l’aide de Ponik, j’ai essayé de me traiter, sans succès. Il devait aller chez le fabricant pour obtenir la quantité requise pour me traiter sous ma forme lacustre.

– Sauf qu’il n’est pas revenu, terminai-je.

Memphré avait donc tort, et son frère avait bel et bien trouvé une femelle. Entre les problèmes de santé de Cassie et le monstre cannibale à ses trousses, ses projets de descendance avaient dû être relégués au second plan.

– Depuis combien de temps vis-tu dans ces conditions? demandai-je en désignant la cabane de la main.

– Quelques semaines, grimaça Cassie. Je me cachai dans un lac du nord du Maine lorsque Ponik m’a trouvé. Avec toutes ces relocalisations, les kappas sont devenus beaucoup plus agressifs et ils s’en sont pris à une dryade. La pauvre ne savait pas trop comment s’y prendre et elle a contacté Ponik. J’étais trop faible pour me sauver. Même s’il ne parvient pas à me fournir de remède, je lui suis reconnaissante d’avoir pris sous son aile ce qu’il reste de ma collectivité.

Sa résignation me comprima la poitrine. Tout en réfléchissant, je frottai mes paumes sur mon pantalon. L’ajout de Cassie et du danger qu’elle

courrait complexifier la situation : il ne s'agissait plus seulement de surveiller la collectivité de Ponik en attendant son retour. La menace du Piasa affectait tous les monstres lacustres, et les probabilités que Ponik compte déjà parmi ses victimes me semblaient élevées.

– Est-ce que Ponik savait pour le Piasa?

Cassie acquiesça.

– Il était au courant lorsqu'il m'a contacté la première fois. Il m'a offert de l'aide pour me relocaliser avec ma collectivité, mais il ignorait mon état de santé.

– S'il savait pour le Piasa, est-ce la raison pour laquelle il tenait un registre? dis-je en réfléchissant à voix haute. Peut-être qu'il essayait de retracer les déplacements du Piasa dans l'espoir de sauver sa prochaine victime.

Janie croisa les bras.

– Pourquoi n'a-t-il pas demandé assistance directement au conseil des Clans? S'ils sont prêts à envoyer des gens pour résoudre sa disparition, ils auraient sûrement accepté de l'aider avec le Piasa.

Les traits de Zacharie se crispèrent, trahissant son opinion peu charitable au sujet des Clans. Ponik avait-il gardé le conseil dans l'ignorance à dessein? Peut-être qu'il savait déjà qu'il n'obtiendrait pas d'aide de leur part. Après tout, le Piasa était originaire des États-Unis, et même si les frontières restaient humaines et non surnaturelles, l'administration freinait toute initiative de ce genre.

Ou alors Ponik avait approché un des membres du conseil, mais ce dernier avait enterré la demande, auquel cas nous avons peut-être été lancés sur une fausse piste par exprès. Je massai mes tempes dans l'espoir de calmer les théories du complot qui se multipliaient dans mon esprit. Après une bonne inspiration, je remis de l'ordre dans mes idées et reportai mon attention sur Cassie.

– Peux-tu encore tenir quelques jours? Je vais contacter une personne de confiance au sein du conseil pour clarifier certains détails. Ensuite, je retournerai fouiller dans les documents de Ponik pour voir si je peux remonter la trace de ses recherches, maintenant que je comprends

mieux ses démarches. Avec un peu de chance, on trouvera à quel fournisseur il planifiait faire appel.

L'autre option, que je n'osais mentionner à voix haute, serait de retracer les déplacements du Piasa, dans l'optique où Ponik aurait croisé sa route. Avec toutes les conséquences implicites à ce scénario, je préférerais ne pas m'y attarder. Cassie haussa les épaules en réponse à ma question.

– À ce stade, je peux bien attendre encore un peu, mais je vais préparer ma collectivité à quitter la région. En l'absence de Ponik, je dois trouver un autre moyen de me soigner.

Avant d'analyser la sagesse de mon idée, je lui suggérai une alternative :

– As-tu testé la guérison magique? En tant qu'océanide, je suis en mesure de guérir et purifier.

Son expression devint songeuse :

– J'ai essayé des amulettes et des potions, mais je n'ai laissé personne m'approcher, jusqu'à maintenant. Avec la menace du Piasa...

Je lui offris un sourire neutre, pour éviter de lui forcer la main.

– Repose-toi et réfléchis-y.

Elle me remercia puis je sortis de la cabane, suivie de Zacharie et Janie. Les kappas n'étaient nulle part en vue, mais je ne doutais pas que nous étions épiés. Une fois à bonne distance de la cabane, Janie grimaça.

– C'est pire – et bien plus compliqué – que je ne me l'étais imaginé.

– Au moins, on sait maintenant pourquoi Ponik est parti, dis-je en me tournant vers Zacharie.

– Si le Maymaygwashi qu'on a trouvé dans la maison de Ponik est l'œuvre du Piasa, alors le danger est peut-être plus imminent qu'on ne le croit.

Un frisson me traversa à ce sombre rappel. L'idée de me retrouver nez à nez avec un monstre cannibale ne me disait rien qui vaille. Nous allions avoir besoin de renforts, mais sans preuve solide, le conseil des

Clans resterait passif. Nous devions mettre la main sur Ponik, ou au moins son corps, avant qu'il ne soit trop tard pour Cassie.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

Avec une bonne inspiration, je repoussai mes craintes et reportai mon attention sur Janie.

– Si tu veux bien jouer les interprètes encore un peu, j’aimerais retourner dans l’antre de Ponik.

Elle secoua la tête.

– J’ignore son emplacement.

Puisque Zacharie ne pourrait pas lui servir de guide une fois camouflé, je lui donnai les indications jusqu’au golf, là où nous pourrions nous rejoindre sans risquer d’attirer la curiosité des humains. Elle démarra le quad tandis que Zacharie reprenait sa forme équine. Je sautai sur son dos et au bout de quelques foulées, le picotement habituel du camouflage magique me recouvrit. Zacharie resta derrière le quad, au cas où.

Je me laissai bercer par la cadence du cheval tout en passant en revue les informations révélées par Cassie. La situation dans laquelle elle se trouvait venait appuyer mon idée que le conseil des Clans n’offrait pas une meilleure alternative que le règne du Roi-Mage. Trop de contraintes liaient les mains de ces structures gouvernantes pour être d’un réel soutien à ses membres les plus nécessiteux. En conséquence, Ponik avait pris l’initiative de régler le problème, peut-être au prix de sa propre vie.

Le soleil du midi se cachait derrière d’épais nuages gris et des frissons me parcouraient le corps lorsque notre destination se profila devant nous. Janie dissimula son quad dans un bosquet d’aulnes avant de nous rejoindre. Elle étudia l’ouverture de l’antre, minuscule en raison de l’illusion qui la masquait, et l’eau glacée du ruisseau. Je pouvais comprendre l’hésitation de Janie à mouiller ses bottes. Je ravalai ma méfiance habituelle – et peut-être aussi une part d’orgueil.

– Si tu ne veux pas passer dans l’eau, tu pourrais monter derrière moi.

Zacharie encensa de la tête pour signaler son accord. L’hybride approcha avec circonspection et je lui tendis le bras. Je l’aidai à prendre place derrière et je me mordis la langue lorsqu’elle m’attrapa par la taille. Si je pouvais raisonner son attaque de la veille, mon corps ne se rappelait que

trop bien de l'agression.

Heureusement, Zacharie ne perdit pas de temps pour se rendre à la paroi rocheuse et je me couchai sur son encolure, les yeux fermés. Derrière moi, Janie m'imita, sa tête appuyée contre mon dos. Avec l'aide de ma magie, je guidai Zacharie en pressant mes mollets sur ses flancs pour ajuster sa trajectoire.

Une fois au sec dans l'antre, Janie glissa au sol, et je suivis. Zacharie reprit sa forme humaine et se dirigea vers l'alcôve où se trouvait la table de travail. À mes côtés, Janie clignait des yeux, son attention rivée sur lui.

– Il est vraiment très..., commença-t-elle.

Son regard croisa le mien et elle s'interrompit. Je haussai un sourcil inquisiteur, mais elle toussota dans sa main avant de pivoter vers le reste de l'antre.

– Je n'ai jamais mis les pieds ici, dit-elle.

Je lui fis signe de me suivre jusqu'à l'alcôve où Zacharie disposait différents ouvrages. Remise de ses émotions, Janie se pencha au-dessus du premier document pour nous le traduire. Mon smartphone vibra dans ma poche et je m'excusai en reconnaissant le nom sur l'afficheur. Je m'éloignai dans un des coins détente et je me laissai tomber dans un fauteuil avant de répondre. La voix de Marie-Josephte me salua au bout de la ligne :

– Quelle est la situation à Pohénégamook?

– Mauvaise, avouai-je. Que sais-tu du Piasa?

Un silence accueillit ma question. J'entendis quelque chose tapoter, comme un crayon sur une feuille.

– Le monstre du Mississippi? Rien de plus que le folklore général. Pourquoi?

Je lui expliquai les accusations de Cassie au sujet de son possible cannibalisme et conclus :

– Je pense que Ponik s'est mis en tête de protéger les autres monstres lacustres, mais s'il est tombé nez à nez avec le Piasa, le pire est à craindre.

– S’il était resté sagement au bord de son lac, j’avoue que je ne me serais pas inquiétée. Après tout, c’est son lieu de pouvoir, l’endroit où sa magie est la plus forte. Mais s’il a quitté la région pour le confronter, les paris sont ouverts.

Mes épaules s’affaissèrent alors que Marie-Josephte confirmait mes appréhensions.

– Les Faoladh parlent de contrôler les frontières, avec l’affluence de migrants et de réfugiés. Savent-ils si le Piasa est déjà en sol canadien?

– Vu sa forme reptilienne et aquatique, je doute qu’il emprunte les douanes pour traverser. Le nombre de lacs et de cours d’eau qui chevauchent les lignes est trop grand. Je vais passer le mot à Memphré et Champi pour qu’ils redoublent de prudence, mais j’ai peu d’espoir que les canaux officiels soient utiles dans ce cas-ci.

Zacharie apparut entre deux étagères et agita une feuille. Je levai un doigt pour le faire patienter et conclus avec Marie-Josephte :

– Nous allons explorer la piste du Piasa dans la mesure du possible. Je te tiens au courant si jamais nos recherches nous obligent à quitter la région.

Elle me remercia et raccrocha. J’eus un pincement au cœur à l’idée de repousser mon retour au manoir encore quelques jours, une première pour moi, après toutes ces années passées sur la route. Toutefois, je ne pouvais pas abandonner Cassie à son sort. Je rejoignis Zacharie et Janie pour étudier la feuille qu’il tenait.

– Si je comprends bien son système de prise de notes, dit-il, les meurtres ont commencé à raison d’un par an, mais avec le temps, il y a de moins en moins de délais entre chaque crime. La dernière victime du Piasa serait Kispy, le monstre lacustre du fleuve Hudson.

Il me tendit son smartphone où s’affichait une carte de l’État de New York. L’extrémité du lac Champlain n’en était pas bien loin.

– À quand remonte l’information?

Janie pointa une ligne en braille :

– Un mois.

J'étudiai la carte encore une fois. Par les routes humaines, il fallait compter au moins 800 kilomètres, et sûrement moins en ligne droite, surtout si on ne se préoccupait pas des frontières.

– Vu le délai, le Piasa pourrait être n'importe où.

Le silence accueillit la déclaration de Zacharie. Janie s'éclaircit la gorge et tapota la feuille à nouveau.

– Ce qui est étrange, c'est qu'on pensait que Ponik s'intéressait aux femelles dans l'espoir de trouver une compagne, mais en fait, on dirait bien que ce sont les victimes de choix du Piasa.

Si les conclusions de Janie se révélaient justes, Champi et Memphré étaient hors de danger immédiat. Ce qui me soulageait, mais n'aidait en rien Cassie. Je me tapotai les lèvres.

– Pourquoi s'acharner sur les femelles? Et si le Piasa se cherchait aussi une compagne?

Janie grimaça et je haussai les épaules, à court d'idée pour justifier un féminicide des monstres lacustres.

– Cassie a mentionné qu'il s'agissait d'un serpent d'eau, mais qu'il s'apparente aux reptiles, reprit Zacharie. Peut-être qu'il cherche une femelle compatible et que chaque échec se solde par un meurtre.

Janie ouvrit de grands yeux effarés et je retroussai le nez, tout aussi troublée par ce scénario.

– C'est Cassie qui pourrait répondre à cette question, remarquai-je. Avez-vous trouvé quelque chose au sujet du médicament que Ponik cherchait pour la soigner?

Zacharie secoua la tête. Un grognement frustré m'échappa. Nous étions face à trop de possibilités, sans aucun indice pour nous permettre d'en écarter. Ponik était-il parti en quête d'un remède, ou avait-il essayé de remonter la piste du Piasa? En l'absence d'informations sur la première option, j'étais portée à croire qu'il avait promis un remède à Cassie pour la garder hors de danger, tandis qu'il allait affronter le monstre cannibale.

Le nombre de femelles lacustres toujours en vie tenait sur une main, limitant les choix du Piasa. Nous avons besoin de mieux comprendre

ses motivations pour déterminer s'il était resté dans la région à la recherche de Cassie, ou s'il avait plutôt jeté son dévolu sur une nouvelle victime.

– Je pense qu'on devrait retourner voir Cassie, conclus-je.

Mon estomac choisit ce moment pour gargouiller. Zacharie arqua un sourcil taquin.

– Manger d'abord, questionner ensuite.

Je posai une main sur mon cœur et une autre sur mon front, telle une dame défaillant devant son preux chevalier.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Après un arrêt en ville, Zacharie se métamorphosa à nouveau. Sa transformation prit plus de temps que les fois précédentes, signe que ces enchaînements de transition commençaient à lui en coûter. Lorsque je lui offris de récupérer le pick-up, il se contenta de renâcler et de m'inviter à prendre place sur son dos.

Malgré l'absence de soleil, la température avait grimpé de quelques degrés, et certaines ornières me semblaient plus vaseuses qu'à l'aller. Le passage du quad de Janie soulevait sa part d'éclats de boue et en conséquence Zacharie devait garder ses distances pour éviter que nous ne soyons arrosés.

À notre arrivée à la cabane, je sautai au sol et rejoignis Janie pour délester son quad de sa cargaison. Nous avons profité de notre passage à l'épicerie pour compléter les provisions de Cassie. Au-dessus des frondaisons, une bande de corneilles s'égaya dans un concert de croassements. La terre se mit à vibrer en rythme. Les arbres s'agitèrent de part et d'autre. Des écureuils fusèrent dans la clairière, suivis par une marmotte. Une biche bondit dans notre direction avant de nous apercevoir et bifurquer. Tous se sauvaient dans la même direction. Une série de craquements retentit alors que des troncs s'abattaient au sol. Dans le carnage d'éclats de bois, une forme apparut.

Je poussai un cri d'effroi lorsque je vis surgir une longue tête reptilienne aux naseaux effilés. Le monstre s'immobilisa à la limite de la clairière, la gueule béante. Sa dentition rappelait celle d'un crocodile, de même que son corps recouvert d'écailles. Ses membres étaient cependant plus longs, et d'étranges panaches ornaient sa tête.

La porte de la cabane s'ouvrit à la volée et Cassie sortit sur le porche. La consternation transforma mon repas en cailloux au fond de mon estomac : si la bête devant nous n'était pas Cassie, alors ce devait être le Piasa. Tandis que j'hésitais, il chargea Zacharie toujours sous sa forme de cheval. Ses longues mâchoires claquèrent à quelques centimètres de ses jambes. Le cheval-bâtisseur se cabra et lui assena un coup de sabot sur le museau. Le Piasa gronda puis recula de quelques pas avant de s'immobiliser. L'encolure arquée, le cheval ronfla en défi, toutes dents

sorties. L'horrible créature battit de la queue, fauchant les arbrisseaux à proximité.

De part et d'autre, les hululements des kappas s'élevèrent. Ils jaillirent des fourrés et sautèrent dans la mêlée. Le Piasa siffla de colère et tournoya d'un côté et de l'autre, la gueule grande ouverte. La rapidité des kappas jouait en leur faveur, mais le monstre n'en restait pas moins bien plus flexible qu'un crocodile ordinaire.

Un coup de fusil détonna au-dessus du chaos général, et le Piasa convulsa. Une longue estafilade rouge marquait son dos. Quatre tirs supplémentaires se succédèrent, mais le reptile se plaqua au sol. Il zigzagua vers la cabane avec une détermination renouvelée. Je suivis sa trajectoire des yeux. Sur le porche, Janie rechargeait une carabine à pompe, debout devant Cassie.

Alors que le Piasa allait les atteindre, Zacharie revint à la charge, détournant le monstre de sa cible. Il attaqua de ses sabots et de ses dents, mais les écailles résistaient à ses assauts. Le cheval esquivait chaque claquement de mâchoires avec une agilité impressionnante. Dès que l'opportunité se présentait, il assenait un coup de sabot sur le nez du reptile, le seul endroit sensible aux impacts – et accessible.

Je savais qu'une décharge électrique à la nuque restait le moyen le plus efficace pour maîtriser un crocodile. La cabane de Cassie possédait bien une petite génératrice, mais il me manquait le temps pour la transformer aux besoins de la cause. Un coup de carabine bien placé résoudrait aussi nos problèmes, mais la question de l'angle demeurerait hasardeuse.

Le Piasa restait campé sur sa position à claquer des dents. À ce rythme, Zacharie se fatiguerait bien avant lui. Il lui était cependant impossible d'abandonner son poste, au risque de laisser le champ libre au monstre pour massacrer Cassie.

Les kappas survivants se rallièrent, et une poignée d'entre eux sauta des branchages directement sur le dos du reptile. Le Piasa se contorsionna pour les désarçonner. Zacharie en profita et visa ses yeux. Avec une vitesse fulgurante, les mâchoires du reptile se refermèrent sur une des jambes du cheval et un craquement retentit. De l'autre sabot, Zacharie toucha sa cible. Avec un glapissement de douleur, le Piasa lâcha prise et recula.

Avant de sauter à nouveau, cette fois en direction des flancs de

Zacharie. Les crocs déchirèrent le cuir et un hennissement de souffrance me perça les tympans. Janie s'était déplacée pour trouver un meilleur angle et tira une autre salve. Le Piasa siffla puis délaissa sa proie inerte pour une nouvelle cible.

La consternation m'enserra la gorge. Pour un cheval, une jambe cassée signifiait bien souvent la mort. Une proie immobile était une proie facile. Selon la gravité de la fracture, je pourrais le soigner, mais encore fallait-il que je puisse le rejoindre. La clairière se dressait entre nous, et je devrais tourner le dos au Piasa pour l'atteindre.

Les kappas revinrent à l'assaut, ce qui donna une chance à Janie de recharger son fusil. Cassie se tenait toujours derrière elle, le teint d'une pâleur inquiétante. La panique montait dans ma poitrine comme une marée huileuse. Ma magie d'océanide ne m'était pas d'un grand secours non plus, loin de tout rivage, et aucune eau salée à portée.

Je me tournai vers la solution de dernier recours : le pouvoir obscur. Dans les circonstances, une illusion nous ferait gagner du temps, mais ça ne suffirait pas à remporter le combat. Transmuter un solide en eau pourrait fonctionner... Si je transformais assez de terre en eau, le sol deviendrait impraticable. Pour nous. Malgré qu'il soit un monstre lacustre, le Piasa ne rencontrait aucune difficulté à se mouvoir hors de l'eau. Les kappas peinaient à le tenir à distance et Janie manquerait bientôt de munitions. Plus loin, les flancs du cheval s'agitaient par saccade et je craignais que l'état de Zacharie ne se détériore au-delà de tout espoir.

Il ne me restait qu'une seule option. (En fait, deux, mais la dernière possibilité se révélerait catastrophique et je refusais de la considérer.) Je devrais répéter le tour de force exercé sur Fred à la poissonnerie, pour sublimer la volonté du Piasa.

Je fermai les yeux et réveillai le pouvoir obscur. Je l'attirai vers la surface et m'en drapai à la manière d'une cape. Sa noirceur cascada jusqu'à recouvrir mes pensées, mon corps et mon cœur. Les bras écartés, je lançai mes sens dans toutes les directions. La présence des différentes créatures s'illumina comme autant de points dans mon esprit.

« Non, pas eux » chuchotai-je au pouvoir obscur. « Seulement la bête. »

Les ténèbres se contorsionnèrent et je resserrai ma poigne. Devant mon refus, le pouvoir s'inclina et concentra son attention sur le Piasa. Soulagée, je repensai à la façon dont j'avais ordonné au Fossegrim de me répondre. Ma voix résonna dans la clairière :

– Regarde-moi, Piasa.

Le reptile frétilla d'une extrémité à l'autre. Au moins avait-il cessé son attaque. Janie recula, trébucha dans sa précipitation et courut vers le perron de la cabane. Ses réserves de munition devaient être à sec. Le Piasa tourna la tête avec lenteur vers moi, comme s'il résistait à ma commande. J'ouvris un peu plus les vannes du pouvoir obscur.

– Concentre-toi sur moi.

Les deux yeux ronds et noirs me vrillèrent sur place. J'étendis mon emprise au-dessus de lui à la manière de la marée qui balaie tout sur son passage. D'un mouvement fluide, il serpenta dans ma direction et je fis un effort pour respirer. Des tiraillements me parvenaient de chaque parcelle où ma magie touchait son corps. J'ignorai la sensation désagréable et me concentrai sur le monstre qui approchait. Et si je ne le contrôlais pas? Qu'arriverait-il s'il n'était poussé que par la curiosité?

– Arrête-toi.

Ses membres se figèrent et l'intensité de mon soulagement déclencha un bref étourdissement. Je tirai sur la connexion entre nous pour en tester la solidité. Un geyser jaillit dans mon esprit, la présence du Piasa froide contre la chaleur du pouvoir obscur. Des crocs invisibles se plantèrent dans les filaments de ma magie. Une vague glaciale me recouvrit et le monstre aspira ma force vitale.

Hors de question que Zacharie ait mis sa vie en danger pour rien.

Hors de question que cette affreuse bête cause ma perte.

Une détonation brisa le silence et un souffle d'air chaud me fouetta le visage. Mon énergie s'étendit autour de moi, comme elle l'avait fait chez la Dame blanche, face à Rioux. Deux ailes m'encadrèrent, déployées de chaque côté, semblables à celles du cormoran. J'amassai toute la puissance disponible et la canalisai vers le Piasa. La bourrasque le souleva du sol, et ses pattes pédalèrent dans le vide dans une vaine tentative de s'accrocher. Lorsqu'il retomba, j'ouvris la bouche sur une note cristalline, pareille à

celles que j'avais chantées toute mon enfance pour charmer les poissons et les oiseaux maritimes.

Le monstre dodelina de la tête et il s'accroupit au sol en signe de soumission. J'ignorais combien de temps il obéirait à mes ordres. Pouvais-je l'obliger à ne plus jamais persécuter ses semblables? Je ne me voyais pas tuer l'énorme bête. Je n'avais rien contre la légitime défense, mais un meurtre de sang-froid m'était inconcevable. Avec une bonne inspiration, j'empoignai mon courage à deux mains et appuyai de toutes mes forces sur la magie qui nous liait :

– Je t'interdis de chasser les monstres lacustres, à tout jamais. Je t'ordonne de retourner dans le fleuve Mississippi et d'y vivre paisiblement.

Une nouvelle déflagration me prit par surprise et me projeta au sol quelques mètres plus loin. Le souffle coupé, je me contorsionnai pour me relever le plus vite possible. Le lien forgé entre le monstre et moi avait disparu pour être remplacé par un réseau de fils chatoyants. Le Piasa siffla de colère et les lianes ensorcelées se resserrèrent autour de lui. J'envoyai le pouvoir obscur sonder cette apparition, mais il se buta à une surface lisse et imperméable. La sensation me rappela aussitôt une autre situation similaire : en octobre dernier, sur la grève, quand j'avais libéré un cheval-bâisseur d'une compulsion magique.

Mon hésitation suffit au Piasa pour lui permettre d'attaquer. Alors que la gueule béante fonçait droit sur moi, je déployai ma voix comme je ne l'avais pas fait depuis plus d'une centaine d'années. Je puisai dans les forces du pouvoir obscur à pleine main, à la manière d'un porte-voix, pour amplifier mon chant. Je devais à tout prix le libérer de cette compulsion, sans quoi il reviendrait sans cesse à la charge.

Le Piasa se heurta au récif invisible de ma magie. Son rugissement frustré secoua toute la forêt environnante. Les kappas survivants s'égayèrent et disparurent dans les fourrés. En périphérie de mon champ de vision, Janie tomba à la renverse. Je ne pouvais pas faiblir, pas même pour les épargner. Je modulai ma voix pour y infuser mon amour de la liberté, mon désir de sécurité, ma joie de vivre. Le Piasa se contorsionna au sol dans une cacophonie de grondements. Une lumière éclatante engloba le reptile avant d'exploser dans une onde de choc. Le souffle balaya la clairière et le pouvoir obscur l'absorba avec gloutonnerie.

Alors que le calme revenait, je clignai des yeux à la recherche du corps du Piasa. À la place du gigantesque reptile se trouvait un homme recroquevillé. La saleté recouvrait sa peau et ses cheveux d'un brun fade. Il roula, son corps agité de spasmes, juste à temps pour que le contenu de son estomac se répande au sol. Ses haut-le-cœur s'entrecoupaient de sanglots et de paroles inintelligibles.

J'hésitais à l'approcher. Jusqu'à ce que le pouvoir obscur attire mon attention de l'autre côté de la clairière. *Zacharie.*

OceanofPDF.com

Chapitre 26

Je traversai la clairière en courant et tombai à genoux aux côtés du cheval-bâisseur. Mes mains flottèrent au-dessus de sa jambe abîmée. La blancheur des os tranchait sur son poil noir. Ses flancs s'agitaient de sa respiration haletante et ses paupières papillonnaient, ses yeux révulsés. La culpabilité me recouvrit la langue d'un goût amer. Si je ne l'avais pas impliqué dans mes recherches, il n'aurait pas été blessé. Mais sans lui, c'est moi qui en aurais pâti.

Mon attention se tourna vers l'intérieur, vers le pouvoir obscur. Mes facultés de nymphe me permettaient de guérir les plaies bénignes, ce qui ne suffirait pas dans le cas présent. Je savais cependant que le pouvoir obscur possédait des capacités bien plus vastes. Grâce à son aide, j'avais débarrassé un manitou d'impuretés qui menaçaient sa survie. Dans ce cas-ci, j'espérais de tout cœur qu'il amplifie mes capacités de guérison.

Je fermai les yeux, les mains tendues au-dessus du poitrail du cheval-bâisseur. Le pouvoir obscur répondit à mon appel avec avidité. Libérer le Piasa n'avait pas suffi à épuiser ses ressources et il n'était que trop content de se dépenser à nouveau. D'autant que son affection pour Zacharie me faisait l'effet d'un chat qui frôlerait mes jambes. Je le poussai en direction du cheval-bâisseur, lui enjoignant de se mettre à l'œuvre sur ses lésions.

Une vague sombre prit naissance dans ma poitrine et se déversa de mes mains vers Zacharie. Ma conscience s'éparpilla dans chacun de ses membres tandis que les chairs se ressoudaient. L'os du canon craqua pour reprendre sa place. Les épanchements de sang se résorbèrent et les hématomes disparurent. Une peau neuve se forma sur les blessures jusqu'à ne laisser que des marques rosées.

Le pouvoir obscur ondula une dernière fois avant de revenir vers moi. Ma poitrine se contracta, incapable d'inspirer avec toute cette pression. Comme si le pouvoir obscur était trop vaste pour être contenu dans mon corps.

– Impressionnant, dit la voix de Cassie derrière moi.

Je me rassis sur mes talons et me tournai vers elle. Son expression prudente me rendit méfiante. En tant que monstre lacustre, elle devait être familière avec les facultés et les limitations des nymphes. Elle réalisait

sûrement l'aspect inhabituel de mes aptitudes. Le grondement d'un kappa m'incita à baisser les yeux. Ils avaient approché leurs blessés. L'un d'eux s'avança et me désigna de son gourdin avant de le secouer vers ses semblables mal en point. Je lançai un coup d'œil hésitant à Cassie, et elle hocha la tête en guise de permission.

Avant de me relever, je posai ma main sur la joue du cheval. Son souffle paisible souleva ses naseaux et je fus rassurée par la stabilité de son état. Ses paupières closes laissaient deviner le mouvement de ses yeux, mais on aurait dit un sommeil agité plutôt que des convulsions. Je reportai mon attention sur les kappas et passai les mains de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils soient tous remis.

Lorsque le dernier s'éloigna, je peinais à respirer. Un étourdissement me gagna et je tendis une main pour conserver mon équilibre. Le pouvoir obscur s'enroula sur lui-même et reprit sa place au creux de mon ventre. Un soupir de soulagement me quitta. Je n'avais plus l'énergie de le maîtriser.

Derrière moi, un grognement signala le réveil du cheval-bâisseur. Je me tournai et le vis se remettre sur pied. J'inspectai sa jambe avec appréhension, mais sa mobilité ne semblait pas affectée. Il s'ébroua tout entier, puis il vint me pousser du bout du nez. J'attrapai sa tête à pleins bras et collai mon front sur son chanfrein.

– Merci d'avoir détourné l'attention du monstre. Je suis désolée que tu aies été blessé.

Cassie apparut dans ma vision périphérique, accompagnée de Janie, et je relâchai le cheval.

– C'est à moi de vous remercier. Vous avez risqué vos vies pour moi.

Mon regard atterrit sur la forme humaine du Piasa. Il reposait sur le dos, les bras étendus. Le cillement de ses paupières et le mouvement de sa cage thoracique me confirmaient qu'il était en vie, même s'il ne semblait pas pressé de se relever.

– Ponik manque toujours à l'appel, mais au moins tu pourras abandonner la clandestinité, commenta Janie.

Cassie acquiesça avec un sourire pincé. Je me dirigeai vers le Piasa et m'agenouillai à une distance sécuritaire. Il tourna la tête vers moi, ses yeux turquoise offrant un contraste avec son état général dépenaillé.

– Est-ce que ça va?

Un rire lui échappa avant qu'une quinte de toux l'interrompe. Il agita une main mollement.

– J'imagine que je vais survivre.

Son regard retourna sur les frondaisons et il sembla se perdre dans ses pensées.

– J'ai brisé la compulsion qui te gardait prisonnier, le ramenai-je au présent. Sais-tu qui te l'a imposée?

Ses paupières clignèrent à plusieurs reprises avant qu'il ne porte son attention sur moi.

– On l'appelle le Sorcier Gamache.

Il redevint silencieux, et la pause s'éternisa. J'allais le relancer lorsqu'il parla de lui-même :

– Il est venu me voir un jour pour me demander de rallier les monstres lacustres à sa cause. Quand j'ai refusé d'être sa marionnette, il m'a dérobé ma volonté. Il m'a condamné à désirer une progéniture, mais à détruire le moyen d'y arriver.

Avec un grognement, il se redressa. Son attention se porta sur Cassie, debout entre Janie et le cheval-bâisseur.

– Je suis désolé. Tellement désolé.

Cassie inspira un bon coup puis elle inclina la tête dans sa direction.

– Si le Sorcier Gamache t'a imposé cette compulsion, alors c'est à lui de répondre de ces crimes.

Je frottai mes paumes sur mon pantalon pour mieux réfléchir. Au cours des derniers mois, j'avais rencontré deux autres personnes victimes de compulsion : Xavier le cheval-bâisseur et Rioux, le trouveur. Et voici que je croisais la route d'un troisième individu affligé de la même manière. L'instinct me poussait à tisser des liens entre ces occurrences.

– Tu as parlé de sa cause, repris-je. Te souviens-tu des détails?

Le Piasa s’essuya le visage, étalant un peu plus de boue sur ses joues. Il jeta un regard consterné sur ses paumes avant de me répondre.

– Les années et la colère ont gommé mes souvenirs, sans compter que je lui ai signifié mon refus bien avant qu’il ne termine son laïus. Pour le peu que j’ai retenu, il voulait créer un territoire contrôlé par les créatures surnaturelles. Selon lui, il y avait deux options : rallier tout le monde sous la même bannière de leur pleine volonté, ou briser les liens existants jusqu’à ce qu’il n’y ait que lui comme vainqueur sur l’échiquier.

J’écoutai ses explications avec consternation. Une émotion identique se lisait sur les visages de Cassie et Janie. Si j’interprétais avec justesse les piaffements nerveux de Zacharie, il n’aimait pas ce qu’il entendait non plus. Le Piasa secoua la tête.

– À ma défense, je le pensais fou. Mais après tout ce temps passé à servir d’instrument à son plan dément, je ne sais plus si je dois le craindre ou l’admirer.

– Notre liberté est bien trop précieuse pour la déposer aux pieds d’un seul homme.

Ma déclaration obtint un concert d’acquiescements.

– En attendant qu’on se penche sur le cas du Sorcier Gamache, je suggère de te ramener au village, ajoutai-je. Après une douche et un repas, on pourra démêler tout ça.

Janie me rejoignit et attrapa un bras du Piasa tandis que je saisisais l’autre. Soudain, les kappas agitèrent leurs gourdins en direction de l’orée du bois. Le soleil de l’après-midi frôlait la cime des arbres à l’ouest, plongeant la moitié de la clairière dans la pénombre. Des ombres se mouvèrent entre les troncs, mais je ne distinguais rien.

Je sursautai au cri de Cassie et pivotai dans sa direction. Elle se tenait, figée, les mains levées. Derrière elle, Phil pressait le canon d’un fusil contre sa tête.

Chapitre 27

Le démon d'ombres poussa Cassie pour l'obliger à s'éloigner du cheval-bâtesseur, lui permettant de nous avoir tous dans son champ de vision.

– J'espère que vous êtes fiers de vous, lança-t-il d'une voix méprisante. Vous venez de gâcher mes efforts des cinquante dernières années.

L'exclamation outrée de Janie m'incita à détourner le regard une fraction de seconde vers elle, et Phil en profita pour faire tomber Cassie à genoux. Elle étouffa une plainte et vacilla malgré la poigne de Phil sur son épaule. La pauvre ne serait pas en état de le désarmer; il fallait trouver le moyen d'intervenir sans qu'elle ne prenne une balle perdue. Zacharie piétina, l'encolure ronde et les naseaux dilatés. Phil secoua la tête à son intention :

– Tu te métamorphoses, et je tire.

Son attention se porta sur Janie, le Piasa et moi. Une grimace de dégoût tordit ses lèvres.

– On aurait été en droit de croire que le plus imminent monstre lacustre ne se laisserait pas arrêter par une océanide. Ça doit bien être la première fois que le conseil des Clans vise juste.

J'écartai les mains en signe de reddition.

– Baisse ton arme, Phil. J'ai détruit la compulsion qui poussait le Piasa à s'en prendre à ses semblables. Le lac est en sécurité, et nous allons pouvoir concentrer nos efforts à retrouver Ponik.

Il éclata d'un rire sans joie.

– Mon père disait toujours que si on veut que quelque chose soit bien fait, on doit le faire soi-même.

Sa main pressa le fusil un peu plus fort sur la tempe de Cassie jusqu'à lui faire pencher la tête. Derrière moi, un courant magique hérissa tous les poils de mon corps : Janie avait activé sa magie. Je n'osais pas me tourner pour voir ce qu'elle manigançait, mais Zacharie modifia sa position, tête basse, prêt à bondir. J'ignorais ce qu'ils comptaient faire, mais je

pouvais au moins leur donner l'avantage.

J'effleurai le pouvoir obscur et l'appelai en renfort, juste assez pour soulever un nuage de gouttelettes. Je les envoyai autour de moi pour former un fin brouillard. Ensuite, je traçai les contours des silhouettes de Janie et de Zacharie pour créer un double immobile. L'illusion se solidifia et s'ancra au périmètre de la clairière. Les oreilles du cheval-bâisseur tressaillirent, seul signe qu'il avait senti mon intervention. J'espérais de tout cœur que Janie l'avait aussi perçue. J'avançai d'un pas supplémentaire, les mains toujours levées, pour conserver l'attention de Phil sur moi.

– Pourquoi voudrais-tu tuer Cassie? Elle n'est que la victime dans cette histoire.

– Elle, la victime? s'esclaffa-t-il. Non, à cause d'elle, Ponik a brisé un siècle de paix et de tranquillité. Il était obsédé par l'idée de l'aider. Même après que je l'aie rendu aveugle, il n'a pas arrêté.

Mes yeux s'arrondirent à cet aveu.

– Tu as causé la cécité de Ponik?

Malgré qu'il ne confirmât pas l'accusation, le regard haineux qu'il jeta à Cassie voulait tout dire.

– Il n'a jamais rien laissé le freiner. Quand j'ai su que le Piasa la traquait, j'étais convaincu de tenir la solution. Si le monstre nous en avait débarrassés, alors il aurait pu passer à autre chose.

Derrière moi, je sentais Janie se déplacer, en miroir de Zacharie qui s'approchait du démon d'ombres. Son double restait immobile, translucide à mes yeux. Phil ne se rendait compte de rien, son regard balayant la clairière sans s'arrêter sur la menace qui avançait. Sa voix devint contemplative :

– Il n'abandonnera que si elle est morte. Je l'aime tellement. Pourquoi ça ne lui suffit pas?

Son doigt se crispa sur la gâchette au moment où Zacharie bondit, toutes dents sorties pour lui mordre le bras. Mon illusion s'évapora aussitôt. Phil sursauta lorsque la mâchoire du cheval se referma sur son poignet et il relâcha sa prise sur Cassie. Le coup partit, mais manqua sa cible, car Cassie avait perdu l'équilibre au même moment. Les dents toujours plantées dans

le bras de Phil, Zacharie tordit l'articulation et l'arme tomba au sol.

Janie sauta dans la mêlée, ses yeux illuminés de vert. Ses cheveux avaient pris l'apparence d'algues et ses doigts ressemblaient à de longues serres. Puisque Phil lui tournait le dos, elle le lacéra de la nuque à la taille. Dans un hurlement de douleur, il tomba à genoux. Le mouvement obligea Zacharie à ouvrir la bouche et à le relâcher. Alors que le cheval revenait à la charge pour le plaquer au sol, Phil plongea vers son fusil.

À la surprise de tous, Cassie le prit de vitesse. Les deux mains sur l'arme, couchée sur le dos, elle mit Phil en joue et tira. Le démon se figea de stupeur. Ses yeux se baissèrent vers sa poitrine et ses doigts trouvèrent le point d'entrée de la balle, bientôt recouverts de sang frais. Une deuxième détonation retentit, suivie d'une troisième. Autant de marques apparurent sur le torse de Phil avant qu'il ne s'effondre.

Les bras de Cassie retombèrent au sol, et je me précipitai pour lui retirer l'arme. Avec les tremblements qui agitaient ses mains, mieux valait ne pas prendre de risques inutiles. Janie s'agenouilla aux côtés de Phil, le visage baigné de larmes.

– Comment as-tu pu trahir la confiance de Ponik de la sorte?

La teinte crayeuse du démon présageait le pire. Sa respiration devenait de plus en plus sifflante alors qu'il levait une main vers l'hybride.

– Dis-lui que je suis désolé.

D'un râle à l'autre, la vie quitta son regard et le silence descendit sur la clairière.

Chapitre 28

Les heures suivantes se révélèrent fort intéressantes. Cassie était si affaiblie qu'elle eut besoin d'aide pour regagner sa cabane, ce pour quoi Zacharie se porta volontaire. Ensuite, il y eut le défi de dénicher des vêtements pour le Piasa (qui utilisait le nom humain de Louis) pour lui permettre de retourner en ville avec Janie.

Seule avec le corps de Phil, je fermai les yeux et en appelai au pouvoir obscur une fois de plus. Au printemps dernier, j'avais transmuté le cadavre d'une sorcière, trouvée morte dans la piscine du manoir, un peu malgré moi. Cette fois, je le fis délibérément.

Ma magie recouvrit les restes du démon pour transformer la matière en eau. En quelques gargouillements, la dépouille de Phil disparut. Je chuchotai une prière apprise à une autre époque lointaine, implorant le manitou de la forêt de l'accueillir en son sein et de lui offrir une seconde chance. Les kappas hululèrent une mélodie funèbre en guise de dernier au revoir.

Janie partit devant avec Louis. Zacharie me rejoignit et je sautai sur son dos pour le chemin du retour. Le visage fouetté par le vent, je ne pus m'empêcher de remarquer que son rythme était plus lent qu'avant, même si la cadence restait stable. Entre les différents affrontements et les blessures mortelles qu'il avait essuyées, j'aurais voulu lui épargner ce fardeau, mais même si nous étions venus en pick-up, le trajet aurait duré deux fois plus longtemps.

Dès qu'il s'arrêta près du perron du chalet, je sautai au sol pour lui permettre de reprendre sa forme humaine. Il tituba jusqu'à l'intérieur et se laissa choir sur une chaise. Mon smartphone vibra dans ma poche et la voix de Janie me salua. Je craignis aussitôt le pire.

– As-tu besoin d'aide avec Louis?

– Non, il va bien, me rassura-t-elle. Ehm... J'ai quelqu'un ici qui aimerait bien vous parler. Si tu n'y vois pas d'inconvénients, je vous l'envoie.

Je me passai une main sur le visage.

– D'accord. Je sais qu'on devait quitter le chalet pour midi, mais penses-tu qu'on pourrait rester encore quelques heures?

– Bien sûr. C'est la maison qui offre. C'est la moindre des choses après... tout ça.

La ligne coupa avant que je puisse la remercier. Je fixai le téléphone avec perplexité puis le déposai sur la table. Zacharie n'avait pas bougé, mis à part pour se frotter le visage. De là où je me tenais, je pouvais entendre son ventre gronder. Son métabolisme travaillait deux fois plus que d'ordinaire, après la guérison et toutes ses métamorphoses. Je sortis les restes de ce midi et lui montai une assiette. Il m'offrit un rictus fatigué et mangea sans rien dire.

Une silhouette se profila de l'autre côté de la porte et trois petits coups suivirent. J'ouvris pour me retrouver face à un homme aux larges épaules avec une moustache grise, une casquette de golfeur et un sourire familier. Ma mâchoire manqua se décrocher en reconnaissant Ponik.

Chapitre 29

– Bonjour, bonjour! s'exclama Ponik.

Je clignai des yeux. Zacharie me rejoignit sur le seuil.

– On aurait dû s'en douter, grogna-t-il.

Je secouai la tête, incrédule. Après les épreuves de la journée, je n'arrivais pas à me réjouir de sa réapparition « miraculeuse ».

– Avez-vous la moindre idée des problèmes que vous nous avez causés?

Les extrémités de sa moustache s'agitèrent et il haussa les sourcils avec un air badin.

– Je peux entrer?

Je lui cédai le passage tandis que Zacharie retournait s'asseoir à table. Ponik joignit les mains et s'inclina devant nous. Son regard restait dans le vague, légèrement décentré, seul indicateur de sa cécité.

– Vous avez toute ma gratitude, nous remercia-t-il. On m'a informé que le Piasa n'est plus un danger grâce à vous. Il m'a donné des sueurs froides.

Je considérai notre visiteur quelques secondes, le temps de décider comment j'allais lui répondre. Prendre le crédit pour la libération du Piasa aurait été facile, mais la mort de Phil ne suscitait pas de fierté en moi. L'envie de lui donner le fond de ma pensée et de le mettre à la porte avec mon pied au derrière menaçait de prendre le dessus, mais ma curiosité me poussait à obtenir des réponses à toutes les questions en suspens depuis vendredi.

– Des sueurs froides, répétais-je. Phil est mort.

L'énoncé paraissait brutal, mais si Janie ne l'en avait pas informé, quelqu'un devait le faire. Un éclair de douleur traversa son visage et ses traits se crispèrent. Lorsqu'il sourit, je reconnus l'expression que j'utilisais moi-même comme bouclier à l'occasion.

– Oui, Janie me l'a dit. Il semble bien que j'aie péché par orgueil. Je ne pensais pas que mon vieil ami réagirait ainsi à mes... projets.

Sa tristesse m'apparaissait sincère, mais je décidai de l'aiguillonner encore un peu, curieuse de voir s'il ressentait ne serait-ce qu'un brin de remords.

– Un Maymaygwashi a aussi perdu la vie. Nous l'avons retrouvé dans votre maison au bord du lac.

Il hocha la tête avec une grimace contrite.

– Le meneur du banc m'a averti juste après les faits. Lorsque le Piasa est entré par effraction dans ma maison, j'ai su que je risquais de le conduire à Cassie si je ne disparaissais pas. Je devais m'éloigner suffisamment pour que l'effet se répercute au sein de ma collectivité.

Les traces que j'avais observées sur le terrain devant sa maison pouvaient-elles appartenir au Piasa? Un frisson me traversa le dos. Nous aurions pu tomber face à lui sans savoir à quoi nous avions affaire. Pour tuer le petit sireneau, il avait dû reprendre sa forme humaine, mais même ainsi, il aurait pu nous donner du fil à retordre. Ponik se pencha dans ma direction, mais l'angle n'était pas tout à fait le bon.

– Louis a d'ailleurs confirmé que c'est Phil qui l'a mené jusqu'à nous. Il a remonté la trace du Piasa quelques mois plus tôt et il a essayé de négocier ma sécurité contre la vie de Cassie. Le plus ironique dans tout ça, c'est que le Piasa n'a jamais considéré s'en prendre à moi pour autre chose que l'atteindre elle, déplora-t-il en secouant la tête. Et ma prudence n'était pas infondée : Phil n'avait aucune idée de l'emplacement de la cachette de Cassie, jusqu'à ce que tu lui mettes mes notes sous le nez. S'il avait réussi à rejoindre le Piasa hier soir après votre visite, elle serait morte avant même que quiconque ne s'aperçoive du danger... Je ne sais d'ailleurs pas comment tu as accédé à mon antre.

Il haussa un sourcil inquisiteur et je croisai les bras. S'il espérait des excuses, il allait attendre longtemps. Sa main claqua sur sa cuisse tandis qu'il s'esclaffait.

– Je ne peux pas t'en vouloir. Après tout, c'est ma faute.

– Vraiment? m'enquis-je d'un ton neutre pour camoufler ma colère. Qu'est-ce qui vous fait croire ça?

Mes doigts démangeaient de trouver un objet contondant pour lui en assener un coup : deux vies gâchées, Zacharie grièvement blessé, Cassie en danger de mort, sans compter les heures passées à nous torturer l'esprit pour obtenir des réponses. Et on aurait pu penser que ce n'était qu'une farce pour lui. Zacharie, qui était resté silencieux jusqu'à maintenant, se redressa pour dévisager Ponik, également piqué à vif par son commentaire. Le vieil homme moulina les mains dans les airs, comme si l'explication importait peu.

– Je savais que j'avais besoin d'aide. Je savais aussi que le conseil des Clans n'enverrait des renforts que si l'intérêt du plus grand nombre était en jeu. Tu vois, je m'étais fait un scénario bien précis : ils mandateraient le Windigo et sa compagne humaine. Elle fouinerait de-ci de-là; il taperait des pieds, cognerait des poings, puis il rugirait. Le Piasa réagirait inévitablement à ce défi. Ou à l'inverse, ils prendraient le thé pour faire copains-copains.

Je le fixai, à court de mots. Il se pencha vers l'avant, les sourcils arqués jusqu'à la ligne de ses cheveux.

– Tu sais, entre cannibales? Je suis sûr qu'ils auraient pu se trouver des points communs.

Je reculai dans ma chaise et secouai la tête. Il avait perdu l'esprit. Complètement déjanté. Je m'étais peint un portrait de lui en questionnant les membres de sa collectivité : un reclus excentrique, philanthrope à ses heures, désordonné mais brillant. Je me retrouvais assise devant un cas de démence, je ne voyais pas d'autre explication. La chaise de Zacharie racla le sol lorsqu'il se leva.

– C'est trop pour moi, je m'en vais à la douche.

Il s'éloigna et referma la porte de la salle de bain derrière lui. Je reportai mon attention sur Ponik. Il m'étudiait en se tapotant les lèvres avec un doigt. Je cherchai une réponse neutre, parce que l'autre option se résumait à l'envoyer promener. Malheureusement, ma présence ici découlait d'une décision du conseil des Clans. Je ne voulais pas décevoir Marie-Josephite ni lui attirer des ennuis avec ses collaborateurs. Après une bonne inspiration, je trouvai enfin :

– Je suis... soulagée que votre problème soit résolu.

Il opina avec un grand sourire.

– J’ai prévu d’installer Cassie au Lac de l’Est. Il traverse la frontière vers le Maine, alors ce sera plus facile pour rapatrier les autres membres de sa collectivité. Elle devrait s’y sentir comme chez elle.

J’hésitai une fraction de seconde, car je n’avais aucune envie de prolonger mon séjour, mais ma sympathie pour Cassie l’emporta :

– Je peux utiliser mes facultés de guérison pour l’aider. Et pour purifier le lac, au besoin.

– C’est gentil de l’offrir. J’ai obtenu les traitements nécessaires. S’ils s’avèrent inefficaces, je ne manquerai pas de faire appel à toi.

Son attention dériva vers le côté, et je cherchais un prétexte pour le mettre à la porte lorsqu’il reprit un ton plus bas.

– Au final, le conseil a fait le bon choix, d’envoyer une enchanteresse au lieu du Windigo.

Je me figeai à ses paroles.

– Qui?

– Toi! Une enchanteresse est bien mieux équipée pour faire face à ce type de situation. Le Windigo est un meilleur combattant, mais la violence cause nécessairement des dégâts...

Je l’arrêtai d’un geste de la main.

– Je ne suis pas une enchanteresse, je suis une océanide.

Il cligna des yeux et inclina la tête d’un côté puis de l’autre.

– Oh non, ma chère. Tu n’étais déjà plus une océanide lorsque tu as traversé mon territoire le siècle dernier.

Une de ses mains tournoya pour imiter l’aiguille d’un compteur et il expliqua :

– Les enchanteresses et les enchanteurs débutent comme n’importe quelle créature surnaturelle. Pour transcender son état, l’individu en question doit vivre une expérience de mort imminente.

Je sentis le sang se retirer de mon visage. La pièce tourbillonna autour de moi et je m’agrippai à deux mains à la table. Ponik agita un doigt, pointant le vide juste à côté de mon épaule.

– Tu ne t’en souviens peut-être pas...

– Je m’en souviens, soufflai-je.

Ponik écarta les mains avec un sourire satisfait.

– Voilà, c’est ce que je disais, une enchanteresse.

Ça expliquait tellement d’incidents. Le pouvoir obscur. Est-ce que ça voulait dire que je ne m’en débarrasserais jamais? La consternation me glaça les extrémités. La Capitale-Nationale comptait déjà au moins deux enchantresses à ma connaissance : Marie-Josephte Corriveau, mon amie, et la Dame blanche, qui s’était montrée plaisante, mais qui pourrait bien se retourner contre moi à tout moment.

Un bruit dans la salle de bain attira mon regard. Zacharie avait été maltraité par la Dame blanche. Le temps qu’il avait passé à son service avait modelé sa vision du monde et ses opinions sur le pouvoir. Comment prendrait-il la nouvelle? Je ne voyais pas de quelle manière cette discussion se déroulerait bien. Surtout pas après la journée qu’il venait de vivre.

J’espérais de tout cœur qu’il ne me questionnerait pas sur la gravité de ses blessures, et sur l’efficacité de mes pouvoirs de guérison. S’il additionnait deux et deux, il arriverait à l’inévitable conclusion.

Un trou se creusa dans ma poitrine, et je frottai mon sternum pour diffuser la douleur. Ponik m’observait avec un sourire insouciant et les doutes m’assaillirent. Si son affirmation faisait un certain sens, je ne pouvais pas m’empêcher de remettre en cause sa santé mentale, surtout après ses déclarations au sujet du Windigo. D’autant que sa réaction face à la perte de Phil n’avait rien d’équilibré. À quel point pouvais-je accorder du crédit à ses propos? J’allais devoir valider l’information avec une source sûre, comme Marie-Josephte. Et il faudrait que je le fasse avant que Zacharie ne tire ses propres conclusions. Je frottai mes mains sur mon pantalon.

– Pourrais-tu... garder cette information pour toi? demandai-je à Ponik. J’aimerais fouiller un peu la question avant d’ébruiter la nouvelle.

Il haussa les épaules.

– Bien sûr. Ce sera un secret de plus pour ma collection, dit-il avec un clin d’œil.

Je repensai à l'aide que je voulais lui demander à l'origine. Depuis des années, je cherchais à retrouver mes semblables pour comprendre ce qu'il advenait de mon pouvoir. J'avais peut-être une réponse — si ce qu'il affirmait s'avérait véridique — mais je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée que les océanides pourraient faire la lumière sur mes origines, la véritable nature de ma magie, sur ma mère... Je ne pouvais pas accepter que mes efforts des dernières années aient été en vain. J'avalai avec difficulté et posai la question :

– Je cherche les autres océanides. Sais-tu où elles se cachent? Ou comment les contacter?

– Les « autres »? demanda-t-il avec un regard lourd de sens. Non, les monstres lacustres vivent en eau douce, contrairement aux océanides. On entend des échos à l'occasion, mais elles se font discrètes depuis bien longtemps, depuis avant ta naissance.

La déception lesta mes épaules. Ce séjour à Pohénégamook n'avait été qu'une large farce orchestrée par un monstre lacustre sénile. Ma seule consolation se résumait à savoir que j'avais libéré le Piasa et par le fait même offert la chance d'une vie meilleure à Cassie.

À mon soupir défait, Ponik leva un doigt pour me demander d'attendre. Il glissa l'autre main dans son dos et en sortit un tube de transport. Je battis des paupières, certaine qu'il était arrivé les mains vides. Je m'étirai le cou, mais hormis l'utilisation de son glamour, je ne voyais pas comment il avait pu cacher un cylindre aussi long que son bras. Il en dévissa l'extrémité et retira un canevas enroulé. Lorsqu'il l'eut étalé sur la table, je posai une main sur le coin le plus près et me penchai. Un sourire flotta sur ses lèvres, le regard dans le vague.

– Je les ai croisées environ une quarantaine d'années avant ton passage sur mon territoire.

Au centre de la toile, cinq femmes se tenaient groupées au bord du fleuve, avec en arrière-plan les montagnes de Charlevoix. Elles marchaient sur la grève, pieds nus. Leurs cheveux noirs volaient dans le vent, de la même manière que les miens. Trois visages avaient été superposés en gros plan dans le haut, les traits semblables à ceux que je voyais chaque matin dans le miroir. Dans le coin inférieur de la toile, la date griffonnée

confirmait les dires de Ponik : 1855.

Mes yeux se remplirent de larmes. Il s'agissait de toute évidence de la colonie de ma mère, probablement sa famille immédiate. Ma famille. Une dizaine d'années plus tard, elle avait rencontré mon père. Était-il la raison pour laquelle elle avait quitté la colonie? Ses proches l'avaient-elles obligée à choisir? Ou s'il était arrivé malheur à la colonie? Tant de questions.

Un mouchoir bloqua mon champ de vision et je relevai la tête pour voir Ponik me le tendre avec un sourire empreint de compassion. Malgré ma gorge serrée, je trouvai le moyen de le remercier avant de m'essuyer les yeux.

– Est-ce que je pourrais faire une copie de la toile? demandai-je.

– Oh non, je te l'offre. Ce n'est pas comme si je pouvais en profiter.

Je réitérai mes remerciements, mais il les balaya du revers de la main. Le bruit de la douche cessa et je servis un sourire d'excuse à Ponik.

– Zacharie a besoin de repos.

Il acquiesça, nous remercia à nouveau pour notre aide et sortit du chalet. Je replaçai la toile dans son tube de transport. Mes pensées tournaient en rond autour des révélations de Ponik lorsque la porte de la salle de bain s'ouvrit. Zacharie portait uniquement une serviette à la taille. Toutes mes préoccupations fondirent comme neige au soleil. Ma bouche s'assécha tandis que mon attention s'accrochait sur les gouttes d'eau qui perlaient sur son torse ciselé. Il glissa une main dans ses cheveux en jetant un coup d'œil dehors, et les muscles jouèrent sous sa peau de la couleur du sable chaud.

Je m'étranglai sur ma propre salive lorsque son regard croisa le mien. Je ne pouvais pas laisser notre relation se développer tant que je n'aurais pas mis au clair ma véritable nature, et les implications qu'elle entraînerait. Le peu qu'il m'avait raconté du temps passé sous le joug de la Dame blanche ne présageait rien de bon si je lui annonçais être une enchanteresse.

– Ponik est parti? demanda-t-il.

– C'est soit un génie, soit le pire abruti que j'aie rencontré depuis longtemps, acquiesçai-je.

Il éclata de rire et secoua la tête en se dirigeant vers nos valises. La douche semblait l'avoir remis d'aplomb. Alors qu'il se penchait, la serviette

glissa un peu pour dévoiler la courbe du haut de ses fesses. Je me détournai judicieusement vers la cuisine et tentai de me distraire de ce qui se passait juste derrière moi.

– Veux-tu un café? offris-je. Préfères-tu faire une sieste?

Le bruissement des vêtements s'accompagna d'un grognement, mais je n'osais pas me retourner. Sa réponse finit par arriver :

– Si tu es partante pour conduire, je pense que je rentrerais à Québec ce soir. Je commence à saturer de Pohénégamook et de ses habitants ratoureux^[27].

Je pouffai d'un rire sans joie.

– Je n'arrive pas à croire que Ponik ait tout orchestré dans l'espoir que quelqu'un d'autre le débarrasse du Piasa.

– S'il ne s'est pas tourné directement vers le conseil des Clans, c'est qu'il se doutait bien que sa requête serait refusée, remarqua Zacharie. C'est une preuve de plus que leur système ne fonctionne pas.

Il apparut à mes côtés et un rapide coup d'œil me rassura quant à son habillement. Je croisai les bras et lui servis une grimace faussement hautaine.

– La communauté surnaturelle l'ignore, mais elle a de la chance de nous avoir.

Son rire déclencha une nuée de papillons dans mon ventre. J'avais passé très près de le perdre lors du combat contre le Piasa. Sans le pouvoir obscur – potentiellement mes pouvoirs d'enchanteresse – je n'aurais pas été en mesure de le guérir. Si je n'étais pas prête à accepter cette réalité à bras ouverts, les avantages du pouvoir obscur s'avéraient de plus en plus évidents.

Une fois nos valises dans le pick-up et le chalet verrouillé, je pris le volant. Zacharie inclina son siège et croisa les mains derrière sa tête. Mes yeux ne quittaient pas la route, mais mon imagination me fournissait gracieusement une idée de la vue à mes côtés.

– Je crois bien que je n'ai pas tenu mon bout du pacte, annonça-t-il. Qu'est-ce que tu avais en tête pour cette journée de servitude?

Mes doigts pianotèrent sur le volant. Quelques suggestions osées me passèrent par l'esprit et le rouge me monta aux joues. J'obligeai mes pensées à revenir sur le manoir et les compétences en charpenterie de Zacharie, mais une évidence s'imposa à moi : si Zacharie avait perdu notre pari, je ne l'avais pas remporté non plus.

– Ça dépend, répondis-je d'un ton joueur. Qui d'autres songes-tu à inviter pour le réveillon du jour de l'An?

Son sourire me réchauffa la poitrine.

OceanofPDF.com

Épilogue

Sur la route, j'en profitai pour passer des appels, le premier à Florence pour la rassurer et le second à Marie-Josephte pour l'informer de la situation à Pohénégamook. Les manigances de Ponik ne la surprirent pas vu le côté excentrique du personnage, et elle nous remercia au nom du conseil. J'avais des dizaines de questions sur le bout de la langue au sujet des enchanteresses, mais je n'osais rien demander en présence de Zacharie. J'aurais la chance de lui reparler bientôt, donc ce n'était que partie remise.

Après deux cafés et plusieurs heures de conduite, le manoir se profila enfin devant nous. Le soleil n'était plus qu'un souvenir à l'horizon, mais toutes les fenêtres s'illuminaient d'un jaune réconfortant. Une tension invisible quitta mes épaules lorsque la porte s'ouvrit sur Florence. Enroulée dans un châle, elle avança sur la galerie et nous envoya la main tandis que je stationnais le pick-up.

Pour la première fois en plus d'un siècle, j'avais l'impression de rentrer à la maison. Pas juste une habitation, mais un véritable chez-moi. L'émotion m'enserra la gorge, car je n'avais aucun souvenir de ma mère m'accueillant de la sorte. Les problèmes de Florence avec sa maison n'étaient peut-être que passagers, mais j'espérais que son séjour chez moi se prolongerait. Ce souhait était peut-être égoïste, mais ça ne m'empêcherait pas d'offrir à Florence de faire du manoir sa résidence permanente.

À l'invitation de la vieille dame, Zacharie me suivit à l'intérieur pour récupérer une boîte remplie de galettes. Il en enfourna deux sous nos regards amusés. Je dégustais la mienne lorsque mon smartphone vibra. Un message texte en provenance de la Dame blanche s'afficha sur l'écran :

« Mon contact sera de passage dans la région cet hiver. Il sera disposé à te parler des océanides à ce moment. Il y aura certainement un prix à payer, mais j'imagine que tu t'en doutes. »

Entre la toile offerte par Ponik et cet éventuel témoin, je n'avais jamais été aussi près de mon but. La déclaration du monstre lacustre sur ma nature surnaturelle me revint à l'esprit. Un frisson horrifié me traversa la nuque à la perspective que je partage plus de points en commun avec la

Dame blanche que je ne l'aurais cru possible. Comme si le manoir devinait mon malaise, le plancher grinça et les rideaux s'agitèrent.

À mes côtés, Florence éclata de rire à une blague de Zacharie que je n'avais pas entendue. Baka, l'énorme Main Coon dont elle avait la garde, nous rejoignit, le nez dans les airs et les moustaches frémissantes. Florence attrapa un sac de friandises et lui en offrit quelques-unes. Le chat lui servit un regard hautain, mais il accepta l'offrande au bout de quelques secondes. Sa Majesté semblait s'être accoutumée à la vie au manoir.

Pour me donner le temps de digérer l'éventualité de mon statut d'enchanteresse aussi bien que l'annonce d'une piste sérieuse, je me dirigeai vers la fenêtre et passai les doigts sur le cadre pour rassurer le manoir. Les tuyaux du chauffage chuintèrent en réponse.

Les questions se bousculaient dans mon esprit, semblables à une nuée de têtards prisonniers d'une mare trop petite. Un mouvement attira mon attention vers le fossé en bordure de la route. Je me penchai vers l'avant, les mains de chaque côté du visage pour couper la lumière. La nuit recouvrait le paysage de son sombre manteau que l'éclairage de rue découpait par endroit.

Je poussai mes sens vers l'eau qui protégeait le périmètre du terrain et elle me répondit d'un tourbillon joyeux. Elle aussi avait repéré la même présence que moi, mais elle n'en faisait aucun cas. Un nouveau mouvement me permit d'identifier notre visiteur nocturne : une bête se faufilait entre les buissons, trop grosse pour un chat, trop élancé pour un chien. Elle se figea et se tourna vers moi.

Je restai interdite en reconnaissant la silhouette d'un pékan. Était-ce le même qui me suivait depuis le printemps dernier? Il baissa la tête puis se jeta sur le dos. Il se frotta avec vigueur dans une flaque de neige, puis il disparut d'un bond enjoué. Un sourire étira mes lèvres malgré mes inquiétudes. J'inspirai un bon coup, puis je lâchai prise sur toutes mes questions sans réponse. Pour le moment.

Mes prochains invités arriveraient au manoir dans quelques jours. À en croire Florence, mon frigo et mes placards débordaient de plats cuisinés et de pâtisserie. Je pourrais lancer des recherches par correspondance d'images en utilisant les portraits dessinés par Ponik. J'avais aussi une liste de projets à fournir à Zacharie pour la journée qu'il

viendrait passer ici. Puis, je devais choisir le mets que j'apporterais au souper du réveillon du jour de l'An.

Si le passé restait nébuleux, l'avenir devenait de plus en plus clair.

Un petit mot de la part de Mélanie

Cette aventure sur la route aura fourni autant de réponses que de questions à Viviane. Laissons-lui un peu de temps pour se remettre de ses émotions.

Sa quête de vérité la poussera à explorer des possibilités difficiles à accepter. Si elle est prête à y faire face, il n'en sera pas de même pour ses proches.

Quant au Sorcier Gamache, il n'a pas dit son dernier mot...

À suivre dans le tome 3 [LE RESSAC MEURTRIER](#)

En tant qu'auteure indépendante, votre opinion est ma plus belle publicité. Si ce roman vous a plu, écrivez un commentaire honnête sur le site de votre marchand de livres numériques.

OceanofPDF.com

Dans le même univers

La Coureuse des grèves, fantasy urbaine

[Les eaux empoisonnées](#)

[Les flots ensorcelés](#)

[Les vagues fugitives](#)

[Le ressac meurtrier](#) – sortie prévue le 19 octobre 2023

La série Windigo, fantasy urbaine

[La Proie du Windigo](#)

[L'ennemi du Windigo](#)

[La chasse du Windigo](#)

[L'intégrale](#)

Aussi disponibles

La Chronique des Joyaux, fantasy médiévale

[Le crépuscule violet](#)

[L'aurore carmin](#)

[Le zénith nacré](#)

La série Dominix Kemp, science-fiction space opéra

[Gemellus](#)

[Similis](#)

[Dominus](#)

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à mon critique le plus sévère (que j'ai failli trucider quand il m'a demandé de réécrire le quart de cette intrigue...), David. Je suis éternellement reconnaissante de sa contribution à ma passion. Merci à mes enfants qui commencent à s'intéresser aux trucs absurdes qui passent de mon imagination à la page, même si le processus prend parfois trop de temps à leur goût. Merci à Nathy d'Eurveilher qui travaille avec toujours autant de dévouement à polir les bijoux bruts que je lui envoie. Merci à mes lectrices bêta qui me rassurent quand il le faut et qui me remettent en question le reste du temps, Lori Anne, Roselyne et Valérie. Enfin, merci à vous chers lecteurs et chères lectrices. Votre engouement nourrit le mien!

À propos de l'auteure

Mélanie est originaire de la banlieue ouest de Montréal, au Québec. Déjà à 10 ans, elle passe une bonne partie de ses nuits à lire sous les draps avec une lampe de poche. Le reste du temps, elle rêve d'écrire ses propres histoires. À 17 ans, elle quitte sa ville natale pour poursuivre ses études. Elle rencontre son conjoint dans le Bas-du-Fleuve et lui offre une vie de servitude en échange de bons repas. Finalement, c'est lui qui cuisine et c'est mieux ainsi. Ils habitent en banlieue de la ville de Québec avec leurs deux merveilleux enfants et un chien affectueux, mais pas très brillant. Ses plaisirs coupables sont le chocolat et les romances paranormales.

Rejoignez l'auteure sur ces réseaux

Site Web : melaniedufresne.com

Facebook : www.facebook.com/MelanieDufresneEcrivaine

Instagram : www.instagram.com/melanie_ecrit

^[1] Les Cercles des fermières du Québec sont des associations de femmes de type club de service visant la transmission du patrimoine culturel et artisanal.

^[2] Au Québec, l'expression Bed and breakfast a été traduite par Couette et Café.

[3] Tradition lancée en 1894 puis officialisée en 1955, le Carnaval de Québec est une manifestation importante pour la population de la ville et un moteur de l'activité touristique hivernale.

[4] Au Canada, le canot désigne le canoë d'origine nord-amérindienne.

[5] La tuque et les mitaines désignent le bonnet et les moufles au Québec.

[6] Au Québec, la signification du mot dîner n'est pas le dernier repas de la journée. Il s'agit en fait du déjeuner (repas que l'on mange à midi).

[7] Le Maymaygwasht est un esprit des eaux issu du folklore du peuple Ojibway dans la région des Grands Lacs d'Amérique du Nord.

[8] Le kappa est un monstre du folklore japonais, décrit comme un génie ou un diabolon d'eau, à l'apparence mi-homme mi-reptile.

[9] Aux États-Unis, le Parti républicain est globalement considéré comme un parti politiquement à droite, socialement plus conservateur et économiquement plus libertarien que son homologue démocrate.

[10] Au Québec, VTT désigne les quatre-roues et les motos quads de type hors route.

[11] La région de Québec est une appellation courante pour désigner le territoire entourant la ville de Québec, composé de portions de deux régions administratives, celles de la Capitale-Nationale et de Chaudière-Appalaches. Elle n'a pas d'existence administrative propre.

[12] Avouez que vous êtes curieux vous aussi? Allez jeter un coup d'œil à [la série Windigo](#).
De rien! :P

[13] Le peuple wolastoqey habite les vallées de la Wolastoq, aussi connue comme le fleuve Saint-Jean, et de ses affluents, à cheval sur la frontière séparant le Nouveau-Brunswick et le Québec au Canada, et le Maine aux États-Unis.

[14] Le Pro Bono est une ancienne locution latine, provenant de « pro bono publico » signifiant « pour le bien public », qui désigne le travail réalisé à titre gracieux par un professionnel à destination d'une population défavorisée.

[15] Au Québec, les chalets trois-saisons désignent les habitations qui ne sont pas suffisamment isolées pour être habitable en hiver.

[16] Sexcapade est un néologisme anglophone né de l'union des mots escapade et sexe, pour désigner une aventure amoureuse intense mais courte.

[17] Canada411 est l'annuaire des personnes au Canada.

[18] Le Publisac est un regroupement de dépliants publicitaires livrés dans un sac, de porte en porte, à plus de 3 millions de foyers au Québec.

[19] Le maskinongé est une espèce nord-américaine de brochets, dont l'étymologie signifie poisson-ours en langues algonquiennes.

[20] Le sandwich au pastrami est une spécialité gastronomique de la ville de New York dans les restaurants de type delicatessen, d'où l'abréviation « déli ».

[21] Au Québec, les galettes désignent de petits gâteaux plats de la grosseur d'un biscuit, mais plus moelleux.

[22] La barbotte brune est un poisson commun au Québec et fait partie du groupe des poissons-chats.

[23] Vlameux, vlameuse : (Québec) (Familier) personne qui agit par des moyens détournés pour en tromper une autre; malicieux.

[24] Le mot blonde est utilisé pour désigner une « petite amie » selon le contexte.

[25] Ogopogo est une créature lacustre qui vivrait ou aurait vécu dans le lac Okanagan, dans la ville de Kelowna en la province de Colombie-Britannique au Canada.

[26] Tirer au renard est une expression qui s'utilise lorsqu'un cheval se jette brutalement en arrière au risque de se blesser pour se soustraire à une menace perçue ou réelle.

[27] Ratoureux (ratoureuse) (Québec) (familier) : personne rusée ou espiègle.

OceanofPDF.com